

Université de Montréal

Par-delà tous les genres : queering Victor-Lévy Beaulieu, suivi de Querelle de Roberval

par

Kevin Lambert

Département des littératures de langue française

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales en vue de l'obtention du grade de M.A. en Littératures de langue française, option recherche-crédation

Août 2017

© Kevin Lambert, 2017

Résumé

Les perspectives critiques du « queering » proposent d'étudier à la lumière des théories des *gender studies* des œuvres littéraires qui ne semblent pas s'y prêter a priori. L'essai *Par-delà tous les genres : queering* Victor-Lévy Beaulieu propose une démarche de « queering » révisée par les théories de la lecture ainsi que par la déconstruction de Jacques Derrida, cadre méthodologique à partir duquel il est possible de produire une « lecture actualisante » (Citton) du roman *Satan Belhumeur*, publié en 1981 par Victor-Lévy Beaulieu. La lecture attentive à la construction du genre dans la fiction permet une interprétation inédite de la dimension politique de l'œuvre, permettant d'avancer que la scène finale du roman vise à « démissionner de la nation et du genre » (Preciado).

Querelle de Roberval est une démarche de queering sous forme de roman. Explorant l'héritage actuel du syndicalisme révolutionnaire, cette « fiction syndicale » raconte la grève qui oppose les employé.e.s d'une petite scierie à leur patron. Le personnage de Querelle, emprunté à l'œuvre de Jean Genet, constitue un élément de déroute dans le récit. D'un point de vue narratif et stylistique, Querelle sème le chaos. Son désir sexuel met au jour la constitution sexiste et hétéronormée du genre qui sous-tend l'imaginaire social du travail ainsi que les discours politiques contemporains. *Querelle de Roberval*, en « queerisant » le territoire tout comme la « querelle » syndicale, entame une déconstruction de la quête autoritaire d'un maître en politique et en littérature.

Mots-clés : Théories queer, Théories de la lecture, Littérature québécoise, Déconstruction, Roman contemporain, Victor-Lévy Beaulieu, Jean Genet, Création littéraire, Syndicalisme

Abstract

The critical perspectives of Queering propose to study literary works that do not seem to lend themselves to it *a priori* in the light of gender studies. The essay *Beyond all Genders : Queering Victor-Lévy Beaulieu* proposes a "queering" approach revised by the reader-response theory as well as by the deconstruction of Jacques Derrida, a methodological framework from which it is possible to produce an "actualizing reading" (Citton) of the novel *Satan Belhumeur*, published in 1981 by Victor-Lévy Beaulieu. A careful analysis of the construction of gender in fiction allows an original interpretation of the political dimension of the work, making it possible to argue that the final scene of the novel aims at "resigning from the nation and the gender" (Preciado).

Querelle de Roberval is a process of queering in the form of a novel. Exploring the current legacy of revolutionary syndicalism, this "labor union fiction" relates the strike between the employees of a small sawmill and their boss. The character of Querelle, borrowed from the work of Jean Genet, constitutes an element of rout in the story. From a narrative and stylistic point of view, Querelle sows chaos. His sexual desire brings to light the constitution of the sexist and heteronormal gender that underlies the social imaginary of labor as well as the contemporary political discourses. *Querelle de Roberval*, by queering the territory and the "quarrel" of workers, begins a deconstruction of the authoritarian quest of a master in politics and literature.

Keywords : Queer theory, Reader-response theory, Quebec literature, Deconstruction, Contemporary novel, Victor-Lévy Beaulieu, Jean Genet, Creative writing, Syndicalism

Remerciements

Merci à Catherine et Martine-Emmanuelle avant tout,
pour leur vision aruspice et leur enthousiasme.

Merci à Cassie Bérard et Gilles Dupuis,
pour leurs lectures généreuses et attentives.

À Benjamin Prescott La Rue

et à Guillaume Dustan.

Table des matières

Résumé	2
Abstract.....	3
Remerciements	4
I - Théorie	7
Hypothèses	11
Comment faire à Beaulieu le coup du genre ?.....	13
Rendre queer	19
Défaire le genre.....	25
II - Lecture.....	31
Une fleur de lotus.....	34
Évirer de Schreber à Belhumeur	38
Du genre à la nation	43
Bibliographie (recherche).....	53
III - Création.....	56
Prologue.....	59
Chiffre de nuit.....	60
Assemblée générale	62
Moyens de pression.....	64
Reconduction	67
Picket line.....	69
Sédition.....	71
Solidarité.....	75
Ancienneté.....	78
Férial	82
Parodos	84
Les enfants oubliés	85
Griefs.....	91
Revendications	93
Économie locale.....	95
Antisyndicalisme	96

Communications.....	101
Optimisation des installations.....	102
Lock-out.....	106
Communiqué de presse	112
Stasimon	116
Congé de maladie.....	117
Perturbations économiques.....	120
Travail au noir	123
Syndicalisme de combat.....	125
Main-d'œuvre	130
Assurances	134
Vox populi.....	138
Kommos	140
Premiers soins	141
Exodos	144
Démission	145
Épilogue.....	148
Bibliographie (création)	150

I - Théorie

Queering Victor-Lévy Beaulieu : par-delà tous les genres

Peu d'œuvres dans la littérature québécoise me troublent autant que celle de Victor-Lévy Beaulieu. Et le trouble est tenace. Car après lecture, malgré les tentatives de réduction, d'explication, de justification, d'interprétation et de condamnation auxquelles s'est appliquée et s'applique encore la critique littéraire, cette sensation, ce trouble, demeure aussi irréductible qu'un noyau atomique à partir duquel se déploierait cette écriture de l'abject, cette énonciation qui, sans cesse, endosse le pire. La représentation du monde proposée – mais je doute que la notion de « représentation », ici, puisse encore nous venir en aide, tant la réalité nous est présentée par le filtre de la perception délirante des narrateurs – semble digne du « point de vue de Satan », auquel François Ricard rattache le travail de Milan Kundera. Selon le critique, cette œuvre

n'offre aucune connaissance si ce n'est celle de la relativité, je dirais presque de la théâtralité de toute connaissance (même poétique, même onirique) ; elle n'affirme rien, si ce n'est l'insuffisance et donc l'impertinence de toute affirmation ; elle ne démontre rien si ce n'est l'empire éternel et dérisoire du hasard et de l'erreur ; bref, elle me ramène à ma conscience *première*, qu'aucune idéologie ni aucune science ne peut tolérer ni non plus recouvrir, c'est-à-dire la conscience qu'à toute réalité se mêle autant d'irréalité, que dans tout ordre subsiste un désordre encore plus profond, et que moi-même je suis autre et moins que moi-même, ce qui, en définitive, ne mérite pas mieux qu'un éclat de rire, mais le mérite pleinement.¹

Empruntant ce « point de vue de Satan », les narrateurs de Beaulieu disent tout et son contraire et disent qu'ils le disent. Leur narration introduit un trouble dans le sens en plaçant ce dernier sous le signe de la prolifération folle, de l'enflure, de la surenchère qui le suspend et le met en doute. Du moins dans la partie de la production que Jacques Pelletier catégorise de *romans fantasmatiques*², l'énonciation chez Beaulieu est tissée de déclarations qui se présentent comme

¹ François RICARD, « Le point de vue de Satan », *La littérature contre elle-même*, Montréal, Boréal, 1985, p. 31.

² Jacques PELLETIER, *Victor-Lévy Beaulieu, l'homme-écriture*, Montréal, Nota Bene, 2012, p. 201.

des vérités délirantes et contradictoires, parsemée d'aphorismes insolubles, d'affirmations odieuses promues, dans l'espace de la fiction, au rang d'axiomes. Au « point de vue de Satan » du Satan Belhumeur qui donne son titre au roman dont il sera question plus loin, il faudrait ajouter la folie qu'assume la narration ainsi que le sordide, le scabreux, le répugnant qu'elle ose explorer, dimensions étrangères à l'œuvre de Kundera et qui fondent ce *trouble* que je ressens en lisant. *Trouble*, car c'est aussi précisément cette dimension « satanique » qui donne à l'œuvre toute sa richesse et la rend si ouverte à l'interprétation.

Malgré le récent numéro des *Cahiers Victor-Lévy Beaulieu* portant sur « Le sexe et le genre » (n° 4, 2014), peu de lectures queer ont été faites de l'œuvre de l'écrivain québécois. Isabelle Boisclair et Jacques Pelletier affirment, dans leur introduction au dossier, que « nulle déconstruction³ » n'y est en jeu. Cette formulation fait plus précisément référence aux « repères symboliques [qui] puisent dans l'imaginaire judéo-chrétien » présents dans l'œuvre, ce qui pourrait expliquer, selon Boisclair et Pelletier, la dimension « profondément inéquitable » du « rapport entre les sexes⁴ » qu'on y retrouve. Les signataires de cette introduction sont clair·e·s : l'œuvre « rejou[e] » ces repères symboliques « sans que ne soient questionnées les tares qui à travers eux nous sont léguées, dont les tares phallogocentriques ne sont pas les moindres⁵ ». Dans son article, Isabelle Boisclair soutient une hypothèse semblable quant au roman *Steven le hérault*, en diagnostiquant une « dérouté du patriarcat, [mais un] maintien de la domination masculine⁶ » ; ici encore, « nulle déconstruction ». La partie recherche de mon mémoire propose de prendre ces constats à rebours en analysant le roman *Satan Belhumeur*.

³ Isabelle BOISCLAIR et Jacques PELLETIER, « Introduction. Victor-Lévy Beaulieu, le sexe et le genre », *Cahiers Victor-Lévy Beaulieu*, n° 4, 2014, p. 25.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ Isabelle BOISCLAIR, « *Steven le hérault*. Dérouté du patriarcat, maintien de la domination masculine », *Cahiers Victor-Lévy Beaulieu*, n° 4, 2014, p. 139-162. Son analyse est centrée sur les représentations, les connotations de différents éléments associés au « masculin » ou au « féminin » et sur le parcours des personnages dans le récit.

Pour faire écho à la formulation des pilotes du numéro des *Cahiers VLB*, il s'agira de garder en tête que « la déconstruction », comme le rappelle Marc Goldschmit à la suite de Jacques Derrida, « n'est pas le projet [...] d'un auteur », mais « plutôt le principe de ruine qui est inscrit dans tout texte lors de son écriture⁷ » ; en ce sens, elle peut difficilement être « nulle » ou tout simplement « absente ». Je pense que dès qu'il y a écriture, dès qu'il y a représentation, il y a déconstruction – encore faut-il savoir l'activer, la traquer, la provoquer. C'est en m'inspirant du geste déconstructeur derridien, mais aussi des travaux de Judith Butler, de Catherine Mavrikakis et de Paul B. Preciado, qui dialoguent avec cette approche, que je tenterai de poursuivre ce qui se déconstruit déjà quant au genre sexuel dans le roman *Satan Belbumeur*. Considérant l'interprétation littéraire comme une action posée sur le texte, je propose de tordre un peu celui de Beaulieu afin d'en extraire une dimension politiquement plus intéressante que celle identifiée par les lecteurs et les lectrices du numéro des *Cahiers Victor-Lévy Beaulieu*. Mon travail ne vise pas à contredire les lectures, pour la plupart fines et justes, qui ont été faites du « sexe et du genre » dans l'œuvre de l'auteur, mais à proposer une *autre manière* – queer – d'approcher le texte beaulieusien. La politique de la critique et de la création littéraire se situe, à mon avis, dans le geste même de la lecture et la littérature, sans devoir « questionn[er] les tares » de manière manifeste – autant dire dénoncer, critiquer ou afficher des prétentions morales et vertueuses évidentes –, constitue un espace où les identités peuvent être déjouées, les certitudes détruites et les catégories noyées, à condition que le lecteur ou la lectrice se prête à cet appel du texte littéraire. Une littérature qui ne propose pas de représentations « positives⁸ », voire qui se complait dans la cruauté et l'abjection⁹ peut questionner de manière

⁷ Marc GOLDSCHMIT, *Jacques Derrida, une introduction*, Paris, Pocket, 2003, p. 20.

⁸ Cet adjectif est souvent évoqué pour appuyer les lectures des articles du numéro « Le sexe et le genre » des *Cahiers VLB*.

⁹ Voir par exemple le travail dans une perspective queer sur le cinéma gore de Judith HALBERSTAM, *Skin Shows : Gothic Horror and the Technology of Monsters*, Durham and London, Duke University Press, 1995.

plus frontale et radicale l'édification des catégories genrées et identitaires dans le discours littéraire, et proposer une perspective politique plus riche, plus transgressive, une éthique de la littérature plus intégrale. Pour le dire avec Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis,

entre littérature *et* éthique, la conjonction de coordination doit être le lieu d'une perpétuelle interrogation, l'espace d'un risque constant pris dans l'élargissement de la liberté : risque du corps-à-corps, du face-à-face, [...] mais aussi du duel, du rapport violent. Si la littérature peut avoir l'éthique comme horizon, elle n'est pas obligée d'y croire [...]. La littérature est bien vivante : elle peut tout dire, tout faire, y compris condamner l'éthique, l'œuvre sur laquelle se fondent nos communautés, la mettre à mort, ce qui constitue une façon de souligner qu'elle ne doit pas exister comme injonction mais comme horizon¹⁰.

Hypothèses

Lors du colloque *Un certain genre malgré tout*, tenu les 25 et 26 novembre 2004 à l'Université de Montréal, Catherine Mavrikakis se demandait : « comment faire à Artaud le coup du genre¹¹ » ? L'œuvre d'Artaud, cherchait-elle à savoir, est-elle en mesure d'accomplir « son désir d'en finir avec la différence sexuelle¹² » ? Je voudrais reprendre cette question à mon compte en demandant : comment – et peut-on ? – faire à Beaulieu le coup du genre ? Que se produit-il, sur le plan de l'interprétation, si la lecture du texte ne pose plus comme données, évidentes, naturelles les « catégories de sexe¹³ » masculin et féminin ? Est-il pertinent de déplacer le point focal de l'analyse de la *représentation* des sexes ou des genres vers leur *construction* par le système discursif que sont les œuvres littéraires ? Les théories queer peuvent-elles permettre de dépasser le décèlement d'un « regard phallogentrique et paternaliste¹⁴ » souvent constaté et reconduit quant à l'œuvre de l'écrivain ?

¹⁰ Martine DELVAUX et Catherine MAVRIKAKIS, « Quelques mots sur l'éthique et la littérature », *Dalhousie French Studies*, vol. 64, Automne 2013, p. 85.

¹¹ Catherine MAVRIKAKIS, « Le sexe des fœtus ou comment faire à Artaud le coup du genre », *Un certain genre malgré tout*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2006, p. 221.

¹² *Ibid.*, p. 235-236.

¹³ Monique WITTIG, « La catégorie de sexe », *La pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, p. 37-44.

¹⁴ Isabelle BOISCLAIR et Jacques PELLETIER, *Op. Cit.*, p. 17.

Bien qu'il est vrai que les écrits de Beaulieu soient souvent marqués d'une misogynie apparente, je pense que la critique des représentations, qui s'arrête généralement à ce constat pour aussitôt en projeter l'origine dans la psyché de l'auteur, limite les interprétations qu'il est possible de tirer du texte en plus de se restreindre à une condamnation qui, au fond, ne règle rien au problème. En opérant un court-circuit entre les descriptions, les discours, les personnages de l'œuvre littéraire et la « réalité », je crois que certaines critiques des représentations (comme celle proposée par Lori Saint-Martin¹⁵ du roman *Jos Connaisseur*, par exemple) échouent à interpréter des aspects importants de la poétique beaulieusienne, comme sa violence outrancière, sa narration fantasmatique et délirante, son intérêt pour le meurtre et le découpage des corps, son ambiguïté quant aux identités (notamment sexuelles) ou encore la dimension négative, voire mortifère de la sexualité qu'on y retrouve. En m'inspirant à la fois des théories du genre, de la déconstruction et des théories de la lecture, je tenterai d'interpréter le texte de Beaulieu contre lui-même, de faire fi des prises de positions politiques ou de toute autre piste d'interprétation qui pourrait renvoyer à une intention de l'auteur – consciente ou non, politique ou littéraire – qui indiquerait un accès privilégié à une « vérité » du texte. Considérant comme axiomatique la dissémination littéraire, que j'expliquerai un peu plus tard, je tenterai, à partir d'une lecture attentive du texte, de montrer que le roman *Satan Belhumeur*

¹⁵ Lori SAINT-MARTIN, « Mise à mort de la femme et "libération" de l'homme : Godbout, Aquin, Beaulieu », *Voix et Images*, n° 101 (1984), p. 107–117. Pour la critique, le meurtre d'un personnage féminin dans la fiction est presque automatiquement le reflet d'une « idéologie réactionnaire [...] au sujet de la femme » que les romans « véhiculent ». Ce type d'analyse repose à mon avis sur un réflexe près de celui de la mythocritique, où un élément de la narration est interprété comme un signe renvoyant à un ordre symbolique supérieur et hors du texte. Si un personnage du roman *représente* bel et bien « la femme » (laquelle ?), il est compréhensible et juste que son assassinat soit interprété comme inacceptable et immoral. Or c'est le fruit de sa propre construction critique, par une correspondance entre diégèse et réalité, que la lectrice ou le lecteur condamne alors, plus que l'oppression politique réelle qui se produit et se reproduit sans contredit dans la société. *Jos Connaisseur* met certainement en scène plusieurs discours dégradants et gestes violents envers les personnages féminins du récit, mais il serait possible de montrer que c'est pour les critiquer, dans la perspective d'une « déroute du patriarcat » (BOISCLAIR, *Op. Cit.*), plus que pour en faire la promotion... Le personnage de Jos, dont les tendances homosexuelles refoulées ne sont pas commentées par Saint-Martin, est symptomatique de cette déconstruction des structures patriarcales dans *Satan Belhumeur*.

dit *autre chose* que ce que les lectures précédentes, incapables de penser au-delà de l'opposition masculin/féminin (ce que le texte fait, pourtant), ont voulu voir. Dans cette première partie, j'élaborerai ma démarche avant de la mettre en œuvre lors d'une analyse du roman, en deuxième partie. En proposant une version personnelle du « queering¹⁶ », une approche critique visant à « rendre queer » certains textes, je montrerai qu'une attention portée au genre et à la différence sexuelle telle qu'ils sont construits par l'œuvre m'amène à considérer tout autrement le rapport au politique – et au nationalisme – dans l'écriture beaulieusienne.

Comment faire à Beaulieu le coup du genre ?

Posant une question semblable, de nombreux livres, ouvrages collectifs et articles – majoritairement publiés en anglais¹⁷ – ont proposé des analyses littéraires, à partir des théories queer, de textes d'écrivain·e·s (Agatha Christie¹⁸, E. M. Forster¹⁹, les frères Grimm²⁰) ou de corpus (le gothique anglais²¹, la Renaissance²²) qui ne semblent pas s'y prêter a priori, soit parce qu'ils semblent proposer des configurations stéréotypées de la différence sexuelle, soit parce qu'ils paraissent, à la première lecture, hétéronormés, voire sexistes ou homophobes. Bien que ce « courant » critique réunisse des approches différentes du texte littéraire (analyses sociologiques, biographiques, textuelles, historiques, etc.) ainsi que des perspectives de lecture parfois opposées, il est possible d'esquisser une démarche commune à ces ouvrages.

¹⁶ Parfois traduit par « queeriser » en français. Je préfère conserver le mot anglais lorsque c'est possible.

¹⁷ Il n'existe en français, à ma connaissance, que l'ouvrage de Jean-Claude MOINEAU, *Queeriser l'art*, Paris, Presses du réel, 2017.

¹⁸ J. C. BERNTHAL, *Queering Agatha Christie : Revisiting the Golden Age of Detective Fiction*, Norwich, Palgrave Macmillan, 2016.

¹⁹ Robert K. MARTIN et George PIGGFORD (dir.), *Queer Forster*, Chicago et Londres, The University Press of Chicago, 1997.

²⁰ Kay TURNER et Pauline GREENHILL (dir.), *Transgressive Tales : Queering the Grimms*, Detroit, Wayne State University Press, 2012.

²¹ Max FINCHER, *Queering the Gothic in the Romantic Age : the Penetrating Eye*, Basingstoke et New York, Palgrave Macmillan, 2007.

²² Jonathan GOLDBERG (dir.), *Queering the Renaissance*, Durham et Londres, Duke University Press, 1994.

Les lectures du queering s'appuient sur l'ensemble de textes et de propositions théoriques que l'on rassemble artificiellement²³ sous le vocable de « théorie queer », qui s'inscrit dans une mouvance critique issue des débats qui ont eu cours dans la théorie féministe des années 1970 et 1980 aux États-Unis et en France. À la suite des travaux pionniers de Teresa de Lauretis et de Monique Wittig, puis à la publication presque simultanée de *Trouble dans le genre* de Judith Butler et de *L'épistémologie du placard* d'Eve Kosofsky Segdwick en 1990, ces approches prennent généralement leurs distances avec les conceptions essentialistes des sexes et, par extension, se méfient des tentatives qui visent à fixer une identité ou à déterminer un genre sexuel déduit, par exemple, de la biologie. Dans *Trouble dans le genre*, Judith Butler explique qu'

« être » une femme ne définit certainement pas tout un être ; le terme n'arrive pas à l'exhaustivité, [...] parce que le genre n'est pas toujours constitué de façon cohérente ni conséquente selon les différents contextes historiques, et parce que le genre est partie prenante de dynamiques raciales, de classe, ethniques, sexuelles et régionales où se constituent discursivement les identités. Par conséquent, il devient impossible de dissocier le « genre » des interstices politiques et culturels où il est constamment produit et reproduit²⁴.

Butler s'attaque ici à la « cohérence » que présupposent les catégories d'identités sexuelles, auxquelles elle substitue un modèle génératif, qui ne cherche plus à relier toutes les actions, comportements et désirs d'une personne à une origine (par exemple : le genre). La proposition répandue est ainsi inversée : plutôt que du sexe biologique (par exemple le pénis) découle un genre (masculin) ainsi qu'une sexualité (homo, hétéro ou bisexuelle), son analyse révèle – en croisant les thèses avancées par Michel Foucault dans *L'histoire de la sexualité* avec une lecture attentive de la psychanalyse (Freud, Lacan, Irigaray, Kristeva) –, que ce sont les discours, les représentations et les pratiques qui, à travers les différentes époques, ont fondé le genre comme

²³ Autant que toute autre théorie ou méthode critique.

²⁴ Judith BUTLER, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, traduit de l'anglais par Cynthia Krauss, Paris, La Découverte, 2005, p. 62-63.

naturel en l'identifiant à une anatomie. La théorie de Butler nous invite donc à reconsidérer deux concepts fondamentaux de la culture occidentale : la notion d'« identité » (et par extension de « sujet ») et celle de « corps ».

Le sujet, d'abord, tout comme l'identité ne sont pas perçus, dans la pensée butlérienne, comme des ensembles unitaires qui préexisteraient au discours, aux pratiques et aux contingences culturelles, mais comme leur effet : « il n'y a pas d'identité de genre cachée derrière les expressions de genre ; cette identité est constituée sur un mode performatif par ces expressions, celles-là même qui sont censées résulter de cette identité²⁵ ». Avec la notion de performativité productrice, qui repose sur la répétition d'« une série ininterrompue d'actes » et « par la stylisation genrée du corps²⁶ », Butler dévide les notions classiques de sujet et d'identité de leur essence. Pour mieux expliquer le rôle de la performativité dans la déconstruction qu'elle opère, la philosophe utilise à plusieurs reprises un lexique renvoyant à l'imaginaire du théâtre et du jeu. Le genre serait ainsi « une sorte de *jeu de rôle* (*impersonation*) qui perdure et tient lieu de réalité²⁷ »; elle soutient ailleurs que « nous n'avons pas besoin d'un.e "acteur ou actrice caché.e derrière l'acte", puisque celle/celui-là se construit de toutes sortes de manières dans et par l'acte²⁸ ». « Sujet » et « identité » sont finalement perçus comme des formations cognitives éminemment politiques, puisqu'elles sont aussi le fruit d'un certain nombre de partages, de sélections et d'exclusions. Instruments des « volonté[s] de vérité²⁹ » historiques qui les

²⁵ Judith BUTLER, *Trouble dans le genre*, *Op. Cit.*, p. 96

²⁶ *Ibid.*, p. 36.

²⁷ *Ibid.*, p. 53. Je souligne.

²⁸ *Ibid.*, p. 267-268.

²⁹ Michel FOUCAULT, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 16.

déterminent, elles sont avant tout le fruit d'un processus d'« attribution [qui] ne peut avoir lieu que sous l'effet du pouvoir³⁰ ».

Butler poursuit ses réflexions amorcées dans *Trouble dans le genre avec Ces corps qui comptent*, un ouvrage paru trois ans plus tard et répondant à certaines critiques lui ayant reproché de négliger la matérialité du corps. Cette dite matérialité, généralement perçue par ses détracteurs en fonction de l'anatomie (qui incarnerait la « vérité » de la différence sexuelle), y est « repensée comme un effet du pouvoir, comme l'effet le plus productif du pouvoir³¹ ». La notion de matérialité est ainsi démontée par la philosophe, qui remet en cause les fondements de la notion de « matière » « en l'envisageant non comme un site ou une surface, mais comme un processus de matérialisation qui, au fil du temps, se stabilise et produit l'effet de frontière, de fixité et de surface que nous appelons matière³² ». Le sexe biologique est, en ce sens, lui-même considéré comme une construction culturelle, le fruit d'un découpage du corps en organes, puis de l'élection de certains organes comme « sexes » et « lieux » de la différence sexuelle. Beatriz Preciado poursuivra dans ses travaux l'analyse de Butler en montrant que le corps n'est pas constitué uniquement par les discours, mais aussi par différents dispositifs de contrôle et de régulation qu'elle qualifie de « pharmacopornographiques³³ ». Selon la philosophe, la « réalité » biologique du corps ne peut se penser à l'abri du cadre productif de savoirs et de pouvoirs, des discours et pratiques scientifiques, économiques, politiques, juridiques, philosophiques, pharmaceutiques, qui établissent les critères de normativité et de lisibilité du genre. Preciado propose dans *Testo Junkie : sexe, drogue et biopolitique* une généalogie des organes sexuels mettant en lumière le caractère évolutif, culturellement relatif et donc

³⁰ Judith BUTLER, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, traduit de l'anglais par Charlotte Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 2009, p. 46.

³¹ *Ibid.*, p. 16.

³² *Ibid.*, p. 23.

³³ Beatriz PRECIADO, *Testo Junkie : sexe, drogue et biopolitique*, Paris, J'ai lu, 2008, p. 23.

matériellement construit de l'anatomie, généralement pensée comme binaire, naturelle et universelle³⁴. Développant les thèses de Butler, Marie-Hélène Bourcier souligne d'une manière parente à celle de Preciado qu'« il est apparu [dans de nombreux travaux scientifiques³⁵] que le sexe dit "biologique", chromosomique ou gonadal pouvait lui aussi faire l'objet d'une critique en règle qui fasse apparaître ses conventions culturelles, sa généalogie historique, sa "nature" discursive³⁶ », ajoutant à juste titre que

la corporalité ne saurait se limiter à ce que nous avons l'habitude d'isoler comme corps. Notre corps est un ensemble de frontières mouvantes et dûment policées, produites par des normes et des technologies de savoir-pouvoir (le normal et l'anormal, le vivant et le mort, le privé et le public, l'organique/le non-organique, l'humain/le non-humain, le propre/l'abject) et non plus selon l'axe interne-intériorité/extérieur. Le corps ne pré-existe pas.³⁷

Les travaux de Preciado et de Butler, entre autres, ont l'avantage d'élucider, sur le plan « physique », ce qui pourrait sembler aporétique dans la pensée de Butler (la matérialité des corps est une construction discursive). Je trouve toutefois nécessaire de présenter cette thèse importante de Butler puisqu'elle est pertinente dans le domaine qui m'intéresse, celui de la littérature, où les organes, les corps et les sexes sont bel et bien des effets du langage et de l'écriture.

Le modèle productif de l'identité et du corps issu des travaux de Judith Butler pourrait paraître anesthésiant du point de vue de la critique littéraire. Peut-on encore parler de corps, d'identité, de genre dans l'analyse des œuvres ? Affirmer la construction du sexe et du genre ne revient-il pas à prôner un relativisme absolu ? Plutôt que d'empêcher le dialogue, je pense

³⁴ « Le corps sexuel est le produit d'une division sexuelle de la chair selon laquelle chaque organe est défini par sa fonction ». Beatriz PRECIADO, *Testo-junkie*, Op. Cit., p. 44.

³⁵ Plus précisément ceux de Thomas Laqueur (histoire, sexologie), Evelyn Fox Keller (sciences), Anne Fausto-Sterling (biologie) et John Money (psychologie, sexologie).

³⁶ Marie-Hélène BOURCIER, *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles et des savoirs*, Paris, Éditions Amsterdam, coll. « Poches », 2011, p. 165.

³⁷ *Ibid.*, p.169.

que la déconstruction opérée par les théories du genre offre une occasion salutaire aux études littéraires en déplaçant le point de vue quant à ce que nous tenons généralement comme évident (le corps, l'identité, la sexualité, le genre des personnages). Plutôt que de définir l'« identité » des personnages ou d'analyser le rôle des « hommes » et des « femmes » dans la fiction, par exemple, il est possible de chercher comment et pourquoi une catégorie identitaire se retrouve dans un texte, d'être sensible aux stratégies discursives employées par les œuvres pour les faire paraître évidentes, immuables ou encore pour les inquiéter. En ne considérant pas les catégories « homme » et « femme » comme des axiomes, on peut aussi se demander ce qui « fait » un homme et une femme dans le système discursif d'une œuvre, ou encore douter des fondements de ces catégories et être attentif aux nuances, aux déraillements de la norme, à ce qui dépasse les déterminations attendues. Il s'agit, pour le dire avec Eve Kosofsky Sedgwick, d'être à l'écoute de ce « réseau ouvert de possibilités, d'intervalles, de chevauchements, de dissonances et de résonances, de replis, de manque et d'excès de signification qui apparaît lorsque les éléments constituant la sexualité ou le genre d'une personne ne sont pas considérés [...] comme signifiant de manière monolithique³⁸ ». La théorie queer offre ainsi des outils qui permettent aux lectrices et aux lecteurs de s'intéresser à la formation du genre (et de l'« identité ») dans et par le langage des œuvres. Remettre en question l'usage référentiel de certains vocables permet à l'analyse d'être à l'affût des façons dont ces mots sont employés ainsi qu'aux configurations de genre qu'ils génèrent. Considérant que les œuvres littéraires sont des systèmes discursifs et langagiers, les propositions épistémologiques des études queer permettent donc d'approcher la littérature comme un espace où les genres et

³⁸ Eve KOSOFSKY SEDGWICK, « Queer and now », *The Routledge Queer Studies Reader*, Londres et New York, Routledge, 2013, p. 8. Passage original : « the open mesh of possibilities, gaps, overlaps, dissonances and resonances, lapses and excesses of meaning when the constituent elements of anyone's gender, of anyone's sexuality aren't made (or *can't be made*) to signify monolithically ». Toutes les traductions sont de moi.

les identités sont expérimentés, où l'on peut observer leur construction à l'œuvre, et ce, dès lors que ces notions ne sont pas immédiatement perçues comme naturelles et fondées.

Rendre queer

Les approches critiques du queering se servent notamment des propositions théoriques de Butler et de Sedgwick afin de nourrir l'analyse de certains corpus littéraires. Mais que signifie ce curieux verbe qu'est « queering » ? Gérondif ou présent continu, la forme verbale anglaise en *-ing* met l'accent sur la dimension active de ce mode de lecture, sous-entendant par le fait même que l'objet de l'action n'aurait pas été queer à l'origine. « Queering » tel ou tel livre suggère donc un processus en cours et dénote l'inachèvement de cette tâche (ce que le titre *Queer Forster* ne fait pas, par exemple, puisque Forster y est déjà marqué comme « queered »). Ces ouvrages ou collectifs reposent sur l'hypothèse selon laquelle, contrairement aux études gaies et lesbiennes par exemple³⁹, qui placent ces thèmes au cœur de leur approche des textes littéraires, « la théorie queer n'a aucun objet textuel d'étude identifiable à priori⁴⁰ ». Ce qui revient à dire que toute œuvre littéraire, du moins en principe, peut être l'objet d'une analyse queer – proposition que tend à confirmer la variété des corpus auxquels s'intéressent ces publications.

Bien que, comme je l'ai déjà dit, ces études regroupent des lectures et des approches fort variées, on peut soulever deux gestes souvent pratiqués par les critiques qui s'adonnent au queering. Pour ce faire, je me servirai de cinq publications, *Queering the Renaissance*, *Queering Agatha Christie*, *Queering Gothics in the Romantic Age*, *Queer Forster* ainsi que d'un ouvrage français,

³⁹ « Les "queer studies" appliquées à l'histoire littéraire se veulent une démarche plus questionnante, et partant, plus transgressive, que l'approche bien circonscrite caractéristique des "gay studies" ». François CUSSET, *Queer critics : la littérature française déshabillée par ses homo-lecteurs*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 2002, p. 9.

⁴⁰ Robert K. MARTIN et George PIGGFORD, « Introduction », *Queer Forster*, *Op. Cit.*, p. 7. Passage original : « queer theory has no readily identifiable textual object of study ».

Queer critics : la littérature française déshabillée par ses homo-lecteurs de François Cusset, qui pose un regard récapitulatif sur ces pratiques ainsi qu'une version (très sommairement⁴¹) « queerée » de l'histoire littéraire française. Le premier geste critique est celui d'une lecture que l'on peut qualifier de transgressive et qui vise, de cette manière, à ouvrir des voies de renouvellement pour l'étude des corpus discutés. Le choix des objets d'analyse, d'Agatha Christie aux Frères Grimm en passant par le Moyen Âge, s'inscrit dans cette démarche volontairement iconoclaste, sinon quant aux textes eux-mêmes, du moins quant à leur tradition de lecture. Robert Tobin, auteur de *Queer theory and the Age of Goethe*, explique ainsi que

queerer [*queering*] le dix-huitième siècle implique de l'arracher au contexte établi dans le but de le lire à l'encontre des lectures traditionnelles et de dissoudre les interprétations qui se sont coagulées au fil du temps et qui étouffent ou évitent les passages du texte qui se prêtent mal aux interprétations orthodoxes⁴².

Le queering ne viserait donc pas à restituer la signification historique des textes, à les replacer dans leur premier horizon d'attente, mais plutôt à repérer de nouvelles interprétations possibles. Les critiques ne s'entendent toutefois pas toutes à ce propos. Dans l'introduction de *Queering the Renaissance*, Jonathan Goldberg met de l'avant les risques d'adopter une perspective transhistorique qui chercherait par exemple à identifier des gais et des lesbiennes dans les œuvres du passé, soulignant que la Renaissance « ne connaît pas ces termes organisateurs⁴³ ». À l'inverse, présupposer de l'hétéronormativité de cette période constituerait aussi une erreur, la notion d'hétérosexualité étant elle aussi historiquement constituée⁴⁴. En somme, toujours selon Goldberg, la théorie queer, en refusant d'essentialiser les catégories

⁴¹ Cusset est sociologue et son approche semble incompatible avec l'analyse de textes, du moins c'est ce que laisse entendre son livre en critiquant l'excès de « textualisme » des critiques littéraires. Bon nombre de bêtises se retrouvent par ailleurs dans l'ouvrage. Je citerais, à titre d'exemple, la comparaison entre les analyses queer et le « glory hole », dans une métaphore filée qui franchit tous les caps du mauvais goût.

⁴² Robert TOBIN cité par Max FINCHER, *Op. Cit.*, p. 14.

⁴³ Jonathan GOLDBERG, « Introduction », *Queering the Renaissance*, *Op. Cit.*, p. 5.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 8.

sexuelles et identitaires, serait un outil de lecture qui permettrait l'analyse des sexualités dans les textes du passé sans trop les déformer⁴⁵. Or, dans la perspective d'une analyse se voulant fidèle à l'histoire – comme la sienne –, je me demande si cette idée d'une sexualité sans catégories essentielles n'est pas elle-même anachronique. Pour Goldberg, il semblerait que la seule façon de soutenir le queering comme point de vue critique soit en recourant à l'argument historique, contre lequel cette démarche s'inscrit pourtant, du moins en partie. Comme le rappelait Robert Tobin un peu plus tôt, en invitant les lecteurs et lectrices à « arracher [les textes] au contexte établi », le queering ne propose pas une lecture *transhistorique*, comme le craignait Goldberg, mais une lecture *décontextualisée*, qui ne vise donc pas à apporter l'éclairage historique si souvent prisé dans les travaux universitaires. Plus encore, il s'agit d'avancer, avec le philosophe Slavoj Žižek, que la lecture décontextualisée n'est pas une lecture désinformée et anachronique, mais qu'elle permet aux textes du passé d'éclairer certaines considérations du présent. Žižek, dans un passage de son livre *Violence*, prend pour exemple l'opéra de Richard Wagner, *Parsifal*, et affirme qu'« il y a plus de vérité dans la structure formelle de *Parsifal*, qui permet différentes contextualisations historiques, que dans son contexte premier⁴⁶ », ajoutant que « pour bien saisir *Parsifal*, il faut *l'abstraire* des trivialités historiques⁴⁷, *décontextualiser* l'œuvre, l'arracher au contexte dans lequel elle était enfoncée à l'origine⁴⁸ ». Réfléchissant à la notion d'universalité et à son rapport au particulier, Žižek soutient que cette décontextualisation, en plus d'associer les œuvres à de nouvelles questions, à des interprétations fécondes ou des sensibilités différentes selon les interprètes, n'est pas une « utilisation », pour reprendre la

⁴⁵ Jonathan GOLDBERG, *Op. Cit.*, p. 5.

⁴⁶ Slavoj ŽIŽEK, *Violence*, New York, Picador, 2008, p. 153.

⁴⁷ Žižek fait référence aux interprétations qui cherchent à reconnaître dans les personnages du livret des caricatures ou des types contemporains qu'aurait voulu mettre en scène Wagner, comme « le » Juif ou « le » syphilitique, etc.

⁴⁸ Slavoj ŽIŽEK, *Ibid.*

terminologie d'Umberto Eco⁴⁹, ou une trahison d'un quelconque « sens original » des œuvres, puisque déjà « la tension entre le cadre universel de base [...] et ses contextualisations historiques particulières est inscrite [dans les œuvres]⁵⁰ » elles-mêmes.

Ce premier geste de la *lecture transgressive* qui caractérise l'approche proposée dans les ouvrages du queering se voit soutenu par un deuxième, qui se manifeste en un intérêt important pour la pratique du *close reading*. Les travaux s'inscrivant dans cette veine, comme le résume François Cusset, « s'intéresse[nt] moins aux pleins du texte, à l'objectivité du contexte, qu'aux conditions, aux invraisemblances, aux silences et aux analepses⁵¹ ». Ces moments où le texte résiste, où le sens est mis en doute constitueraient donc des passages particulièrement riches pour l'analyse queer, qui permettrait d'en proposer une interprétation. Conséquemment à la démarche du *close reading*, le queering nécessite, comme l'affirme Max Fincher dans *Queering Gothic in the Romantic Age*, de « faire des liens qui étaient peut-être demeurés invisibles ou qui ne sont pas immédiatement manifestes⁵² ». Autant de manières de dire que de trahir le texte, d'interpréter ses silences et ses manques, d'en proposer des lectures allant à l'encontre des conclusions évidentes et attendues ne se fait jamais par le biais d'un détournement du texte, mais plutôt à partir d'une attention soutenue à sa structure, aux figures de langage, à la syntaxe, aux sens possibles de la phrase.

Pourtant, les critiques « queerisantes » ne sont pas exemptes de paradoxes et de contradictions. Bien que les théories dont elles sont issues soient généralement fortement engagées dans une déconstruction des origines⁵³, auxquelles elles préfèrent le « devenir »

⁴⁹ Voir note 63.

⁵⁰ Slavoj ŽIŽEK, *Op. Cit.*, p. 154.

⁵¹ François CUSSET, *Op. Cit.*, p. 29.

⁵² Max FINCHER, *Op. Cit.*, p. 14. Passage original : « making links that have perhaps gone unnoticed or are not immediately obvious ».

⁵³ Un exemple parmi d'autres : en refusant de situer l'« origine » du genre dans l'anatomie.

proposé par Simone de Beauvoir dans sa plus célèbre phrase, les ouvrages qui m'ont intéressé, sous le couvert d'une transgression des codes de l'herméneutique littéraire traditionnelle, retombent rapidement dans de vieux réflexes critiques. En effet, malgré les vœux pieux des auteur.e.s, il en va comme s'il devait absolument y avoir une dimension queer du texte *à l'origine* pour que celui-ci soit « queeré ». J'ai été étonné, à la lecture de *Queer Forster*, de voir rapidement Robert K. Martin et George Piggford, les éditeurs du collectif, poser la question : « A queer life ?⁵⁴ » Après une introduction théorique stimulante, les auteurs ressentent apparemment le besoin de « trouver dans les récits de la vie de Forster des moments qui, bien que textuels, sont néanmoins cruciaux pour une compréhension de la sexualité et du désir dans ses écrits⁵⁵ », et ce, avant d'esquisser une biographie de l'écrivain « mettant l'accent sur son désir pour les hommes d'autres classes sociales et d'autres origines ethniques » et qui examine ses « tendances sadomasochistes⁵⁶ ». En critiquant ce besoin de Martin et Piggford de dénicher dans la biographie de l'écrivain des éléments qui fondent leurs lectures, je n'entends pas affirmer que les rapports entre vie et texte sont absolument dénués d'intérêt ; je mets toutefois en question cette volonté de soutenir une perspective critique, celle du queering et des théories du genre, en justifiant sa pertinence à partir d'une « vie queer⁵⁷ », avec ou sans point d'interrogation. Ce syntagme de « vie queer » m'amène à traiter d'un autre paradoxe, dont témoigne déjà l'emploi du terme « queer » à titre d'adjectif ; qu'une théorie qui s'applique à déconstruire les catégories

⁵⁴ Robert K. MARTIN et George PIGGFORD, *Op. Cit.*, p. 10.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 11. Passage original : « we aim in this section to find the narratives of Forster's life moments that, if textual, are nonetheless crucial for an understanding of sexuality and desire in his writing ».

⁵⁶ *Ibid.*, p. 10.

⁵⁷ L'explication que donnent les auteurs est par ailleurs étonnante : « Bien que beaucoup de théories poststructuralistes aient célébré la mort de l'auteur, les deux théoriciens français [Barthes et Foucault] les plus directement concernés par l'articulation de cette mort portent une attention considérable à la biographie autant qu'à l'autobiographie ». *Ibid.*, p. 10-11. Or je vois mal comment un intérêt pour les formes littéraires de la biographie et l'autobiographie entre en contradiction avec cette proposition théorique (aux accents butlériens) : « substituer le langage lui-même à celui qui jusque-là était censé en être le propriétaire [...], atteindre ce point où seul le langage agit, "performe", et non "moi" ». Roland BARTHES, « La mort de l'auteur », *Le bruissement de la langue. Essais critique IV*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1984, p. 64.

devienne elle-même une épithète servant à catégoriser les « vies » ou les textes littéraires a en effet de quoi étonner. Il s'agit selon moi d'une autre manière de justifier la démarche du « queering » en élisant une origine, cette fois placée dans les textes. La rhétorique du critique Max Fincher, auteur de *Queering Gothic in the Romantic Age*, est symptomatique de ce paradoxe, par exemple lorsqu'il affirme que « la narration de *Frankenstein* est en effet queer⁵⁸ ». Comment une œuvre ou une narration pourrait-elle être queer si nous entendons par « queer » l'idée selon laquelle le genre est constitué de manière performative par les pratiques et les discours ? Le genre serait-il plus construit dans certaines œuvres que dans d'autres ? Cela revient à se demander : certaines œuvres seraient-elles plus du discours que d'autres ? J. C. Bernthal, dans l'introduction à *Queering Agatha Christie*, se fait plus prudent en parlant d'un « code » queer pour désigner les œuvres qui entreraient plus directement en dialogue avec les théories du genre et les imaginaires qui y sont associés. Soulignant le paradoxe de la désignation « queer », il avance que cette catégorisation révèle une conception limitée du terme « queer » en tant qu'« écart à la norme », et soutient que cette qualification des œuvres de plus à moins « queers » limite les objets d'études possibles de la critique littéraire :

très peu d'universitaires à ce jour ont considéré les textes littéraires de large diffusion ne possédant pas un code queer évident dans une perspective théorique queer. De telles exclusions endossent une présomption contre laquelle la plupart des théoriciens s'entendent ; que le « queerness » existe déjà, délimité sinon défini comme l'« autre » de quelque modèle d'hétérosexualité ou de normalité non problématisé.⁵⁹

En ce sens, chercher « ce qui pourrait être queer dans le gothique⁶⁰ », ou avancer que tel texte, tel auteur « est queer » revient à fixer une essence par le processus que la théorie en question

⁵⁸ Max FINCHER, *Op. Cit.*, p. 21. Passage original : « the narratives of *Frankenstein* is in effect queer ».

⁵⁹ J. C. Bernthal, *Op. Cit.*, p. 3. Passage original : « very few scholars to date have considered mainstream literary texts without already obvious queer coding from a queer theoretical perspective. Such exclusionary readings endorse a key presumption against which many theorists rally: that “queerness” already exists, delineated if not defined as the “other” of some unproblematized model of straightness or normalcy ».

⁶⁰ Max FINCHER, *Op. Cit.*, p. 2. Passage original : « what might be queer about gothic ».

s'attarde à démonter. Le mot « queer » utilisé comme adjectif afin de qualifier un auteur ou un texte présuppose toujours qu'il existe certains traits immuables et reconnaissables « du » queer, qu'il peut y avoir une esthétique « queer » ou certains thèmes « queers », en oubliant les prémisses de cette proposition théorique : que les discours sur le genre et les identités sexuelles inventent, produisent, matérialisent le « genre » ou les « identités sexuelles » qu'ils entendent étiqueter par ce désir même d'étiquetage.

Défaire le genre

Après avoir exposé brièvement certaines propositions théoriques et critiqué quelques ouvrages proposant des lectures « queer » de textes littéraires, j'aimerais désormais élaborer la théorie qui me servira à « queerer » Victor-Lévy Beaulieu. Le queering tel que je le conçois est une perspective critique qui pose la question suivante : que se produit-il, dans l'analyse des textes littéraires (et plus particulièrement dans l'analyse des genres et des sexualités dans ces textes), si l'on ne considère pas comme apodictiques les catégories « homme » et « femme » ainsi que toutes celles qui en découlent (homosexualité, hétérosexualité, bisexualité, transsexualité, etc.) et si, du reste, l'on considère l'hétérosexualité comme un prédicat, une matrice de lecture dans laquelle s'inscrit la majorité de la critique littéraire, voire un « régime politique⁶¹ » comme l'avance, entre autres, Monique Wittig ? Le queering propose de faire glisser la lecture : plutôt que de considérer que la désignation de sexe ou de genre renvoie automatiquement à une « réalité » immuable dans l'ordre du monde (par exemple, en décidant que le mot « homme » dans tel texte renvoie aux « hommes » dans la société, entendus comme personnes portant un pénis), il s'agit d'être attentif au contexte dans lequel les mots sont employés, aux significations qu'ils prennent dans le système discursif qu'est le texte analysé, ainsi qu'aux procédés stylistiques, narratifs, poétiques employés pour inscrire ces termes dans

⁶¹ Monique WITTIG, « Introduction », *La pensée straight*, *Op. Cit.*, p. 11.

l'œuvre, pour les établir comme naturels ou comme étranges, pour composer des personnages, des identités narratives autour de leur fonctionnement ou de leurs ratages, ou encore pour étoffer leur articulation générale dans l'espace du texte.

L'approche théorique du queering vise notamment à replacer au cœur de sa démarche une dimension de l'interprétation littéraire souvent occultée par la critique queer : le rôle de la lecture. Proposer une interprétation queer des œuvres nécessite de considérer, suivant les propositions de Wolfgang Iser, que « dans la mesure où le texte de fiction existe par l'effet qu'il provoque en nous, la signification est engendrée par une action vécue ou un effet consommé, et non pas une idée préexistante à l'œuvre et que celle-ci incarnerait⁶² ». Considérant que les *œuvres* sont *ouvertes* « à une série virtuellement infinie de lectures possibles⁶³ », le queering vise à s'immiscer dans cette ouverture afin de lire les textes à rebours et parfois contre eux-mêmes. J'entends par là qu'une lecture « queerisante » peut s'appliquer à défaire une première impression de lecture (en démontrant, par exemple, qu'« en vérité les femmes féministes contre lesquelles Nietzsche multiplie le sarcasme, ce sont les hommes⁶⁴ », comme le fait Jacques Derrida dans *Éperons*), ou encore, à réinterpréter une œuvre en travaillant à contre-courant des propos de son auteur·e ou des lectures hégémoniques ou idéologiques proposées par différentes communautés interprétatives. Ce faisant, le queering montre que les textes disent *autre chose* que ce qu'ils semblent dire ou que ce qu'on leur fait dire; cette démarche de lecture entretient à cet effet une parenté critique avec la déconstruction de Jacques Derrida

⁶² Wolfgang ISER, *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, traduit de l'allemand par Evelyne Sznycer, Bruxelles, Pierre Mardaga, coll. « Philosophie et langage », 1985, p. 51.

⁶³ Umberto ECO, *L'œuvre ouverte*, traduit de l'italien par Chantal Roux de Bézieux avec le concours d'André Boucourechliev, Paris, Seuil, coll. « Points », 1965, p. 35.

⁶⁴ Jacques DERRIDA, *Éperons. Les styles de Nietzsche*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1978, p. 50. En étant toutefois conscient qu'« il n'y a [...] pas de vérité en soi de la différence sexuelle en soi, de l'homme ou de la femme en soi » (p. 84). *Éperons* constitue un exemple pionnier, dans le domaine de la philosophie, d'une démarche de queering.

et de certaines de ses relectrices (Butler, Preciado, mais aussi Ginette Michaud, Avital Ronell, Catherine Malabou ou Jean-Luc Nancy). Le phénomène littéraire rendant possible ces interprétations, la *dissémination*, est d'ailleurs issu des travaux de Derrida. Je préfère cette notion à celle de « polysémie », généralement employée par les sémioticiens et les théoriciens de la littérature, qui a le défaut de

s'organiser dans l'horizon implicite d'une résumption unitaire du sens, voire d'une dialectique [...] téléologique et totalisante qui doit permettre à un moment donné, si éloigné soit-il, de rassembler la totalité d'un texte dans la vérité de son sens, ce qui constitue le texte en *expression*, en *illustration* et annule le déplacement ouvert et productif de la chaîne textuelle⁶⁵

et donc de « refermer » l'œuvre aussitôt après l'avoir ouverte⁶⁶. La dissémination, qui rend possible le « queering » des œuvres littéraires, vise en contrepartie à « produire un nombre non fini d'effets sémantiques », « marqu[ant] une multiplicité irréductible et *générative*⁶⁷ »; ainsi, « le supplément⁶⁸ et la turbulence *d'un certain manque* fracturent la limite du texte, interdisent sa formalisation exhaustive et clôturante ou du moins la taxinomie saturante de ses thèmes, de son signifié, de son vouloir-dire⁶⁹ ». Ce « manque » constitutif de tout texte, dont parle Derrida, est précisément le lieu où s'inscrit le queering en proposant que ce qu'il *manque* aux textes, c'est leur lecture queer.

Dans le but de lire autrement les signes de l'œuvre, trop souvent interprétés par la critique – c'est le cas des écrits de Victor-Lévy Beaulieu – à la lumière (aveuglante) des discours

⁶⁵ Jacques DERRIDA, *Positions*, Paris, Minuit, 1972, p. 62.

⁶⁶ Comme *Les limites de l'interprétation* (1992) d'Umberto Eco referme, à partir d'une opposition difficile à tenir entre « interprétation » et « utilisation » des textes, l'œuvre « ouverte » quinze ans plus tôt. Voir Yves CITTON, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, p. 53-56.

⁶⁷ Jacques DERRIDA, *Positions*, *Op. Cit.* Voir aussi Jacques DERRIDA, *La dissémination*, Paris, Seuil, 1972.

⁶⁸ La notion de « supplément » chez Derrida ne doit pas se penser comme un simple ajout, puisqu'elle est de l'ordre d'un « vide » présent dans la forme : « le supplément [...] ne s'ajoute pas simplement à la positivité d'une présence, il ne produit aucun relief, sa place est assignée dans la structure par la marque d'un vide. Quelque part, quelque chose ne peut se remplir de soi-même, ne peut s'accomplir qu'en se laissant combler par signe et procuration ». Jacques DERRIDA, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, p. 208.

⁶⁹ Jacques DERRIDA, *Positions*, *Op. Cit.*

de l'écrivain.e ou encore dans le cadre idéologique hétéronormatif de ses lecteurs et de ses lectrices, le queering porte une attention soutenue aux réseaux de sens qui travaillent le texte de manière infectieuse, à l'encontre de ce qu'il semble parfois « vouloir dire » de prime abord. L'épistémologie cancéreuse du queering, en tant que dérèglement auto-immunitaire du texte littéraire, interprète les

indécidables, c'est-à-dire des unités de simulacre, de "fausses" propriétés verbales, nominales ou sémantiques, qui ne se laissent plus comprendre dans l'opposition philosophique (binaire) et qui pourtant [...] l'habitent, lui résistent, la désorganisent *sans jamais* constituer un troisième terme, sans jamais donner lieu à une solution dans la forme de la dialectique spéculative⁷⁰.

Conséquemment à ce j'ai expliqué plus tôt, il ne s'agira donc pas de soulever un écart du binaire (ni masculin, ni féminin) pour aussitôt le résoudre en un troisième élément (« l'auteur est queer ! », « le personnage est queer ! », « le style est queer ! ») comme le font certain.e.s critiques qui cherchent à faire du « queer » un nouveau genre (sexuel ou littéraire) plutôt qu'une manière d'examiner la répétition performative qui produit la « réalité » du genre dans nos esprits. Pour l'exprimer en termes positifs, l'analyse « queerisante » pourra être attentive à la formation du genre autant qu'aux « réappropriations et [aux] détournements des discours de la médecine anatomique et de la pornographie, entre autres » dans et par les textes, ces mêmes disciplines « qui ont construit le corps straight et le corps déviant modernes⁷¹ ». L'approche du queering peut en ce sens difficilement se passer d'une lecture politique, les pouvoirs étant toujours inscrits soit dans le façonnage du genre, soit dans les répliques que la littérature lui adresse : parodie, reprise, hystérisation, brouillage, mise en déroute par les mêmes stratégies (opérations chirurgicales, prise d'hormones, représentations ou rôles sociaux stéréotypées, pornographie, etc.) qui sont à l'origine de sa normalisation, et grâce auxquelles « on peut comprendre les

⁷⁰ Jacques DERRIDA, *Positions, Op. Cit.*, p. 58.

⁷¹ Beatriz PRECIADO, « Multitudes queer. Notes pour une politique des "anormaux" », *Multitudes*, vol. 2, n° 12, 2003, p. 22.

corps et les identités des anormaux comme des *puissances politiques*⁷² ». Le queering pourra, à cet effet, relier ses lectures à d'autres types de constructions politiques et sociales ou encore à d'autres formes d'oppression (sociale, raciale, coloniale, économique, géographique, etc.) qui travaillent les textes et qui sont de toute manière enchevêtrées dans la production du genre, dès lors que l'on considère que « le champ du pouvoir [...] déborde tout en l'incluant l'axe de la différence sexuelle, dessinant un carte de différentiels qui s'entrecroisent sans pouvoir être sommairement hiérarchisés⁷³ ».

Le queering est en somme une *lecture actualisante*, au sens où l'entend Yves Citton dans son essai *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, c'est-à-dire qu'elle vise, par l'interprétation des textes, à « reconfigurer un problème propre à la situation historique de l'interprète [...] sans viser à correspondre à la réalité historique de l'auteur⁷⁴ ». Bien que ce mode de lecture puisse « exploit[er] [...] la différence entre les deux époques (leur langue, leur outillage mental, leurs situations socio-politique) pour apporter un éclairage sur le présent⁷⁵ », le queering, lorsqu'il s'intéresse aux œuvres du passé, ne vise pas à reconstituer le contexte de production des livres et à être fidèle aux conceptions du genre de l'auteur.e ou de la société dans laquelle il ou elle a écrit, croyant que ces modes de lecture réduisent trop souvent les textes à des « expressions » d'un présent périmé. Le queering avance que tous les textes peuvent signifier, aujourd'hui, quelque chose d'intéressant quant au genre ; cette pratique soutient aussi qu'aucune œuvre n'« est » queer « en soi », mais que toutes les lectures *peuvent l'être*. S'il faut donner une méthode au queering, ce sera celle de l'« activité projective » proposée par Citton : « d'abord interroger le texte à partir de certaines questions considérées comme

⁷² Beatriz PRECIADO, « Multitudes queer », *Op. Cit.*, p. 18. Je souligne.

⁷³ Judith BUTLER, *Trouble dans le genre*, *Op. Cit.*, p. 80.

⁷⁴ Yves CITTON, *Op. Cit.*, p. 265.

⁷⁵ *Ibid.*

pertinentes » – dans le cas qui m'intéresse, les questions liées à la construction des genres – « puis observer les déformations-réformations à travers lesquelles le texte nous renvoie nos questions », avant de « proposer une systématisation de ce qui nous revient du texte, en élaborant des assertions interprétatives⁷⁶ ». Espérant ainsi découvrir des « pertinences inédites⁷⁷ » dans certaines œuvres du passé qui ont trop peu été lues, ou qui l'ont été avec un manque de vision, le queering vise à ouvrir de nouvelles possibilités dans l'étude de ces textes et, en retour, à nourrir de matériaux inédits ou inattendus les réflexions sur le genre et sur la sexualité en littérature.

⁷⁶ Yves CITTON, *Op. Cit.*, p. 68.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 71.

II - Lecture

Politique de l'organe neutre dans *Satan Belhumeur* de Victor-Lévy

Beaulieu

Le roman *Satan Belhumeur* paraît en 1981 chez VLB Éditeur et connaît une réédition dans les « Œuvres complètes » que Victor-Lévy Beaulieu publie aux Éditions Trois-Pistoles en 1999. Le livre est précédé d'une préface dans laquelle l'auteur affirme que « *Satan Belhumeur* est un livre tout à fait nouveau [...] écrit à partir de quelques pages de *Mémoires d'outré-tonneau*⁷⁸ », son tout premier roman. Dans la section « Du même auteur », que l'on retrouve dans l'édition originale, *Satan Belhumeur* est numéroté deuxième tome de « La vraie saga des Beauchemin », comme si cet opus venait remplacer les *Mémoires d'outré-tonneau* qui, en principe, devraient occuper ce rang dans la saga. Bien que la comparaison entre les *Mémoires* et leur marcottage en un tout nouveau livre ne soit par l'objet de mon analyse⁷⁹, il se pourrait que ce remplacement du premier livre, ce recouvrement d'un ouvrage par un autre, cette réécriture par débitage, ce rebrassage d'un texte aussitôt poursuivi, ce greffage ainsi que les rejets qu'il provoque irrémédiablement constitue un geste inaugural par lequel le roman peut être appréhendé. Difficile à résumer, *Satan Belhumeur* raconte les pérégrinations du protagoniste et narrateur qui donne son nom à l'ouvrage, sorte de hobo-psychotique-illuminé qui prêche la fin du monde dans les rues de « Moréal-Mort ». On suit, tout au long du roman, les tentatives d'expulsion dont est victime Belhumeur, pourchassé par les politiciens véreux de la ville et du gouvernement, qui veulent nettoyer la municipalité de son « tonneau en plein milieu de la rue Monselet » (*SB*, 19). Marginal tant par ses origines (juives), sa sexualité (amoureux de Jos

⁷⁸ Victor-Lévy BEAULIEU, *Satan Belhumeur*, Montréal, VLB Éditeur, 1981, p. 13. Désormais cité entre parenthèses dans le corps du texte.

⁷⁹ Pour une étude des différences et des ressemblances entre les deux ouvrages, on se référera à Jacques PELLETIER, « Puissance de l'imaginaire. La métamorphose de *Satan Belhumeur* », *Op. Cit.*, p. 201-228.

Beauchemin ; déviant qui se masturbe devant les fillettes en pleine rue ; « éviré »), son rôle dans le corps social (itinérant ; sans emploi), sa condition psychologique (halluciné ; délirant) que par la manière dont il occupe l'espace (vivant dans un tonneau, sur un terrain qui ressemble à un dépotoir), Satan correspond en quelque sorte à tout ce que la petite communauté de « Moréal-Mort » a besoin de rejeter afin de réaliser son souhait d'avoir une ville « propre, honnête et touristique » (*SB*, 90)⁸⁰. Ce récit est entrecoupé de passages au passé où le narrateur se remémore son « enfance brutale », « sanguinaire », son « enfance de la rue Prince-Arthur et de la rue Saint-Laurent » (*SB*, 74). Le jeune Satan est élevé par son grand-père, le rabbin hassidique Maguid de Mezeritch, et partage son temps entre l'étude de la Torah et les bagarres violentes dans les ruelles de la ville. Le récit se termine sur une scène surprenante : à la suite d'une rencontre avec un certain « Jacques Ferron, [...] médecin, écrivain, esquire et Éminence de la Grande Corne, celle du Parti rhinocéros » (*SB*, 190), Abel Beauchemin propose à Satan, afin d'« opposer [au pouvoir] ce qu'il y a de plus dérisoire, de plus grotesque et de plus carnavalesque » (*SB*, 191) en châtiant la « corne de rhinocéros qu'il [...] a entre les jambes » (*SB*, 224) devant un assemblée de politiciens. Vêtu de son chapeau haut de forme et d'une grande cape sous laquelle il porte sa corne en caoutchouc faisant office de (faux) sexe, il fait irruption en terroriste pendant le banquet de l'Hôtel de ville et mime l'émascation. Quelle signification donner à cette scène ? Que veulent dire les multiples mutilations des organes sexuels et l'« éviration » qui, dans le roman, marquent le corps des personnages ? Peut-on affirmer que *Satan Belhumeur* mette en œuvre un usage politique de l'organe sexuel ? Comment situer – et faut-il situer – le genre de ce narrateur « éviré » ?

⁸⁰ J'ai développé cette analyse dans un article à paraître (automne 2017) dans le sixième numéro des *Cahiers Victor-Léry Beaulieu*, intitulé « Le vidangeur et le traducteur : avenues de *Satan Belhumeur* ».

En interprétant la scène de clôture du récit, j'entends montrer que c'est autour de l'organe que se noue la question du genre et du politique dans *Satan Belbumeur*. Pour ce faire, je soutiendrai que la figure du « neutre », telle qu'entendue par Roland Barthes, permet d'éclairer la chaîne signifiante politico-sexuelle du roman, puisque le sexe neutre de Satan suspend les oppositions sur lesquelles se fonde le pouvoir politique. L'acte de contestation que constitue la fausse castration finale peut se lire – c'est ce que je tenterai de montrer – comme une tentative de retirer la marque corporelle sur laquelle s'articule le pouvoir afin de produire, de performer un sexe et une organisation politique *non déterminés*. Autrement dit, à la fois « démissionner de la nation et du genre⁸¹ », pour reprendre une formule de Preciado apparaissant dans un court article intitulé « Catalogne trans », sur lequel je reviendrai.

Une fleur de lotus

Dans la perspective du queering, explorée en première partie, je reprendrai la question que Catherine Mavrikakis posait à propos de l'œuvre d'Antonin Artaud – peut-on faire à Artaud (ou Beaulieu) le coup du genre ? Chez Beaulieu comme chez Artaud, il semblerait que la question du genre, du moins dans le roman qui m'intéresse, passe inévitablement par l'organe. Mais cet organe, nous le verrons, ne peut se penser dans les termes du « masculin » ou du « féminin » ; la langue de Beaulieu recouvre par des métaphores ou des locutions figées propres à son univers la plupart des vocables généralement employés pour désigner les genres et les sexes, dispersant et multipliant ainsi les catégories usuelles. Quelle sexualisation de l'organe, quelle découpe « genrée » du corps nous donne à lire *Satan Belbumeur* ? Il faut passer par une scène de baise pour comprendre la génitalité du personnage de Satan, alors qu'il reçoit

⁸¹ Beatriz PRECIADO, « Catalogne trans », *Libération*, 16 janvier 2015. En ligne.
URL : < http://www.liberation.fr/chroniques/2015/01/16/catalogne-trans_1182248 >.

l'homme-cheval Bom' Câllice Doucette dans son tonneau pour prendre quelques bières avant d'éveiller sa ferveur :

Je me mets à quatre pattes, arque les reins comme il faut pour que la fleur de lotus de mon cul apparaisse et que le vieux Bom' Câllice Doucette puisse y promener son sexe, d'abord tout le long de la raie, puis ensuite au centre même de la fleur de lotus, là où jadis le dragon est venu au monde, dans les profondeurs du corps, issu du serpent lové dans les intestins, son venin transformé en ce feu qui me brûle le ventre tandis que le vieux Bom' Câllice Doucette s'agite sur moi et me mord le cou, son sexe tardant à s'apaiser même si la fleur de lotus de mon cul se contracte et l'enserme toujours davantage, mes reins très mobiles et mon souffle se hachurant (*SB*, p. 121-122).

Dans ce passage, l'anus de Satan se voit décorporalisé au profit d'une métaphore récurrente qui, tout au long du roman, remplace, voire recouvre littéralement l'anus : celle de « la fleur de lotus », un végétal qui, comme la plupart des fleurs, a la particularité d'être hermaphrodite. Comme si la fleur de lotus de son cul effaçait la marque du genre, l'organe sexuel de Satan rapproche ce personnage du neutre que Roland Barthes définissait comme « toute inflexion qui esquive ou déjoue la structure paradigmatique, oppositionnelle, du sens⁸² ». Evelyne Grossman, dans une communication intitulée « Roland Barthes, Jacques Derrida : au-delà de la différence sexuelle », peaufine cette notion en spécifiant que

l'idée du Neutre, pour Roland Barthes, ce n'est pas la dualité figée en posture d'opposition des contraires ; c'est plutôt l'ouverture à ce qui, en-deçà ou au-delà, permet l'émergence de différences plus ténues, moins directement perceptibles, infimes parfois, *inframince*s comme aurait dit Duchamp. Ce qui implique de multiplier les différences, de les raffiner, d'en affiner les figures ; non pas *une seule différence* qui oppose le oui au non, mais *des* nuances, un rayonnement de différences – ce que Barthes nomme indifféremment le tremblement, le frisson du sens⁸³.

Elle ajoute, juste après, que

⁸² Roland BARTHES, *Le neutre : notes de cours au Collège de France, 1977-1978*, texte établi, annoté et présenté par Thomas Clerc, Paris, Seuil, coll. « Traces écrites », 2002, p. 261.

⁸³ Evelyne GROSSMAN, « Roland Barthes, Jacques Derrida : au-delà de la différence sexuelle », Colloque « Traces de l'impensable : la déconstruction, la littérature (revenant sur Derrida) », Université de Brasília (Brésil), 2016, p. 7. En ligne. URL : < <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01421410/document> >.

pour Derrida, la sortie des oppositions binaires dans le Neutre relève d'un autre mouvement, un mouvement philosophique en son fond, qui prend parfois la forme d'un rêve de sortie de la sexualité humaine, anthropologique⁸⁴.

Le genre neutre, tel qu'il se manifeste dans *Satan Belhumeur*, est une figure qui relève à la fois d'une pensée organisée en-dehors des dualités tout en étant, à de maintes reprises dans le roman, teinté par ce même « rêve de sortie de la sexualité humaine » que Grossman repère dans l'œuvre de Jacques Derrida. Le texte multiplie en ce sens les formulations qui visent à déjouer les oppositions binaires, par exemple lorsque le protagoniste est décrit comme un personnage de l'écart, de l'oscillation entre les sexes, qui porte en lui, selon son propre aveu faisant office d'incipit, l'« impersonnel » et l'« insaisissable » (*SB*, 15). Plus loin, Satan se qualifie lui-même de « vivant de l'entre-deux-mort et [...] mort de l'entre-deux-vies » (*SB*, p. 19) dans une construction chiasmatisée qui illustre bien la réversibilité qui le caractérise et qui se manifeste dans cette « éviration » dont il sera l'objet. Affublé d'un pénis au début du roman, cette opération chirurgicale imposée à Satan par les psychiatres de Saint-Jean-de-Dieu (à moins qu'elle ne soit rêvée ?) n'est jamais décrite comme le passage d'un « sexe » à l'autre, ni même d'un « genre » à l'autre. Au contraire, le texte se sert de ce renversement anatomique pour faire fleurir (dans la logique de la « fleur de lotus ») les expressions servant à décrire les personnages et leur sexualisation, multipliant les différences et les nuances qui font dérailler toute tentative de saisie identitaire simplificatrice. Comme on pouvait déjà l'observer avec l'utilisation d'une métaphore *végétale* pour désigner le sexe neutre de Satan, les mots employés par Beaulieu tendent souvent vers le sens derridien du neutre, celui d'une déconstruction de la sexualité qui ne peut dès lors plus se penser dans une perspective uniquement humaine. L'association régulière du vieux Bom' Câllice Doucette à l'animalité – homme-cheval de métier qui se perçoit lui-même comme un « grand cheval piaffant, en train de courser, tout d'épouvante lâché au

⁸⁴ Evelyne GROSSMAN, *Op. Cit.*

beau milieu de la rue Monselet » (*SB*, 118), il pousse un « hennissement » (*SB*, 122) et se « met à chuintier » (*SB*, 119) avec ses « babines » (*SB*, 118) lorsqu'il jouit – va dans le même sens et montre que le texte déborde les contours de la sexualité comme un rapport entre deux êtres humains – rapport souvent hanté par la « finalité » de la reproduction. Le roman *Satan Belhumeur* est en effet obsédé par la compromission constante des couples dialectiques qui apparaissent au fil de la lecture. L'opposition entre intérieur et extérieur du corps se voit troublée par le narrateur, qui affirme être « habité par [s]on tonneau » (*SB*, 48) plutôt que l'inverse, juste avant de manger ses propres déjections « comme si elles ne devaient revenir qu'à [lui], parties de [s]on ventre sans autorisation et forcées d'y retourner » (*SB*, 48), ce qui fait dire à Anne Éline Cliche, dans le seul article écrit spécifiquement sur ce roman, que « le retournement du dedans sur le dehors – ou l'inverse –, [y] est généralisé⁸⁵ ». On retrouve d'autres traces de cette déconstruction des figures binaires conventionnelles dans une scène qui touche plus directement la question du genre et de la sexualité. Le passage en question relate un rêve dans lequel Satan découvre, au cœur de l'hôpital où il se trouve, « une usine extrêmement productrice et dont les machines complexes étaient des ventres femelles translucides dans lesquels d'innombrables fœtus croissaient à vue d'œil » (*SB*, 32). Le rêve, ici, fait office de fable fantasmagorique de la reproduction – envers laquelle le protagoniste entretient une fascination souvent morbide –, de « scène primitive » délirante qui exorbité le genre humain en « révélant » que sa conception est le fruit d'un processus machinal et robotique. Dans l'imagination de Satan, le couple humain/machine chavire, prend l'eau, la machine s'avérant être la source de l'espèce humaine, plutôt que le contraire.

⁸⁵ Anne Éline CLICHE, « Jusqu'à la fin de tous les temps ou le souvenir d'enfance (*Satan Belhumeur* de Victor-Lévy Beaulieu) », *Voix et Images*, vol. 25, n° 73, 1999, p. 43.

Évirer de Schreber à Belhumeur

Les opérations de mutation et d'inversion, de décomposition de termes figés, par sédimentation historique, comme duels dans notre imaginaire, sont innombrables dans le roman. L'« éviration » du personnage fait partie de ces hyperbates structurantes. « Éviration » est un terme vieilli qui désigne une opération d'inversion des organes sexuels. On le retrouve, par exemple, dans les *Mémoires d'un névropathe* de Daniel Schreber (1903), un livre que Beaulieu connaît et qui hante les délires de Satan⁸⁶. Or comment interpréter cette éviration dans le cadre du roman ? Satan Belhumeur, au début de l'histoire, a bel et bien une « queue » (*SB*, p. 17) qu'il ne se gêne pas à brandir, d'ailleurs, en la faisant sortir de sa cape et en la masturbant dans les rues de Moréal-Mort. C'est après le meurtre sordide de Rebecca, nouvelle amante de son père, que Satan est conduit à l'hôpital psychiatrique de Saint-Jean-de-Dieu où on l'évire : « l'on m'étendit sur une grande table froide pour m'évirer *définitivement*, tout mon sexe rentré dans mon bas-ventre, y gigotant niaiseusement parce que sans plus jamais de passé » (*SB*, p. 180, je souligne). Soulignons que l'adverbe « *définitivement* » sous-entend paradoxalement que l'éviration était en quelque sorte déjà en cours, comme si la chirurgie venait marquer sur le corps cet état irrésolu, ce devenir-éviré du narrateur. Paul B. Preciado (signant « Beatriz »), dans le *Manifeste contra-sexuel*, explique la violence du verdict qui impose à la naissance, à partir « du découpage de certaines zones corporelles comme organes », un genre par un « processus de nomination performative⁸⁷ ». Dans la logique contra-sexuelle qui est la sienne, les opérations de réassignation sexuelle ne constituent rien d'autre que le passage « d'un moment performatif purement linguistique à un moment performatif chirurgical⁸⁸ », « le deuxième découpage, la

⁸⁶ Comme en témoigne la bibliographie à la fin de *La grande tribu*. En plus de cette « éviration », d'autres éléments du délire de Satan semblent inspirés des mémoires de Schreber, par exemple ces « puissants rayons » qui traversent le personnage (*SB*, p. 33).

⁸⁷ Beatriz PRECIADO, *Manifeste contra-sexuel*, Paris, Balland, 2000, p. 94.

⁸⁸ *Ibid.*

deuxième fragmentation » du corps n'étant, ajoute-t-il, « pas plus violente que la première [...] simplement plus gore⁸⁹ ». Comme le suggérait l'adverbe « définitivement » dans le passage précédent, l'éviration de Belhumeur ne fait que performer chirurgicalement la neutralité, l'écart entre les sexes qui caractérisait déjà le narrateur ; autrement dit, le genre que le texte tentait d'exprimer en vient, dans une logique presque butlérienne, que je paraphrase, à produire et instituer le sexe lui-même⁹⁰ dans l'espace du récit. Si la chirurgie de Satan ne vient, au final, rien « inverser », mais réalise plutôt dans l'anatomie le genre neutre auquel était déjà associé le personnage, comment expliquer les multiples autres mutilations physiques, et notamment la violence commise par le protagoniste envers le sexe féminin ?

Ce qu'il faut comprendre de l'opération imposée au personnage, c'est qu'elle rejoue symboliquement, en l'inversant et en la transposant sur le plan corporel, la « violence d'être sexué, d'avoir des organes qui souffrent, qui parlent d'eux-mêmes et qui disent surtout plus qu'on ne voudrait⁹¹ », pour reprendre les mots de Catherine Mavrikakis. Pour Mavrikakis, pour Preciado comme pour Satan, la détermination d'un genre à partir des organes est perçue comme une violence puisqu'elle appelle une délibération de la part des autres, imposant à partir d'un jugement médical et visuel un sexe « biologique », un genre « d'origine », un destin esquissé. Ainsi, il n'est pas anodin que la question de la *détermination* se voit constamment thématifiée et relancée dans *Satan Belhumeur*. Anne Éline Cliche résumait, dans une belle formule, que la « violence première » de ce personnage est « celle d'exister, d'avoir à vivre par le verbe et l'Autre⁹² ». En effet, Belhumeur est présenté, dès le début du livre, comme un personnage défini et même nommé par la parole de la foule, puisque affublé d'un nom qui

⁸⁹ Beatriz PRECIADO, *Manifeste contra-sexuel*, *Idem.*, p. 93.

⁹⁰ Judith BUTLER, *Trouble dans le genre*, *Op. Cit.*, p. 69.

⁹¹ Catherine MAVRIKAKIS, *Op. Cit.*, p. 226.

⁹² Anne Éline CLICHE, *Op. Cit.*, p. 37.

ressemble à une moquerie par les habitants de la ville, un nom qui n'est pas le sien et qui camoufle son nom véritable, que le livre ne révèle jamais. Le narrateur décrit en termes coercitifs « la prison de [ce] nom [...] dont on [l']a subroqué dans tout Montréal-Mort » (SB, 16). S'il affirme que « c'est l'imagination des autres qui [le] tue » (SB, 41), c'est bien parce que la définition, le nom, le verdict posé par les autres tend à fixer une identité qui ne saurait rendre compte de cet *entre-deux*, de ce neutre dans lequel se situe le personnage, qui affirme avec lucidité : « tout ce que je suis peut-être n'était pas là hier et n'y sera plus demain » (SB, 24).

En passant par la question de la détermination qui, en cherchant le genre dans l'anatomie, le génère et le trouve, on comprend mieux que la mutilation « véritable » des organes sexuels, opérée tant *sur* que *par* le personnage de Satan, prenne une dimension si importante dans le livre. C'est que le découpage dont ils sont l'objet illustre, matérialise et renverse la violence d'être nommé et déterminé par l'Autre, la rejouant en des scènes sordides. Le passage du meurtre de Rebecca, évoquée plus tôt, peut ainsi se lire comme une transposition délirante, une abjecte remise en question (et en scène) par Satan du premier « découpage » organique, qui cherche à trouver dans le corps une différence sexuelle binaire inexistante. Dans son délire assassin, il s'applique en effet à « découper, avec [son] long couteau, le cancer qu'il y avait [entre les jambes de Rebecca] » (SB, 180). Le cancer, ici, en tant que maladie auto-immunitaire du corps qui se *retourne* contre lui-même (on n'est donc pas si loin de l'éviration, avec cette image), agit tout comme la « fleur de lotus » à titre de métaphore servant à recouvrir le sexe de Rebecca. La brillante analyse d'Anne Éline Cliche, cependant biaisée en ce qu'elle replace cette différence sexuelle dans une logique du « masculin/féminin » qui échappe au texte de Beaulieu, vise juste en soutenant que le « vacillement de la différence sexuelle [...] déplace la coupure [...] dans toutes les scènes de dépeçage à coups de couteau dont l'enfant Satan est

le héros remémoré⁹³ ». Car tout comme la fleur de lotus, le cancer que Belhumeur – alors enfant –, disait vouloir tailler, puis « apport[er] dans [s]a chambre et l’y examin[er] très longtemps » (*SB*, 79) était possiblement, de son propre aveu, déjà en lui : « peut-être les grands cancers puants comme celui qui brisait ma mère vivaient-ils creux dans le dessous de la peau, à l’abri de n’importe quel effleurement de surface » (*SB*, 79), médite-t-il. Peut-être Belhumeur, ce personnage genré par un tremblement, un mouvement entre les sexes a-t-il « dans le dessous de la peau » un cancer, lui aussi ? Stéphane Inkel, dans un article portant sur la temporalité messianique de l’écriture beaulieusienne, commentait le « rapport problématique avec l’origine⁹⁴ » du personnage à partir de ses propos sur les « cancers » : « comment faire coïncider l’origine avec la fin quand elle est avant tout ce trou impossible à dire ?⁹⁵ », se demandait le critique, traduisant dans ces mots le point de vue de Satan Belhumeur. Bien qu’il pense cette impossibilité de « faire coïncider l’origine avec la fin » en termes historique, il est possible de déplacer la question d’Inkel à une tentative d’éclaircir cette « origine » corporelle du dualisme sexuel normalement établie, mais qui demeure incompréhensible au personnage comme au texte beaulieusien. *Satan Belhumeur* n’offrira, en fin de parcours, aucune réponse, aucune élucidation, aucune proposition qui permettrait de résoudre ce « mystère » que recèlerait la différence anatomique. Aucune résolution, car la poétique du roman n’adhère pas à une telle conception du genre, formée par un ensemble de discours normatifs, identitaires et oppressifs dont le livre, en racontant les tribulations cruelles et les tortures infâmes de Belhumeur, ne fait qu’exagérer la logique pour en révéler les mécanismes, en souligner l’absurdité et la violence. Que le motif de la fleur refasse littéralement surface, à la fin de la précédente citation, avec le

⁹³ Anne Éline CLICHE, *Op. Cit.*, p. 40.

⁹⁴ Stéphane INKEL, « Le temps suspendu : Messianisme, arrêt de l’histoire et politique du Livre chez Victor-Lévy Beaulieu », *Voix et Images*, n° 302, 2005, p. 122.

⁹⁵ *Ibid.*

mot « *effleurement* » dit bien l'arbitraire de cette définition, de ce découpage du corps en organes pour ce narrateur qui affirme avoir le « corps pareil à une flopée de fleurs de lotus » (*SB*, p. 42), « plein de greffes » (*SB*, p. 44) ou, tantôt encore, « plein de trous » (*SB*, p. 102). Cette multiplication des figures pour dire le corps de Satan est primordiale dans le livre, puisqu'elle révèle un paradigme important de l'écriture beaulieusienne : celui du flageolement carnavalesque de la génitalité, du brouillage des frontières qui séparent le corps en parties. Pour souligner la facticité de ce traçage autant que pour lui échapper, l'écriture garnit les corps (et le texte) de greffes, les fouille de trous, leur induit des cancers ou, dans un geste qui n'est pas étranger à l'œuvre de Jean Genet, les couvre de fleurs.

L'« éviration » marque donc la poétique du roman autant que le corps du narrateur, produisant un genre marqué par l'*indétermination* qui suspend la différence sexuelle pour mieux la questionner, tout en montrant le ridicule et la brutalité qu'il y a à vouloir répondre à cette question avec la grille d'un dualisme anatomique. L'écart entre les sexes – hors des sexes – se voit ainsi toujours relancé par la narration de Belhumeur, qui exprime en termes de viol le vacillement du genre qui le caractérise : « la femme en soi jamais ne triomphe sinon dans sa fois violée, ce qui est une éviration autrement plus redoutable que la mienne toujours à subir parce que mon corps sans cesse dans la fuite, parce que l'amour de Jos tout le temps à courir » (*SB*, 208). Dans ce passage, la syntaxe achoppe à la lecture, la phrase est littéralement sectionnée puisqu'il y manque un « est » attendu à deux moments (après « parce que mon corps » et « parce que l'amour »). Cette ablation du verbe montre bien « la métamorphose auquelle [sic.] toute mutilation oblige » (*SB*, 189), autrement dit que l'éviration à l'œuvre modifie aussi l'énonciation du personnage ; ici, c'est « la structure attributive du langage⁹⁶ »,

⁹⁶ Cité par Roland BARTHES, *Le neutre*, *Op. Cit.*, p. 76.

pour le dire avec Blanchot, qu'amènerait le verbe « être » qui disparaît pour laisser place à une syntaxe qui, momentanément, semble inapte à déterminer, à catégoriser ou à saisir ce qui « est ». Judith Butler, dans le premier chapitre de *Trouble dans le genre*, rejoint Blanchot lorsqu'elle explique l'aporie qu'il y a à lier « le verbe "être" aux genres et aux "sexualités" », spécifiant que cela « tend à subordonner la notion de genre à celle d'identité et nous porte à conclure qu'une personne *est* un genre et qu'elle *l'est* en vertu de son sexe⁹⁷ ». Dans le passage cité, la narration met en doute la notion d'identité en inscrivant le rapport du personnage à son corps sous le signe de la répétition (éviration « toujours à subir ») et de l'impossibilité à dire une réalité qui lui échappe (« parce que mon corps sans cesse dans la fuite »), plutôt que de la détermination. En levant le procès d'identité qu'implique le verbe « être », la narration de Beaulieu, à ce moment du roman où elle aborde précisément la violence de l'attribution (ou de la réattribution) du genre sexuel, résiste pourtant à qualifier le corps du personnage ou à parler de Satan et de son amour pour Jos en employant le verbe « être ». Par cette suppression, le texte met l'accent sur les formules exprimant le mouvement (« sans cesse dans la fuite », « tout le temps à courir »), notion primordiale, nous l'avons vu, dans la description du genre éviré de Satan.

Du genre à la nation

À la lumière de cette analyse, je repose la question : peut-on faire à Beaulieu le coup du genre ? Catherine Mavrikakis, après sa lecture de la différence sexuelle à l'œuvre dans l'écriture d'Artaud, concluait ainsi : « malgré tout, [...] je ne peux m'empêcher de voir chez Artaud que l'effacement des genres se fonde dans la pensée d'un genre qui reste, qu'on ne peut couper, qu'on ne doit jamais mutiler ni reproduire dans son absence⁹⁸ ». Beaulieu serait-il

⁹⁷ Judith BUTLER, *Trouble dans le genre*, *Op. Cit.*, p. 91.

⁹⁸ Catherine MAVRIKAKIS, *Op. Cit.*, p. 236.

moins dans le genre qu'Artaud ? Le mutilerait-il davantage ? Je ne saurais donner une réponse finale et satisfaisante à cette question tant les lieux où le genre s'écrit sont multiples dans son œuvre. En me basant sur *Satan Belhumeur*, j'irai toutefois plus loin que Mavrikakis en faisant le coup du genre *malgré tout*, en ayant peut-être plus de foi en Satan – et plus de mauvaise foi en Beaulieu –, car il s'agit de le lire contre-lui-même, d'opérer l'éviration à partir de ce qui, dans son écriture, agit comme un virus ou un « cancer » travaillant le texte à rebours. Oui, donc, j'avance qu'on peut faire – qu'il faut faire – à Beaulieu le coup du genre puisque, dans *Satan Belhumeur* du moins, aucun genre ne reste et que le pénis originaire, qui demeurerait intact chez Artaud, n'existe à toute fin pratique pas.

J'ai tenté plus haut de montrer comment la question du genre dans le roman était placée sous le signe du neutre, dans une résistance à la détermination face à laquelle la notion d'« identité » opère mal. C'est en partant de ce genre neutre, teinté par la violence du verdict sexuel et du nom venu de l'Autre, qu'il faudra réinterpréter l'articulation du genre et du politique, qui se croisent dans la scène finale du roman, où le protagoniste se présente devant une assemblée de politiciens avec, entre les jambes, une corne de rhinocéros donnée par Jacques Ferron et « reven[ue] à la surface » (*SB*, 224) pour hanter le sexe éviré. Le roman se clôt sur cette scène fantasmée, racontée au futur :

Et lorsque son Honneur le maire Pollux Ryani va lancer ses grosses polices contre moi, je vais sortir de sous ma cape le long couteau de mon enfance sanguinaire [...] et couper d'un seul coup la corne de rhinocéros qu'il y a entre mes jambes, et hurler alors que le sang gicle pour de bon, et hurler avant de mourir tout à fait, pareil à mon maître Bashô perdu dans son grand amour impossible de Jos : *il y a de nouveau du vent ce matin* (*SB*, 225).

La jonction opérée ici entre genre sexuel et politique offre un point de résistance qui permet de déconstruire les nombreuses lectures platement nationalistes du projet romanesque de l'écrivain. Avant de procéder à l'analyse de la scène, mentionnons qu'en conclusion à *Trouble*

dans le genre, Butler rappelle que « les pratiques parodiques peuvent servir à mobiliser et consolider à nouveau la distinction même entre une configuration de genre privilégiée et naturalisée, et une autre apparemment dérivée, fantasmatique et mimétique – une copie ratée⁹⁹ ». La parodie, dans la pensée butlérienne, opère ainsi deux actions simultanées : elle souligne l'imposture du « genre privilégié et naturalisé », et ce, en exagérant, en détournant ou en ridiculisant les attributs et les gestes qui y sont généralement associés. La scène finale de *Satan Belhumeur* nous permet d'observer, en acte, cet usage subversif de la parodie en mettant en scène une castration jouée qui fait advenir un double événement. La première dimension de cet acte souligne la facticité du genre pensé comme découlant d'une marque physique en braquant un pénis parodique (un « gode », j'y reviendrai) et en mimant son ablation comme geste de protestation. En ce sens, on comprend mieux que le texte signale que « ce sont *bien évidemment* les hommes » (*SB*, 224, je souligne) qui se déchaînent en premier lorsque Belhumeur brandit le couteau devant son membre de caoutchouc. La seconde, que je développerai plus longuement, vise à retirer symboliquement ce signifiant en toc, sur lequel s'articulent les discours identitaires du genre et de la nation.

Dans cette perspective, il n'est pas surprenant que *Satan Belhumeur* pose problème aux lectures idéologiques. Les interprétations classiques qui résument l'œuvre de l'écrivain à une volonté de faire advenir la souveraineté politique du Québec ont, semblerait-il, du mal à analyser ce passage. Ce « mal » se manifeste en silences ou quasi-silences quant à la présence et au rôle de cette scène dans leur analyse du roman. J'aborderai rapidement trois de ces silences. Le premier se trouve dans l'ouvrage *Grandeurs et misères de l'écrivain national : Victor-Lévy Beaulieu et Jacques Ferron* de François Ouellet et constitue un exemple patent de ce qui se produit

⁹⁹ Judith BUTLER, *Trouble dans le genre*, *Op. Cit.*, p. 272.

de pire lorsque la critique littéraire rencontre une finalité idéologique ou un but politique. La démarche de Ouellet repose sur l'hypothèse selon laquelle « l'œuvre de Beaulieu [...] manifeste fortement son appartenance nationale, c'est-à-dire que le discours national est le canal que Beaulieu a privilégié pour s'affirmer comme écrivain¹⁰⁰ ». Pour dénicher ce qui, dans l'œuvre de Beaulieu, serait la trace de son cadre idéologique, Ouellet construit une grille de lecture peu subtile qui lie la figure du Père à l'assomption nationale et au « devenir-pays », et celle de la Mère à une régression vers l'enfance, donc à « pas de pays ». Le professeur de l'Université du Québec à Chicoutimi prend en compte dans son essai la quasi-totalité des écrits de Beaulieu ; « quasi » puisque *Satan Belhumeur* se voit écarté de façon expéditive du vaste corpus ; le roman « n'est pas d'un grand intérêt pour [son] propos¹⁰¹ », affirme-t-il. Comment ce roman, le seul de Victor-Lévy Beaulieu qui met en scène Jacques Ferron dans la fiction, peut-il être ignoré dans une recherche qui s'intéresse précisément aux rapports entre VLB et le vieux docteur ? Ma réponse : *Satan Belhumeur* instaure une brèche dans l'interprétation « nationale » de la production romanesque beaulieusienne, brèche qui pourrait être agrandie, poursuivie, fouillée, ce qui déconstruirait par le fait même toute l'interprétation « nationale » et « paternelle » de Ouellet.

Anne Éleine Cliche, dans son article, ne réserve que quelques lignes à la scène finale du roman, et parle d'un « simulacre de castration qui dévoile le fond d'une tragédie esthétique et politico-nationale¹⁰² ». Or la castration (jouée !) ne saurait être une « tragédie » en régime non hétérosexuel. Cette interprétation rapide de la fin du roman, bien qu'elle n'invalide en rien le texte de Cliche, montre que la perspective lacanienne de l'écrivaine qui, il est vrai, disjoint plus

¹⁰⁰ François, OUELLET, *Grandeurs et misères de l'écrivain national : Victor-Lévy Beaulieu et Jacques Ferron*, Montréal, Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2014, p. 97.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 191.

¹⁰² Anne Éleine CLICHE, *Op. Cit.*, p. 59.

que toute autre théorie avant elle le rapport entre sexe biologique, genre et désir, est toutefois encore hantée par un vieux réflexe par lequel le *phallus* demeure adhérent au *pénis*, pour reprendre une formule de Derrida¹⁰³.

Je commenterai plus longuement la lecture nationalisante que fait Jacques Pelletier dans *Victor-Lévy Beaulieu : l'homme-écriture* de cette scène finale. Pelletier a le mérite d'être clair : selon lui, « cette amputation dérisoire est associée symboliquement à la défaite référendaire du printemps 1980, perçue [...] comme un acte de masochisme collectif dont l'automutilation de Satan offre une image parodique¹⁰⁴ ». Malgré les précautions prises par le critique, le vocabulaire qu'il emploie (« amputation », « acte de masochisme », « automutilation »), suggère en sous-texte que la corne de rhinocéros correspond au pénis du personnage. Pelletier semble ainsi oublier que Satan ne se châtré pas, mais qu'il imagine une scène qui se déroule *au futur*, à l'aurore du roman, et qui ne connaît donc jamais de réalisation effective dans le récit. Faut-il ajouter que cette représentation est nécessairement rêvée puisque Satan décrit du « sang [qui] gicle » et qu'une corne en caoutchouc n'est pas irriguée de sang ? Si Pelletier lit cet acte comme une catastrophe, c'est peut-être que la scène porte bel et bien atteinte à la nation, et que son cadre de lecture se situe précisément dans une perspective nationaliste qui, comme la montre la citation tirée de son ouvrage, présuppose une correspondance entre le genre, l'identité, le destin national et le référendum de 1980 que reflèteraient nécessairement les textes littéraires.

Or que se produit-il pour que Jacques Pelletier transforme subtilement la corne en pénis ? Il est vrai que l'ambiguïté est avant tout dans le texte, qui parle de la corne comme d'un « sexe dressé », « reven[u] à la surface », qui grossit, etc. (*SB*, 224). Je n'entends donc pas

¹⁰³ Jacques DERRIDA, *Points de suspension. Entretiens*, choisis et présentés par Elisabeth Weber, Paris Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1992, p. 178.

¹⁰⁴ Jacques PELLETIER, *Op. Cit.*, p. 224.

avancer que la corne, dans cette scène finale, n'entretient *aucun rapport* (même symbolique) avec le pénis en tant qu'organe sexuel. Preciado, dans son *Manifeste contra-sexuel*, fait du gode un concept philosophique permettant de déconstruire la primauté du phallus (véritable et symbolique). Le gode, selon la théorie contra-sexuelle de Preciado, « vient avant le pénis ». « Il est l'origine du pénis », un « supplément qui produit ce qu'il est supposé compléter¹⁰⁵ », et non l'inverse. En faisant entrer le gode dans la théorie, en renversant le rapport attendu qu'il entretiendrait avec le pénis – dans la logique du *supplément* derridien¹⁰⁶, qui n'entend pas redoubler, mais qui s'inscrit là où il existe un manque structurel, c'est-à-dire, dans le cas du pénis, à l'origine – Preciado élabore « une théorie du corps qui se situe en dehors des oppositions mâle/femelle, masculin/féminin, hétérosexualité/homosexualité¹⁰⁷ ». Le gode, selon l'auteur, est déjà le fruit d'une « opération de coupure », « une opération de déplacement du supposé centre organique de production sexuelle dans un lieu externe au corps¹⁰⁸ ». Pour en revenir à la scène finale de *Satan Belbumeur*, plutôt que de proposer que la corne *reproduit* ou *mime* le pénis absent de Satan, qu'elle constitue un simulacre de l'organe « masculin » comme l'on fait les critiques précédent·e·s, j'avance que cette corne de rhinocéros agit comme un gode, une extension du corps de Satan qui fait office d'organe sexuel différé, et qui, par le fait même, sape les rapports attendus entre organe naturel et machine, dedans et dehors, passif et actif, masculin et féminin. Le brouillage savamment entretenu dans les dernières pages du roman entre la corne de caoutchouc et le corps du narrateur constitue ainsi une incarnation textuelle de ce supplément qui rend floues la localisation des organes sur le corps ainsi que les limites traditionnelles entre le corps et son extérieur :

¹⁰⁵ Beatriz PRECIADO, *Manifeste contra-sexuel*, *Op. Cit.*, p. 21.

¹⁰⁶ Voir note 65.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 21.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 66.

mes mains descendent le long de la cape, là où la corne du petit rhinocéros de caoutchouc est maintenant rendue dans toutes ses grosseurs et, déchirant brutalement le voile du temple en deux, je montre à tous mon sexe dressé, disant : – C'est depuis la trahison de Jos que ça s'est mis à repousser, ce qui est une aberration étant donné que dans Saint-Jean-de-Dieu l'on m'a lobotomisé et éviré pour que ça reste tout le temps à l'intérieur (*SB*, 224).

La corne remplacerait-elle, finalement, le sexe de Satan ? On aurait du mal à répondre définitivement à cette question tant le texte demeure vacillant, qualifiant la corne de « sexe dressé » qui serait « repouss[é] » juste avant de souligner l'« aberration » de cette possibilité, en réaffirmant l'éviration du narrateur « pour que ça reste tout le temps à l'intérieur ». Que la toute fin du livre, le passage final où se « déroule » cette fameuse castration demeure, par le choix des verbes au futur, inaccomplie dans la diégèse confirme que le rapport entre la corne et le « sexe » dans le livre reste en suspens. La logique du gode, mise de l'avant par Preciado, permet de répondre obliquement à la question du remplacement de l'organe, en nous permettant d'envisager la corne-gode de Satan ni comme organe, ni comme machine, mais comme ce qui souligne la facticité de l'un et de l'autre en indiquant que l'organe est une technologie « qui réduit le corps à des zones érogènes [...] de manière à ce que coïncident certains affects avec certains organes, certaines sensations avec certaines réactions anatomiques¹⁰⁹ », et donc que la machine peut aussi faire office d'organe. La fin de *Satan Belhumeur* coupe donc doublement – la corne n'est ni le corps, ni hors du corps. Et si le texte demeure flou quant au statut de la corne dans le récit, ce n'est rien d'autre qu'une manière d'exprimer textuellement les sensations de Satan à la suite de cette déconstruction des limites de son « corps ». Momentanément et toujours de manière intermittente, la corne devient bel et bien le « sexe » du personnage dans le texte, jusqu'à se dissoudre à son corps dans l'hallucination finale qui imagine le sang gicler, ce qui s'est avéré mélangeant pour les critiques qui ne connaissent pas la théorie du gode et

¹⁰⁹ Beatriz PRECIADO, *Manifeste contra-sexuel*, *Op. Cit.*, p. 24.

qui n'ont donc pas su voir que la castration de Satan signifie, entre autres, que le sexe « original » ou « naturel » n'est rien d'autre qu'un simulacre, qu'une construction discursive, au même titre que la corne de rhinocéros.

Puisque cette corne constitue un attribut à la fois physique (en ce qu'elle révèle la facticité du pénis et, par extension, la dimension performative du genre) et politique (en ce que le gode est donné dans le récit par Ferron – « père » littéraire de VLB, élu comme tel par ce dernier¹¹⁰ –, afin de contrer le pouvoir des politiciens de l'Hôtel de ville qui festoient aux notes du *God save the Queen*), il est possible de dresser un parallèle entre genre et nation, qui reposent tous deux sur la croyance en une identité fixe et fixable. Si le geste de Satan se déroule devant cette assemblée de la campagne électorale des politiciens fédéraux, ce n'est pas dans un but de proposer, en échange du fédéralisme moqué par le texte, un autre discours, par exemple celui du nationaliste québécois. Difficile, en effet, de faire porter ce type de discours à un personnage qui, lors de son coup d'éclat, entend s'adresser à « tous mes peuples ! » (*SB*, 224). L'analyse de Pelletier, qui lit l'attentat de Satan comme une révélation de « tout ce que la nouvelle conjoncture sociale et politique [post-référendaire] présente de désespérément absurde » et le roman comme un « microcosme du Québec défait, aplati, sans ressort de l'après-référendum¹¹¹ », établit un lien forcé entre texte et contexte, réduisant le premier à une expression du second et appliquant une finalité idéologique au roman. Dans la perspective du queering qui est la mienne, j'avance que le texte exprime beaucoup plus que ce Pelletier soulève en mettant en parallèle *Satan Belhumeur* et sa perspective nationaliste. En effet, le texte dit bien qu'il s'agit « d'opposer ce qu'il y a de plus dérisoire, de plus grotesque et de plus carnavalesque,

¹¹⁰ Voir le chapitre « Beaulieu et Ferron : une filiation problématique » dans François OUELLET, *Op. Cit.*, p. 87-110.

¹¹¹ Jacques PELLETIER, *Op. Cit.*, p. 226.

c'est à-dire Satan Belhumeur lui-même » (*SB*, 191) au pouvoir politique, autrement dit de faire dévier tous les discours, de tourner en dérision toutes les dualités en leur opposant un troisième terme qui souligne la facticité de leur élaboration, de nier toutes les déterminations en retirant symboliquement la marque dont elles découlent. « Le pouvoir politique », comme le rappelle Abel, « voudrait que la vie, aussi bien dire la domination, soit totalitaire. Raison de plus pour l'abattre afin que la mort qui est dans toute réussite reste le pied en l'air » (*SB*, 183); encore une fois, le mime politique de Satan est pensé comme une résistance à la primauté d'un terme sur un autre (ici « la vie »), primauté qui se pense aussi dans la mesure de la différence sexuelle. Ginette Michaud, dans une communication intitulée « Versatiler le genre », rappelle que « chaque fois que l'on touche à la question de la différence sexuelle [...] c'est [l]e fantasme de souveraineté qui est soumis à la divisibilité, à la multiplicité, dans des différences sexuelles non assujetties à l'essence¹¹² ». En effet, les discours nationalistes tout comme les discours sur les genres, ceux qui entendent parler de « l'État-nation, de son chef, du roi ou du peuple, de l'homme ou de la femme, du père ou de la mère¹¹³ » reposeraient, selon l'auteure, sur un « fantasme de toute-puissance », sur une « théologie phallogocentrique¹¹⁴ ». Dans le billet « Catalogne trans », paru dans *Libération*, Preciado émet une proposition semblable en réfléchissant à sa propre transformation ainsi qu'à l'indépendance de la Catalogne, en avançant

qu'il faut surtout et toujours démissionner de la nation et du genre. Renoncer à l'anatomie en tant que destin et à l'histoire en tant que prescriptrice de contenus doctrinaux. [...] L'identité nationale et l'identité de genre ne peuvent être ni fondement ni téléologie. Dans la nation comme dans le genre nous ne pouvons pas chercher des vérités ontologiques ni des nécessités empiriques permettant de conclure des appartenances ou des démarcations. [...] Comme le genre, la nation n'existe pas en dehors des pratiques collectives, qui l'imaginent et la construisent¹¹⁵.

¹¹² Ginette MICHAUD, « Versatiler le genre », *Un certain genre malgré tout*, *Op. Cit.*, p. 26.

¹¹³ Jacques DERRIDA cité par Ginette MICHAUD, *Ibid.*, p. 26.

¹¹⁴ Ginette MICHAUD, *Ibid.*

¹¹⁵ Beatriz PRECIADO, « Catalogne trans », *Op. Cit.*

C'est aussi ce que la scène finale de *Satan Belhumeur* nous invite à penser, en installant ce grotesque attentat contre le genre et la nation, contre ces déterminations qui, de son propre aveu, « tuent » le personnage fou et prophète et desquelles il entend se débarrasser. En effet, comme nous l'avons vu, tout au long du roman, la narration tente de résister à la détermination qui fonde la notion d'identité en mettant en scène des événements tels que l'éviration ou le découpage d'organes pour souligner la violence symbolique d'un discours qui pose un verdict sur le personnage de Satan. *Satan Belhumeur*, replacé dans le cadre de l'œuvre de Beaulieu, nous invite donc à nous méfier des lectures et des raccourcis entre littérature et idéologie, en déplaçant et en mettant en chantier, dans les délires de Satan, une déconstruction des questions les plus importantes de cette production littéraire. « Parce que, vois-tu, à trop jouer avec les signes, on risque de s'y retrouver et non plus de s'y perdre, comme ça devrait être » (*SB*, p. 216).

Bibliographie (recherche)

Œuvre analysée

Beaulieu, Victor-Lévy (1981), *Satan Belhumeur*, Montréal, VLB Éditeur.

Corpus critique et théorique

Bernthal, J. C. (2016), *Queering Agatha Christie : Revisiting the Golden Age of Detective Fiction*, Norwich, Palgrave Macmillan.

Barthes, Roland (1984), « La mort de l'auteur », *Le bruissement de la langue. Essais critique IV*, Paris, Seuil, coll. « Points », p. 63-69.

Barthes, Roland (2002), *Le neutre : notes de cours au Collège de France, 1977-1978*, texte établi, annoté et présenté par Thomas Clerc, Paris, Seuil, coll. « Traces écrites ».

Boisclair, Isabelle (2014), « Steven le hérault. Déroute du patriarcat, maintien de la domination masculine », *Cahiers Victor-Lévy Beaulieu*, n° 4, p. 139-162

Boisclair, Isabelle et Pelletier, Jacques (2014), « Introduction. Victor-Lévy Beaulieu, le sexe et le genre », *Cahiers Victor-Lévy Beaulieu*, n° 4, p. 13-25.

Bourcier, Marie-Hélène ([2006] 2011), *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles et des savoirs*, Paris, Éditions Amsterdam, coll. « Poches ».

Butler, Judith (2005), *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, traduit de l'anglais (américain) par Cynthia Krauss, Paris, La Découverte.

Butler, Judith (2009), *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, traduit de l'anglais (américain) par Charlotte Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam.

Citton, Yves (2007), *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires?*, Paris, Éditions Amsterdam.

Cliche, Anne Éline (1999), « Jusqu'à la fin de tous les temps ou le souvenir d'enfance (Satan Belhumeur de Victor-Lévy Beaulieu) », *Voix et Images*, vol. 25, n° 1, p. 36-59.

Cusset, François (2002), *Queer critics : la littérature française déshabillée par ses homo-lecteurs*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives critiques ».

Derrida, Jacques (1967), *De la grammatologie*, Paris, Minuit.

Derrida, Jacques (1972), *La dissémination*, Paris, Seuil.

Derrida, Jacques (1972), *Positions*, Paris, Minuit.

Derrida, Jacques (1978), *Éperons. Les styles de Nietzsche*, Paris, Flammarion, coll. « Champs ».

- Derrida, Jacques (1992), *Points de suspension. Entretien*, choisis et présentés par Elisabeth Weber, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet ».
- Eco, Umberto (1965), *L'œuvre ouverte*, traduit de l'italien par Chantal Roux de Bézieux avec le concours d'André Boucourechliev, Paris, Seuil, coll. « Points ».
- Fincher, Max (2007), *Queering the Gothic in the Romantic Age : the Penetrating Eye*, Basingstoke et New York, Palgrave Macmillan.
- Foucault, Michel (1971), *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.
- Goldberg, Jonathan (dir.) (1994), *Queering the Renaissance*, Durham et Londres, Duke University Press.
- Goldschmit, Marc (2003), *Jacques Derrida, une introduction*, Paris, Pocket.
- Greenhill, Pauline et Turner, Kay (dir.) (2012), *Transgressive Tales : Queering the Grimms*, Detroit, Wayne State University Press.
- Grossman, Evelyne (2016), « Roland Barthes, Jacques Derrida : au-delà de la différence sexuelle », Colloque « Traces de l'impensable : la déconstruction, la littérature (revenant sur Derrida) », Université de Brasilia (Brésil). En ligne. URL : < <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01421410/document> >.
- Halberstam, Judith, *Skin Shows : Gothic Horror and the Technology of Monsters*, Durham and London, Duke University Press, 1995.
- Inkel, Stéphane (2005), « Le temps suspendu : Messianisme, arrêt de l'histoire et politique du Livre chez Victor-Lévy Beaulieu », *Voix et Images*, n° 302, p. 107-123.
- Iser, Wolfgang (1985), *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, traduit de l'allemand par Evelyne Sznycer, Bruxelles, Pierre Mardaga, coll. « Philosophie et langage ».
- Kosofsky Segdwick, Eve (2013), « Queer and now », *The Routledge Queer Studies Reader*, Londres et New York, Routledge, p. 3-17.
- Martin, Robert K. et Piggford, George (dir.), *Queer Forster*, Chicago et Londres, The University Press of Chicago, 1997.
- Mavrikakis, Catherine (2006), « Le sexe des fœtus ou comment faire à Artaud le coup du genre », *Un certain genre malgré tout. Pour une réflexion sur la différence sexuelle à l'œuvre dans l'écriture*, Montréal, Éditions Nota Bene, p. 221-237.
- Michaud, Ginette (2006), « Versatiler le genre (trois scènes de lecture : Nancy, Cixous, Derrida) », *Un certain genre malgré tout. Pour une réflexion sur la différence sexuelle à l'œuvre dans l'écriture*, Montréal, Éditions Nota Bene, p. 17-79.
- Moineau, Jean-Claude (2017), *Queeriser l'art*, Paris, Presses du réel.
- Ouellet, François (2014), *Grandeurs et misères de l'écrivain national : Victor-Lévy Beaulieu et Jacques Ferron*, Montréal, Nota Bene, coll. « Essais critiques ».

- Pelletier, Jacques (2012), *Victor-Lévy Beaulieu, l'homme-écriture*, Montréal, Éditions Nota Bene.
- Preciado, Beatriz (2000), *Manifeste contra-sexuel*, traduit de l'espagnol par Marie-Hélène Bourcier, Paris, Balland.
- Preciado, Beatriz (2003), « Multitudes queer. Notes pour une politiques des "anormaux" », *Multitudes*, vol. 2, n° 12, p. 17-25.
- Preciado, Beatriz (2015), « Catalogne trans », *Libération*, 16 janvier. En ligne. URL : < http://www.liberation.fr/chroniques/2015/01/16/catalogne-trans_1182248 >.
- Preciado, Beatriz (2008), *Testo Junkie : sexe, drogue et biopolitique*, traduit de l'espagnol par l'auteur, Paris, J'ai lu.
- Ricard, François (1985), « Le point de vue de Satan », *La littérature contre elle-même*, Montréal, Éditions Boréal, p. 23-32.
- Saint-Martin, Lori (1984), « Mise à mort de la femme et "libération" de l'homme : Godbout, Aquin, Beaulieu », *Voix et Images*, n° 101, p. 107-117
- Wittig, Monique (2013), *La pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam.
- Žižek, Slavoj (2008), *Violence*, New York, Picador.

III - Création

QUERELLE DE ROBERVAL

Fiction syndicale

Les marins de Genet, pour imaginaires qu'ils fussent, n'avaient pas dit leur dernier mot et leur sperme littéraire engendrait des fantômes qui ne quittaient une maison que pour entrer dans une autre pour continuer mi-farceur mi-sérieux leur petit jeu de suaire et de chaîne.

Jean Basile, *Opus 666*

Prologue

Chiffre de nuit

Ils sont beaux tous les garçons qui entrent dans la chambre de Querelle, qui font la queue pour se faire enculer, il les enfile sur un collier, le beau collier de jeunes garçons qu'il porte à son cou comme nos tantes portent leurs chapelets ou nos patronnes leurs colliers de perles. Querelle aime les petits garçons, les garçons sages de bonnes familles et les mauvais garçons qui rôdent autour des portes de la prison, le soir, quand on libère pour la fin de semaine les détenus assoiffés de peau glabre et de fesses rondes et que les garçons vont défiler près des grillages, vers les voitures du parking qui les emmènent bien vite au premier motel sur le chemin. Querelle manquerait de mots pour décrire le plaisir fou qu'il prend à les déshabiller, ses petits slutboys d'amour, à retirer chaque morceau de vêtement de leurs corps frêles, ils ont 15/16/17/19/21 ans parfois, la jeune chair est fruitée et la peau bien tendue à « 25 an et - », comme il l'indique dans son profil Grindr; il la mord de ses dents pointues, le visage entre leurs cuisses, les pousse sur le ventre, les retient doucement en passant sa langue sur leurs trous serrés et suppliants.

Les garçons de Querelle ont fui les bancs d'écoles, les après-midis avant de rentrer à l'usine; ils ne dorment pas encore et reviennent des partys avec leurs amis, tard dans la nuit, à la fin de son chiffre. Et quand il se lève enfin dans l'avant-midi, Querelle les baise encore avant de les reconduire chez leurs mères en pleurs. Les garçons aiment les queues larges et le Sour Puss, ils aiment se faire dominer par des hommes qui pourraient être leurs pères, envoient des photos d'eux prises dans le miroir de leur chambre-dinosaures; leurs fesses ouvertes qui prient Querelle de les bardasser. Les garçons de Querelle parlent de lui à leurs amies mais jamais à leurs parents, ils lui envoient des milliers de messages sur les applications auxquelles il ne répond guère. Querelle ne choisit jamais le garçon avec lequel il passe la nuit; quand il a envie de planter sa verge, c'est au premier disponible qu'il donne son adresse et si, par hasard, sa bouche a déjà sucé le grand Querelle, alors le garçon tombe amoureux. Ils veulent tous devenir ce corps qui le fera jouir, ils ne sont jamais assez remplis de lui, une seule baise ne comble pas leurs manques, mais en satisfaisant le désir sauvage de Querelle, en restant éternellement là, dans son lit, à portée de son gland pour quand brusquement il bande et doit se mettre, en devenant sa pute, sa chienne, sa salope à lui – c'est ainsi, qu'enivré, il les nomme – peut-être se sentiront-ils plus valables. Les garçons de Querelle cherchent dans les crachats chauds qui leurs coulent le long des cuisses une épreuve de la vie antérieure à tout crachat. Ultimement, ils voudraient parvenir à remplacer le téléphone dont il se saisit pour aller grinder tous les

autres profils « en ligne ». Ils ne veulent pas qu'il baise leurs frères et leurs sœurs, les garçons de Querelle. Ils voudraient se sentir aussi uniques qu'il l'est pour eux – on se fait jamais baiser comme ça deux fois dans sa vie, ils se le disent tous, ils sont jeunes mais ont au moins cette certitude à laquelle s'accrocher, tous les garçons du vélo qui pédale dans la nuit, les garçons du boxer à motif sous les shorts trop courts, ils ne portent jamais de casque pour aller se faire enlever dans le lit de leur amant sublime, leur assassin fantasmé, leur tueur merveilleux – il serait responsable de la mort d'un adolescent disparu. Vraie ou fausse, on croit à cette histoire, car on sait bien, à sentir son avant-bras nous étouffer, qu'il étranglera un jour l'un des nôtres, qu'il l'égorgera d'une lame dentelée en lui giclant dans les tripes.

Querelle ne se distingue pas par son intelligence, mais dans ses coups de bassin scintille une autre forme de génie. À toutes les fois, ses grandes mains qui immobilisent dans le lit, sa verge longue et raide qu'il enfonce jusqu'aux couilles font jouir les garçons souillés, les scandaleux garçons écartés, les garçons avaleurs de son foutre sucré. Dans les hauteurs de Roberval se trouve une chambre, un troisième étage chauffé éclairé, pas grand, quelque chose comme un 3 ½ payé pas cher quand on considère la vue qu'il offre sur le lac. C'est là que, tous les soirs, les garçons passent se laisser jouir.

Assemblée générale

Les glaces sur le Lac-Saint-Jean, les chars qui passent vite sur la 169, le vent de mars pas d'adon, impitoyable, tu mettrais pas un chien dehors. Pourtant ils sont là, 7h30 le matin, le soleil à peine sorti pour venir crever le gris gelé de l'hiver; ils sont là, pris entre l'autoroute et la grille d'entrée, ils ont le Lac aux yeux, un feu qui brûle gêné dans une vieille tobe de sécheuse, et pas grand-chose d'autre. Il crépite et danse un peu, le feu, il fait ce qu'il peut pour réchauffer le monde. C'est pas chaud, qu'il dit, en arrivant avec son plateau de cafés timortones, il est arrêté à Roberval. Un lait un sucre chaque, pas une température pour gossier après les petites coppes ou des petits sachets : à moins trente-deux dehors – et le vent – t'enlèves pas tes mitaines, pis si elles ont un trou dedans, tu le sais en crise.

Six cafés pour une douzaine de personnes. Il manquait de mains, y retournera talleure. Il en prendra un noir, pour Bernard. Il aime son café noir, Bernard, il imagine la chaleur du breuvage dans le creux de sa main. L'air du matin est roffe sur un moyen temps, encore plus qu'hier, chaque petit souffle dans le creux du poing essaie de le nier, mais le froid revient à la charge avant que tu reprennes tes respirs. La main de Bernard tremble, elle serre à peine le manche avec, au bout, le carton blanc qui se tord à chaque coup de vent, voilant et dévoilant : « IL FAUT QUE / LA SCIERIE / VIVENT ». Ses doigts sont rouges, presque blancs, les jointures gercées, toutes prêtes à fendiller, le sang timide à cause du frette. Il a laissé ses mitaines à maison, sur la table d'entrée.

Quand il n'en peut plus, Bernard change de main, remet la glacée dans la grande poche mal isolée de la soute de skidou, puis c'est l'autre qui prend le relais. Elle touche le bois, elle y colle presque tellement le manche est gelé, comme le poteau de lampadaire sur lequel t'avais mis ta langue, enfant, malgré les avertissements. La langue des autres tête tranquillement le café caution hot!, presque indécentement bouillant, qui brûle autant que l'air pince si tu te tiens face au vent.

On les voit en passant en voiture sur la route régionale. Toutes les ressources humaines alignées du même côté du feu ou lui faisant dos, pour pas avoir le vent dans face, la tête dans capine, leur fierté mollement tenue. Des fois un petit klaxon pour les encourager; alors les drapeaux CSN, les cartons dollorama s'agitent. Juste en arrière, à quelques mètres du feu, toujours un char qui roule. Deux gars fument accotés dessus, un autre est dedans. À tour de rôle, on peut aller s'assire un quinze, vingt minutes, le chauffage au max, il faut prévenir les

engelures, comme a dit la fille du syndicat. C'est eux qui veulent ça, être là, personne les a mis dehors, l'usine est ouverte et bien tiède, c'est ce qu'il se dit quand il passe la ligne de piquetage dans son pickup de l'année, le boss aux sièges chauffants, système de son hi-fi dans son bureau, dans sa maison, dans son char, remorque jusqu'à 31 200 lbs – il avait aidé un des gars, à moment donné, à sortir son bateau du lac – offre de financement, mais payé cash. Il arrête juste à côté de la civic. Il ouvre la porte, son coldplay enterre le bruit des trucks sur l'autoroute, sa blonde est avec lui, c'est une ancienne journalière qui est rendue vice-présidente de la compagnie, elle porte un plateau de cafés timortonnes. Six cafés extra-larges pour la douzaine de piqueteurs, un petit sac de papier avec du lait et du sucre, en vous souhaitant une bonne journée, c'est pas chaud dehors.

Après la première gorgée, sept gars vomissent dans la neige. Bernard a juste bu un peu dans celui de Jézabel, il dégueule. Le déjeuner de Jézabel y passe, ça va pas bien, les sept se tordent le ventre, c'était ça le petit goût, la petite odeur que ton nez gelé-ben-dur avait de la misère à sentir, qui brûle la gorge et le ventre quand ça descend. Un petit coup d'eau de javel pour partir la journée.

Avoir su que ça marcherait aussi bien, il en aurait amené plus, de cafés, qu'il se dit, le boss, en prenant le sien au chaud dans son bureau, devant la fenêtre qui donne sur les installations désertées. Elles sont en arrêt depuis septembre. Le piquetage se fait à cinq ce jour-là devant la route Saint-André, celle qui mène à la scierie, tandis que les autres vont se faire nettoyer l'estomac à l'hôpital de Roberval.

Moyens de pression

La Scierie Lac-Saint-Jean inc. emploie une vingtaine de travailleurs spécialisés directement dans son usine une quarantaine d'autres travailleurs forestiers dépendent des opérations forestières qui sont nécessaires pour l'approvisionnement. C'est ce que dit leur site internet, dans la section « Ressources humaines ». Vingt-et-un employés pour être précis, dont Jacques Fauteux, représentant syndical. Sur les vingt-et-un, on compte aussi une secrétaire, Judith, qui s'occupe des payes. Même si elle travaille dans les bureaux administratifs à l'étage avec les boss, elle a voté pour la grève. Sa sœur est ouvrière, elle s'appelle Jézabel et elle a bu un café au javex, ça la met en beau tabarnac : exit la culpabilité, les deux boss, père et fils, sont deux trous de cul finis, surtout le jeune, un méchant malade, un crisse d'individuel désaxé. Les piqueurs intoxiqués par des cafés gratuits – des beaux cadeaux de grecs –, on passe l'après-midi à enrager contre le fils du patron et sa blonde, à chercher comment on pourrait se venger. La fille du syndicat nous l'avait dit, il faut toujours se méfier des cadeaux, surtout quand ça vient du patronat.

La grève dure depuis l'automne, un conflit de travail, comme dit *l'Étoile du Lac*, pas facile à résoudre, surtout quand on sait comment l'industrie du bois en arrache, ces temps-ci. Les Produits Forestiers Résolu, *un chef de file mondial de l'industrie des produits forestiers offrant une grande variété de produits, notamment du papier journal, des papiers pour usages spéciaux, des papiers tissés, de la pâte commerciale et des produits du bois* (ça vient de leur site), ont acheté, dans les dernières années, la majorité des scieries et des papeteries du Lac-Saint-Jean. Pas trop intéressés à investir dans le bois d'œuvre, aucune offre sur la petite usine du chemin Saint-André, tu tournes à gauche quand t'arrives de Roberval sur la 169 vers Métabetchouan. C'est la seule encore indépendante dans la région, avec le Petit-Paris à Saint-Ludger-de-Milot, rachetée par Résolu pour en faire une coopérative, l'argent va pas toute dans les poches des boss, au moins, les gars reçoivent une ristourne. On dit « les gars », c'est une expression, c'est par habitude, on veut pas dire juste « les gars », on veut dire les gars dans le sens large, c'est Jézabel qui le fait remarquer : on l'oublie pas, Jézabel, on l'inclut dans « les gars » quand on dit ça, et Judith aussi et toutes les filles à l'usine sont dans « les gars », Judith elle-même dit « les gars » pour parler de la gang de travailleurs et de travailleuses. Jacques prétend que pour travailler dans des conditions de même, il faut être un homme, même quand on est une femme; ça a fait rire tout le monde à la réunion syndicale.

Ça travaille là depuis l'ouverture, pour certains, depuis plusieurs années, pour la plupart. Le dernier rentré s'appelle Querelle Simard. Il vient de Montréal, mais ses parents sont d'ici. Il est venu étudier au Lac-Saint-Jean en foresterie et un poste de journalier s'est ouvert à l'usine, il a même pas fini sa formation quand la grève a commencé. Ça pas été chose facile, de faire rentrer le syndicat dans l'usine, le monde ont généralement pas trop une bonne opinion de ça, les unions de travailleurs. Surtout au Lac : un peu partout, on entend que c'est à cause des syndiqués que les usines sont forcées de fermer, que des gars qui travaillent dans une place comme Alcan ou Bowaters depuis des années se pognent le beigne au lieu de prendre leur retraite parce qu'ils font la piastre, des gras dur, et on peut rien faire vu leur ancienneté. À cause de ça, une shoppe produit moins, est pognée pour engager des nouveaux journaliers pour faire la job des vieux et paye des salaires en double. Des fois, ça coûte moins cher à une compagnie de fermer son usine, comme c'est arrivé à Dolbeau, Alma, Jonquière, Arvida, La Baie, Petit-Saguenay, comme ça arrive partout pour remplir les nouvelles régionales sur l'heure du souper. Mettre le spaghetti dans la casserole, perte d'un contrat en sous-traitance, chauffer la sauce, hausse du dollar canadien, égoutter les pâtes, investissements sans garantie, râper le fromage, coûts élevés de la certification écologique, tu finis ton assiette, les délocalisations, les shut down passent de travers en crise et t'es pas sûr d'avoir une job demain matin.

On dit que le père Ferland était en beau calvaire quand il a appris que ses employés partaient en grève. Une belle trahison pour le bonhomme qui leur offrait une job assurée depuis plusieurs années, un bon salaire, c'est pas des emplois qui prennent une maîtrise en physique nucléaire, t'as pas ton secondaire cinq pis tu travailles ni à l'épicerie ni au wal-mart, c'est déjà pas pire, t'as de quoi manger et te payer un camping sur le bord du lac pendant l'été, ils ont vraiment pas à se plaindre. Paraît que le vieux Donatien Ferland a été vu chez Greco à Roberval en train de s'engueuler avec son fils à la fin du repas. Sur des affaires de grève.

Il travaille déjà plus à la scierie depuis quelques années, Donatien, quand le conflit de travail prend. Il gère à distance, conseille son fils. Mais il l'écoute rarement, le fils, il sait comment gérer ça, une entreprise. Au savoir pratique de son père, à l'expérience acquise au fil des ans, d'abord dans le marché de la fourrure (acheter les peaux des trappeurs, les revendre aux manufactures, aller à Montréal choisir ses modèles, vendre ses manteaux – quatre ou cinq par jour, dans ses meilleures passes), puis avec la scierie depuis les années 80, à cette connaissance acquise par la méthode, sculptée par l'essai et par l'échec, le fils oppose ses acquis

scolaires, ses certitudes diplômées, ses études de développement et ses plans marketing. Brian Ferland, A+ en statistiques, un gestionnaire professionnel qui a ouvert son marché aux États-Unis, engagé deux camionneurs en sous-traitance pour avoir moins d'employés à son actif et rester plus alléchant pour les grandes firmes d'actionnaires comme Résolu; le plus grand rêve de Brian, c'est d'être racheté.

Aux HEC, il a appris que la grève, ça peut être une occasion de faire du profit sans avoir à dépenser en salaires, de rééquilibrer les ventes et la production. C'est pas facile à faire comprendre à son père, qu'on va faire de l'argent avec une usine qui roule pas, mais il a tout calculé et n'a pas sourcillé quand la menace d'arrêt de travail s'est concrétisée. Il faut qu'il le répète souvent à Donatien : on va faire de l'argent avec cette grève-là. En autant que ça dure pas trop longtemps, moins d'un an : ils ont besoin d'au moins six mois pour passer le bois de l'usine et les palettes à l'entrepôt de Québec, prêtes à prendre la frontière pour revenir en american dollars, deux/trois millions à aller chercher sans avoir une cenne à dépenser en ressources humaines. Quelque chose comme une bénédiction.

Reconduction

Bernard vomit pas. Il a rien bu du café toxique de Jézabel, mais quand ses quatre collègues se mettent à cracher rouge sur la neige dure, il se râcle la gorge pour avoir une bonne raison de crisser son camp. Il débarque chez lui, dans le parc de maisons mobiles, sur le chemin vers l'hôpital de Roberval, on va le reconduire jusqu'à sa porte, il dit aux autres qu'il a juste bu une petite gorgée et l'a vomie tu-suite, il se sent déjà mieux, un peu de repos et ça va passer. Bernard avait oublié ses mitaines, gelait des mains et attendait juste l'occasion de crisser son camp quand le javex a fait son effet. Il se rince les mains sous l'eau chaude du robinet, sent la vie lentement revenir dans ses doigts. Il haït ça pour mourir, piquer. Être en grève, ça le fait chier à mort. Bernard s'en calice de l'ancienneté, de l'augmentation de 20 cennes qu'il pourrait avoir; il perd plus de cash à débrayer que toute l'argent qu'il gagnerait avec son augmentation de salaire des cinq prochaines années.

Vingt-et-un votes pour la reconduction de la grève, première de décembre, deux mois après son début. Bernard a voté pour. Ça aurait servi à rien de passer pour un maudit scab quand tu sais que les vingt autres sont d'accord pour que les moyens de pression continuent. Peut-être que le petit nouveau, Querelle, il aurait voté contre, lui avec; quand tu commences une nouvelle job, t'as pas le goût de tomber en grève. Mais t'as pas le goût de te mettre les autres employés à dos non plus. Après la réunion, ceux qui peuvent restent, on se commande une couple de pichets et on brainstorme. C'était l'idée de Judith, de faire ça, de rester entre nous-autres pour renforcer nos liens d'équipe et trouver des idées pour faire avancer la grève. Les réunions syndicales ont lieu au restaurant Mise au Jeu Bar le Sportif, c'est sur le bord de fermer et ça appartient au beau-frère de Judith, on l'encourage en même temps que ça fait notre affaire parce qu'on a quasiment la place à nous tous seuls. Bernard reste pour le brainstorm. La grève le fait chier, mais il aime venir mettre son grain de sel dans les discussions, glisser une petite joke quand il lui en vient une, faire rire les plus jeunes et Jézabel, aussi.

On appelle au boycott du bois Scierie Lac-Saint-Jean inc. en faisant du porte à porte dans Métabetchouan et Roberval. Le frère de Judith et de Jézabel, le propriétaire de la quincaillerie Ferlac à Roberval, suspend ses commandes à la scierie. On essaie de convaincre le gros BMR de Métabet de faire pareil. Le lendemain de l'affaire javel, on fait venir les médias, on téléphone aux journalistes. Radio-Canada envoie quelqu'un sur le terrain, mais les allégations sont dures à prouver, le journaliste peut pas se permettre de dire à la TV que des

piqueteurs ont été empoisonnés par un entrepreneur important de la région, il a un devoir de neutralité professionnelle, on le croirait pas, c'est la police, qu'il aurait fallu appeler. Il en profite quand même pour tourner un topo qui passera aux nouvelles régionales de 18h, on se dépêche d'appeler des travailleurs en renfort pour que la ligne de piquetage ait l'air garnie. On agite les drapeaux et les pancartes derrière Jacques Fauteux, le représentant syndical, pendant qu'il se fait interviewer par la télé. On trouve qu'il a le look, Jacques, avec son casque CSN, sa moustache à la Chartrand, ses gestes expressifs. Le soir, on se regarde et on est fiers. Querelle appelle sa mère à Montréal pour lui dire de prendre les nouvelles régionales. Ils ont coupé le bout où Fauteux raconte l'affaire de l'eau de javel dans les cafés, mais ils ont gardé, juste après, quand il dit en haussant le ton et en levant le doigt : « on en a assez des coups de cochons ! » On aime moins la deuxième partie du reportage, où Brian Ferland et Karl Blackburn, l'ancien député Libéral devenu porte-parole de Résolu, se font prophètes de malheur et parlent de la situation difficile des forêts, des normes environnementales de plus en plus sévères, de la concurrence essentielle à maintenir sur le marché du bois d'œuvre.

Picket line

C'est peu grisés qu'ils se rendent au piquetage, le lendemain. Un petit amas épars de monde à la jonction de l'autoroute. Ça jase du bulletin de nouvelles d'hier, Judith est venue au piquetage en ski-doo et a ramassé Querelle sur le chemin, Jézabel remonte sa tuque, descend son foulard pour se faire griller un peu la face au soleil. Le reportage du soir d'avant a hissé leur grève au rang d'affaire publique, la conviction en prend un coup, surtout avec les désastres qu'on promet, l'opinion froide des habitants de Roberval interrogés dans le vox pop à la fin. Jacques Fauteux dit qu'il faut faire monter d'un cran la pression, donner du sérieux à la lutte. Ils décident de bloquer l'accès à l'usine, de piqueter devant la barrière d'entrée, la direction n'aura pas accès au bureau, il faudra leur passer sur le corps.

C'est quasiment ce qu'il fait, dans son pickup, le boss. Il s'avance jusqu'à toucher le groupe de travailleurs qui l'empêche de passer. Il est si près que Fauteux, la poitrine à la hauteur du capot, se met à lui cogner dessus avec le manche de sa pancarte, en lui criant de reculer. Brian Ferland klaxonne, son camion hurle fort, il maintient son volant enfoncé, les piqueteurs se bouchent les oreilles, mais ne bougent pas. Puis le bruit arrête, le pickup recule, s'éloigne de quelques mètres. Et fonce. Le tas a le temps de se dissoudre avant qu'il arrive, il va pas si vite que ça, mais ils sont furieux de se faire rentrer dedans par ce crisse de mongol, il aurait jamais arrêté, c'est certain, il aurait pu tuer quelqu'un.

Les grévistes le suivent, montent la petite côte qui mène à l'usine, les plus en forme courent en avant pendant que les autres, essoufflés, escaladent de peine et de misère la pente à pique. Fauteux, Querelle, Judith arrivent les premiers à la porte de la scierie, le boss est déjà dedans. Querelle désouffle les pneus de son pickup avec un canif. Les autres arrivent, on décide de rentrer de force dans l'usine et d'y foutre la marde, ils vont entendre parler de nous-autres, c'est le vieux Abel qui dit ça, doyen de la gang, version jobbeur de Pierre Marcotte – toute sa vie il s'est fait dire qu'il ressemblait à Pierre Marcotte, des madames inconnues le prennent encore pour le fameux « Tannant » – il devrait déjà être à la retraite depuis plusieurs années. À trois-quatre, on défonce la porte. Mais dans l'usine, on sait pas trop quoi faire. Tu connais si bien cette place-là, tu travailles là depuis tant d'années que la fureur qui t'emporte s'apaise en entrant avec une dizaine d'ouvriers. T'as le sentiment qu'elles sont un peu à toi, ces machines-là, t'es toujours bien pas pour les briser, c'est pour notre job, qu'on fait ça. On choisit d'éventrer les grandes poches pleines de copeaux de bois avec des tournevis et on répand

partout la grenaille. On sort les outils des coffres et les éparpille sur le sol, on met de la peinture en spray sur les deux-par-quatre prêts à être expédiés. On se dit que ça va nuire à leur vente, peut-être. On braque notre pancarte vers la vitre où le boss nous regarde faire dans sa chemise blanche et son gel à cheveux, stoïque, l'ombre d'un sourire qui lui traverse la face.

Trois chars de police arrivent, les lumières, les sirènes, le gros kit. Au Lac, un patrouilleur fait pas grand-chose d'autre que du radar, donner des tickets les samedis après-midi quand ça voyage sur l'autoroute, un gars de police est pas formé pour calmer un attroupement d'employés en colère. Ils ont été appelés pour une entrée par effraction. On pogne la chienne quand on les voit avec leurs guns pointés. On leur crie de se calmer. Fauteux va de l'avant. Arrête de shaker tu vas me manquer. Il va leur parler. Il connaît une policière, c'est une amie de sa fille. Elle dit aux autres de rengainer, ils troquent le feu pour la matraque. Ça négocie entre le syndicaliste et la chef policière, ils sont rentrés dans une propriété privée, ils ont pas le choix de les emmener au poste, ça se peut qu'y aille des poursuites. Fauteux capote, hausse le ton, lui explique l'eau de javel, le pickup dangereux, aucun respect pour l'intégrité des travailleurs. On veut pas se faire passer les menottes, le vieux Abel résiste à un agent, Querelle recule les mains levées, laissez-nous partir, Jézabel dit qu'elle va suivre, mais pas question que tu me mettes des menottes mon crisse de bœuf. Abel pousse un policier, Querelle tente de se faufiler entre deux autres, ça dégénère, les matraques se mettent à bastonner le bois des pancartes, puis les vestes d'hiver, on entend des côtes se fêler et des bras se couvrir de bleus. Ça prend deux voyages pour amener les quinze ouvriers au poste.

Sédition

Les madriers sont pesants et Querelle est le dernier rentré, le plus jeune de l'usine, on lui fait transporter toute la nuit des lourds morceaux de bois, les mettre sur le chariot, les empiler dans l'entrepôt. Il aime l'odeur du tronc qu'on vient de scier, la texture du bois meurtri qui, la croûte enlevée, suinte encore un peu de sève. Il est beau quand il travaille avec ses yeux tristes sous ses lunettes de protection, concentré sur une chose à la fois, appliqué à bien empiler les pièces de bois ou à fendre un garçon après l'ouvrage. Son travail est apprécié, on le trouve vaillant, on aime rire de ses jokes niaiseuses quand on est après partir à la fin d'une journée et qu'on le croise en train de manger dans la salle des employés. Querelle ne cache jamais son attirance pour les hommes, il raconte à qui veut bien l'entendre ses baisers les plus rebelles, les plus déconcertantes. Les gars de l'usine ont souvent une érection quand Querelle fait allusion à ses nuits, quand il mentionne le cul troublant de ce japonais fourré en voyage, dans la vingtaine mais avec un corps d'enfant, tu le baises t'as l'impression de te taper un flot de dix ans. Ça ou toutes les demandes étranges que lui ont fait les garçons de Roberval. Leur attacher les mains et les pieds. Les laisser supplier longtemps avant de leur donner la queue. Les filmer pendant qu'ils le sucent ou qu'ils se font baiser. Les laisser travailler entre ses jambes pendant que Querelle fait autre chose, qu'il conduit son char ou joue au playstation. Querelle parle toujours de ses amours au pluriel, de la beauté des innombrables garçons qui se ressemblent tous et dont il ne retient jamais les noms. Sa tendresse n'est pas feinte. C'est qu'il est amoureux d'une série, d'un type dont il espère encore trouver le modèle parfait en multipliant les rencontres. Chaque garçon enfilé est une manière de s'approcher du garçon ultime, ce garçon impossible qui doit bien se cacher quelque part, celui qui satisferait pour de bon ses envies de remplir une gorge de sperme, de s'enfourer dans un cul bien chaud. L'objet de ses désirs enfin incarné en un garçon parfait qui abolirait tous les autres et qui abolirait Querelle par le fait même.

Querelle fascine ou choque les gars de l'usine tant la déviance, dans sa bouche, semble naturelle et honnête. Il a pas l'air fifi. Parfois, en secret, ils arrêtent leur tâche un instant, suspendent leur travail pour le regarder s'activer d'une machine à l'autre, scrutant chacun de ses gestes à la recherche d'une faille, d'un indice, d'une hésitation dans ses mouvements qui prouverait que son comportement a été savamment appris afin de mimer une virilité réservée aux straights. Mais ils ne trouvent rien et se remettent à l'ouvrage.

C'est Fauteux qui le sensibilise aux enjeux des travailleurs et travailleuses des usines du Lac dès son entrée à la Scierie Lac-Saint-Jean inc, qui lui explique leurs conditions de travail déplorables, même comparées à celles des ouvriers non syndiqués de Résolu. Il lui expose la situation vicieuse de l'ouvrier aux dépens du patronat, les perversions du marché et de la bourse, la connerie des nouvelles normes environnementales, les système capitaliste qui n'a aucune considération pour la dignité des hommes et des femmes. Querelle est pas du genre à réfléchir. Ça lui était arrivé, une fois, de produire un raisonnement par lui-même et ça lui avait foutu la chienne. Il avait ressenti un grand vide, s'était senti abandonné au bord d'un précipice sans fond dans lequel on voulait le voir tomber. Querelle préfère les opinions tranchantes et emportées; un discours senti et compréhensible suffit à lui induire une certitude. S'il le sent, c'est que c'est vrai, et si c'est vrai, il doit le sentir. Il ne doute, de surcroît, jamais. C'est pendant les réunions syndicales de l'usine du chemin Saint-André que Querelle apprend à devenir politique, c'est-à-dire à défendre les travailleurs aux dépens du patronat, à condamner les perversions du marché et de la bourse, à sacrer contre les nouvelles normes environnementales, à honnir le système capitaliste dans le style qui est le sien; il lâche un « c'est des câlisses de trous de culs » après une intervention avec laquelle il a l'impression d'être en accord. Il vote pour le déclenchement de la grève, au retour des vacances, en septembre.

On a généralement des réunions syndicales une idée austère; ce sont aussi des lieux où l'on bande. La table autour de laquelle on se réunit aide, Querelle se masturbe doucement à travers ses jeans en regardant les photos qu'un garçon de Métabetchouan vient de lui envoyer, son corps délicat à la peau de pêche sur le lit, écarté, prêt à être pris, la courbe de la croupe comme faite pour s'y mettre, un port hospitalier prêt à accueillir le grand travailleur, un dos parfait qu'il a envie de cambrier et de couvrir de son jus. On jase de moyens de pression, on s'entend pas sur ce qui faudrait faire. C'est un mercredi matin, deux semaines avant le temps des fêtes, les bottes d'hiver coulent en flaques brunes en dessous les chaises, on a collé les tables ensemble pour faire un grand rond, on est pas mal les seuls au Mise au Jeu Bar le Sportif, sauf les quelques matinaux qui viennent boire leur allocation familiale. Jézabel, Bernard, une couple d'autres se sont aussi pris des bières; une 50, c'est aussi nourrissant qu'une tranche de pain. Le reste des employés présents à la rencontre boivent un jus d'orange congelé trop fort parce que mal dilué et font une petite grimace à chaque gorgée.

L'arrestation a foutu la chienne à quelques-uns, on veut bien défendre nos jobs, mais pas au point de passer pour des criminels, ça s'est su tout le tour du Lac, notre histoire avec la police. Le vieux Abel est encore en-dedans jusqu'au début janvier, il passera pas les fêtes avec sa famille, c'est chien sur un moyen temps que ça soit tombé sur lui, parce qu'on leur a tous résisté, aux agents. Tous ceux qui étaient là ont reçu 400 piasses d'amende à payer, ça va se ressentir direct sur le cadeau. Plutôt que de les abattre, les vacheries de Ferland, les arrestations, les amendes en ont galvanisé certains. On sait que ses manœuvres sont criminelles. On sait aussi qu'il est chummé avec la police et le ministre libéral, que c'est à cause de ça que les médias prennent son bord, que le monde dans lequel on vit est croche en crise. Jézabel s'en est fait raconter souvent, des grèves, elle sait comment ça se passe d'habitude, elle sait que si on joue dans les règles on va pas réussir à rien gagner. Deux/trois journaliers sont d'accord avec elle, ils le font savoir en hochant de la tête, elle continue en rappelant que le petit baveux à Ferland va juste continuer à nous checker avec son grand sourire fendant, attendre qu'on sacre notre camp ailleurs ou qu'on prenne notre retraite pour aller engager d'autre monde – c'est pas ça qui manque, des travailleurs en foresterie, à Roberval. Juste les quarante gars en sous-traitance dans les camps de bois, c'est sûr qu'ils seraient ben contents d'avoir un poste à l'usine. Faut être créatifs et fesser là où on nous attend pas. Judith envoie une pointe à Jézabel – on le sait qu'elle, elle a rien à perdre, mais nous-autres on a des enfants, pis on n'a pas le goût que l'exemple qu'on leur montre ça soit papa pis maman en prison... Ça déborde, le ton monte, Querelle lève les yeux de son cellulaire. Jacques est debout et demande le silence, faut être collaboratifs tous ensemble, on est tous dans le même bateau et c'est en se comprenant pis en s'écoulant qu'on va faire chier, parce qu'eux autres, ils nous comprennent pas pis ils nous écoutent pas. La solidarité, c'est ça qui va finir par faire plier le patronat. Querelle dit : « ouais! » Fauteux sait que c'est roffe au début, ça paraît comme si y'avait pas d'espoir, mais quand on se tient assez longtemps pour leur montrer qu'on n'a pas froid aux yeux, qu'on réussit à leur faire peur côté cash – c'est du monde à cash ça, dès que le cash va commencer à être menacé, ils vont comprendre que le cash, c'est nous autres – dès qu'ils se mettent à avoir peur pour leurs gros pick-ups pis leurs grosses TV, les boss finissent par nous manger dans les mains. Pis c'est encore se salir les mains : on prendra nos pieds.

Le piquetage se fait en rotation. Chaque jour, ils ont un horaire pour être certains d'avoir toujours quatre/cinq grévistes sur la ligne. Pendant toute cette semaine du mois de

décembre, ils se rencontrent les après-midis pour brainstormer et préparer les actes de turbulence économique qu'ils veulent mettre en œuvre dès janvier. L'écart entre les modérés et les radicaux est infranchissable, ils réussissent à s'entendre sur des moyens de pression prudents, qui font l'affaire de Judith, de Pierre Larouche, de Kathleen Corneau, de Pierre Simard et de Christian Awashish, la petite clique de parents toujours d'accord; leurs enfants vont à la même école, ils se font des soupers ensemble. Ils sont pour la grève, c'est sûr, mais ils trouvent pas que ça soit justifié de faire des affaires aussi chiennes que celles qui sont proposées par Jacques, Querelle ou Jézabel. C'est pas un mauvais gars, Ferland, on est juste pas d'accord avec lui. On dirait qu'ils ont oublié les cafés au javex, la police, le ticket à payer, le sourire ingrat de leur patron qui les regarde d'en haut et les traite comme des criminels. On lève la séance, les prochaines rencontres auront lieu au retour des fêtes. Pour l'instant, on continue le piquetage, c'est toute.

Solidarité

Les tavernes c'est plus pareil depuis les écrans plasma. Avant, t'avais une petite télé dans un coin, un radio, à la limite, qui jouait pas fort, mais là c'est quasiment rendu gros comme les écrans de cinéma, ça t'aveugle à toutes les fois que tu te vires pour commander un verre ou jaser à la barmaid. Tu veux pas regarder les nouvelles du sport, t'es là pour discuter, prendre ta kiffe bien tranquillement après ton chiffre mais ça l'attire le regard, que veux-tu. Dès qu'un gars tombe un peu dans lune, ses yeux s'accrochent pis il dit plus rien jusqu'aux commerciaux. Pas qu'il veuille potiner comme les femmes pis jaser de toutes sortes d'affaires insignifiantes, c'est juste que Bernard trouve que ç'a changé, l'atmosphère, au Mise au Jeu Bar le Sportif. Il a l'impression que le monde de nos jours ont de moins en moins des grandes conversations. Avant, il s'en souvient, les gars parlaient dans toutes sortes d'histoires, ça faisait son petit 5 à 7 jusqu'à huit/neuf heures pis ça réglait deux/trois fois le sort du monde. La barmaid prétend qu'avant qu'on pose les grosses télés, ça finissait pas mal plus souvent à coups de poing sur la gueule. Mais des énervés, il va toujours n'avoir, c'est toujours ceux-là qui ont pas raison qui fessent les premiers, eux-autres ou les kawish de Mashteuiatsh qui savent pas boire, qui viennent flauber leur BS dans les machines à sou pis qui repartent en ciboire de se faire fourrer par la loterie pis le Québec au grand complet.

Bernard en aurait long à dire contre la grève à ses chums de taverne s'ils étaient amanchés pour l'écouter un peu. Ils s'est pas pointé aux dernières réunions syndicales, ça commence à l'emmerder, les grands discours que ses collègues se mettent à improviser avec des gestes d'acteurs, il trouve que ça fait simple et que ça parle pour parler. On n'a même pas dû remarquer qu'il était pas là, lors des deux dernières journées. La seule affaire qui lui plaît dans cette grève-là, c'est de penser que ça va peut-être achever le bonhomme Ferland. Il l'aït par hérédité : le père de Bernard a travaillé toute sa vie au magasin de fourrures Fourrures Ferland et Fils inc. C'était le seul employé de Donatien du temps qu'il vendait des manteaux, il l'a suivi quand il a ouvert sa scierie dans les années 80 pour pas finir sa vie sur le chômage, c'était un homme digne, pas comme les jeunes aujourd'hui qui travaillent presque juste pour se ramasser des heures et qui festoient dès que leur poste se fait couper. Donatien Ferland lui avait offert à son père de racheter la shoppe, mais ça l'avait jamais intéressé de gérer un commerce. C'est servir le monde qui le passionnait, être proche des gens, prendre des nouvelles des clients réguliers qui venaient le saluer au magasin. Les manteaux de fourrure étaient passés de mode de toute façon, ça vendait presque plus. Comme si Roberval au grand

complet était viré greenpeace en l'espace de quelques saisons, comme si tout le monde s'était aperçu du jour au lendemain que c'était des animaux morts cousus ensemble, ces manteaux-là. Que tout d'un coup, c'était rendu horrible de porter des cadavres de petites bêtes qu'on se gêne pourtant pas pour trapper quand on a un campe dans le bois, en autant qu'on nous voie pas porter en ville la pelure du castor qu'on a fait sauter à la dynamite avec le reste de son écluse parce qu'il bloquait la circulation de la rivière proche du chalet, empêchait la truite de venir frayer.

Le bar commence à se remplir pas mal et Bernard allume qu'on est jeudi et que, le jeudi, c'est la soirée karaoké : les jeunes sortent, tout le Roberval de moins de trente ans se ramasse ici. Des chars des petits villages alentour montent en ville pour rouler en malade dans les rues, ça fait chialer le monde en masse parce que c'est dangereux, « on n'est pas dans des rangs de campagnes ». C'est ce qu'avait écrit Pierre Larouche, un gars qui travaille à l'approvisionnement, sur la page « Spotted : Roberval ». Une tralée de commentaires avait déboulé, certains pour en rajouter (une femme prétendait avoir filmé un petit char gris après rouler en mongol proche de l'école Notre-Dame, elle a sa plaque, les policiers seraient sur le cas), d'autres pour défendre les jeunes ou régler de vieux comptes en ridiculisant les longs commentaires de Luc Bissonneau. Luc, le chum de Judith, est peu aimé par ses anciens amis d'école parce qu'il a bien réussi dans la vie, et ce, sans même finir son secondaire, en ouvrant un restaurant péteux dans les années 1990, le Château Roberval, une place qui charge trop cher et qui sert des petites portions fancées, un spot qui est bien vite devenu le repère des bandits, des politiciens et des autres riches de la région. Bernard avait écrit sous le long commentaire moralisateur de son ancien ami du secondaire « si je me souviens bien, tu fesait pas mal pire que sa mon luc avant de te placer lolllll ». Il avait reçu trois « j'aime » fort appréciatifs.

Le gars du karaoké annonce qu'on va commencer ça bientôt. Bernard serre la main des deux bonhommes avec qui il était assis à sa table, s'approche de la bartendresse pour régler son bill. Elle parle avec un grand gars d'au moins une tête de plus que Bernard. De dos, on dirait qu'il s'essaye sur elle. Un gars large d'épaules, un chandail à rayures bleues, ça lui donne l'air encore plus large. Bernard reconnaît Querelle et sa marinière quand il se tourne pour éclater de rire après une joke de la serveuse. Bernard a pas trop envie de lui parler. Depuis que le nouveau est rentré, il a eu des interactions polies avec lui, sans plus. Bernard peut pas s'empêcher de voir l'embauche de nouveaux employés comme une menace pour sa job à lui;

souvent, les jeunes arrivent motivés, pleins d'énergie, ils travaillent fort et, même s'ils font plusieurs erreurs au début, ils apprennent vite. Les travailleurs de longue date comme Bernard, qui mettent moins de passion à l'ouvrage que pendant leurs premières années ont l'air fainéant à côté d'eux-mêmes. Un garçon jeune, qui serait certainement pas dans le bar si on l'avait carté à la porte, s'approche de Querelle et enfouit sa tête sous son bras. Querelle le frotte en souriant, une main qui lui remonte le long des fesses.

Ça lui fait rien, Bernard, que des gars puissent faire ce qu'ils veulent entre eux-mêmes sexuellement parlant, mais il trouve qu'il y a des contextes pour ça. Lui-même, il avait déjà donné là-dedans avec les autres gars de son dortoir du temps qu'il travaillait sur un chantier de coupe. Les forestiers étaient isolés là pour trois semaines des fois six, on avait jamais de temps ni de place pour se croquer, il fallait bien se vider les couilles si on voulait être efficace au travail et bien dormir, y a pas de mal là-dedans, surtout quand il y a pas une femme dans les cent milles à l'entour. Généralement, ça se donnait les dimanches. Jamais ça s'embrassait. Des fois deux gars ensemble, côte à côte dans le même lit, s'aidaient à se faire venir. Les plus games de la gang (c'était souvent les plus fifs, même s'ils essayaient de le cacher) allaient jusqu'à bouffer de la graine. Une ou deux fois, il avait vu un gars jouir aux larmes à force de se faire enculer par le reste des ouvriers. Bernard sait pas comment s'expliquer que Querelle préfère le flot survolté qu'il contient sous son bras à la belle femelle derrière le bar, qui lui envoie des regards un peu cochons.

Le karaoké commence avec « All by myself ». Le gars qui la chante dit « All by Marcel » pour faire son drôle. Bernard décide qu'il est temps de sacrer son camp. Il passe derrière Querelle en faisant attention de pas croiser son regard. Il connaît le père du garçon efféminé sur lequel son jeune collègue a mis la main, un bonhomme un peu croché, un ancien motard qui travaillait sur les chantiers juste pour pusher sa dope. En se dirigeant vers la voiture, il compose son numéro; quand le gars va apprendre que son fils est au Mise au Jeu avec un homme qui, sans aucun doute, va le ramener dans son lit, le père va débarquer avec un associé pour ramasser son kid et faire payer Querelle. Ils le tabassent derrière un container pendant que le garçon pleure dans le char; Querelle est rapide et frappe fort, mais il peut rien contre deux gros gars qui te prennent par surprise. Lundi prochain, quand il va le croiser dans la salle des employés, Bernard va lui expliquer comment appliquer de la glace sur un nez cassé.

Ancienneté

Le feu danse dans la cheminée, joue dans la radio, la voix de Ginette Reno avec les backvocals un peu gospel qui souhaitent à jeunes et moins jeunes un joyeux, joyeux Noël. Le vieux Donatien est assis sur sa berçante pas loin du foyer qui envoie de la chaleur avec ses fausses flammes électriques. Il est branché sur la même prise que les lumières du sapin, dans laquelle il a fallu mettre un embranchement double pour pouvoir ploguer le nouveau Xbox tout juste déballé, deux manettes et au moins cinq/six jeux de guerre différents. Elles étaient attachées avec des petits tie-wrap pas d'adon, les manettes : y a fallu que Mamie Joce aille chercher ses ciseaux de couture pour les défaire. Elle trouve ça capoté, Mamie Joce, de voir son petit-fils jouer au soldat. Même si elle le sait que c'est les pitons sur lesquels il pèse qui font bouger le bonhomme sur la TV, elle a de la misère à comprendre que c'est pas un film, dans l'écran, elle s'explique mal que les mouvements brusques de l'image, les coups de fusil et les explosions aient quoi que ce soit à voir avec la patente que tient William dans ses mains.

Chez les Ferland, c'est Donatien qui cuisine et Mamie Joce qui anime la séance de débouchage de cadeaux, qu'on fait avant souper pour pas que les enfants – cinq et six ans – se couchent trop tard. On avait déjà essayé de leur faire faire une sieste, de les réveiller à minuit quand le Père Noël serait enfin passé, mais les petits avaient été tellement impatients, avaient tellement rien écouté que ça s'était fini avec quelques bonnes claques et les portes barrées. Les chambres d'Elizabeth et William sont au sous-sol et, quand on ferme la porte en haut des escaliers, on les entend pas brailler. Leur père, qui a juste une semaine de vacances dans le temps des fêtes, veut que Noël soit un beau moment en famille. Pour ça, il faut que ça se finisse tôt et que tout le monde garde sa bonne humeur.

Mamie Joce casse son anglais en annonçant le prochain cadeau. Elle s'est déjà obstinée là-dessus avec Brian, elle a jamais compris pourquoi, à la maison, il tient tant à ce qu'on parle juste anglais aux enfants, mais elle a fini par se fermer la trappe et écouter son fils, pour lui faire plaisir. Après tout, peut-être qu'il a raison, peut-être que ça va leur donner plus de chances dans la vie, qu'ils vont pouvoir voyager et travailler pour des grosses compagnies. Elizabeth is getting quite angry because her brother just opened a brand new Xbox while she hasn't received any big gift yet, that's unfair, she only have des petits kits playmobils roses with princesse dresses, roses aussi. The next gift is going to... Elizabeth ! Elle déchire le papier et shouts of joy when she sees la boîte d'un beau Xbox pour elle aussi, the pink version, avec des

jeux de princesse à part de ça. Est contente, la petite torvis, even if she prefers war games in general. Pendant qu'on installe sa console – sur la télé du sous-sol, pour qu'elle puisse jouer en même temps que son frère –, Brian Ferland allume la radio.

L'animateur chargé de l'émission spéciale de Noël annonce une pause musicale en même temps que le timer du micro-ondes se met à sonner. Le parc de maisons mobiles est tout brillant et coloré à cause des lumières de Noël, ça donne vraiment un autre look, ça rajoute de la vie, il trouve ça beau, Bernard, quand c'est décoré, ça le met de bonne humeur et si c'était juste de lui, que ça avait pas l'air aussi cave, il les illuminerait à longueur d'année, ses fenêtres. Le micro-onde hurle encore le Michelina's réchauffé, dinde et canneberges spécial des fêtes, il a pas trop faim, il a mangé à l'hôpital un peu plus tôt avec sa mère mourante. Il était pas pour se faire une grosse dinde, comme sa mère faisait à toutes les années avant de tomber malade; à lui tout seul, ça serait trop. Il serait pogné pour manger juste ça pendant un mois ou il finirait par en gaspiller. En allant dans la cuisine, il en profite pour s'ouvrir une autre Fin du monde. Dans une heure ou deux, il va s'endormir sur le sofa en écoutant le programme français de Noël où toutes sortes d'artistes vraiment pas pires, des jongleurs, des imitateurs, des humoristes, viennent faire des performances assez sautées merci.

Jézabel crie à son petit neveu hyperactif de fermer la télé, c'est Noël, joue avec tes cousins pis tes cousines, tu les vois pas souvent. Devant les grandes fenêtres propres d'une belle maison canexel on peut voir toute la famille grouiller : les grands à une table, les enfants à l'autre, le petit hyperactif dans le salon après brasser les paquets pour deviner les cadeaux. Le souper est à veille d'être prêt, on va pouvoir s'installer et faire le bénédicité annuel, écouter la chanson « les enfants oubliés traînent dans les rues » en ayant une pensée pour les moins chanceux, en se disant qu'on est privilégiés de bien manger, d'avoir du beau linge neuf, de passer des beaux moments comme ça entre nous-autres, « ils ont froid, ils ont faim, ils sont presque nus ». Les Savard ont tous donné pour au moins 20/30 piastres de denrées non périssables dans le panier à l'entrée de l'école et ils sont prêts à manger. Judith est assise à côté de sa sœur Jézabel. Elles sont deux filles et trois frères, chez les Savard, et toutes les années, le reste de la famille, ceux qui ont pas déjà un party plus le fun ailleurs, se ramasse chez Judith. Les piles de cadeaux sont hautes et la bouffe est bonne, on la fait faire dans les cuisines du resto de Luc, le Château Roberval, on mange bien sur un moyen temps. Jézabel se fait encore demander par une des matantes comment ça se fait qu'elle a pas de conjoint à nous présenter

cette année. Non, elle n'a pas de « conjoint ». Elle porte encore en elle son premier amour, mort dans l'eau glacée du Lac-Saint-Jean, au printemps; toute la famille connaît l'histoire, tout le monde sait que Jézabel a jamais réussi à aimer personne d'autre, les matantes savent bien qu'en lui demandant ça avec leur grand sourire de crapaud qui fend le rouge à lèvres, elles vont faire monter des affaires en elle. Qu'elle va se fermer comme un coquillage, rien dire de tout le souper, être un peu à l'écart quand on va déboucher les cadeaux, rester assises quand on va danser pour digérer le rosbif. Mais les matantes, les bonnes fées marraines, c'est connu, lorsqu'elles se penchent sur le berceau des derniers-nés, prennent toujours un vilain plaisir à les pincer avec leurs ongles vernis, à les étouffer doucement d'un doigt dans la gorge, à leur faire boire de force quelques gorgées de leur Saint-Raphaël trop sucré ou à leur caresser la tête avant d'appuyer trop fort sur la fontanelle, espérant qu'en grandissant, les enfants deviennent de petits mongoliens.

Une salle louée 325,24 \$ au Club de curling de Roberval, une grosse famille, un service de traiteur, mononcle Camil chaudaille qui fait encore le DJ, des grandes fenêtres avec une maudite belle vue surélevée sur la glace et ses gros ronds bleus et rouges, en bas. Ça s'est greyé de nouvelles robes et de chemises de couleur, ça s'est fait coiffer chez le coiffeur, au moins cinq/six madames sont allées chez le même parce qu'elles ont une sorte de mise en plis vraiment intense, une mode locale : des mèches passées au fer plat et enduites de spray-net pour qu'elles aient la forme d'un large ruban. Ça donne l'impression que les madames ont un gros chou à la place de la tête. La couleur de l'ensemble (mauve, bourgogne) appuie cette ressemblance. Ça danse en ligne ou ça fait un petit twist quand ça sait pas comment, les cousins gênés font semblant de suivre leurs matantes juste pour niaiser mais tout le monde sait qu'ils aiment ça pour de vrai. MC Camil a des écouteurs autour du cou et des gros spots de sueur en dessous des bras, on peut les voir quand il change de toune et qu'il fistpump dans le vide pour faire oublier sa transition de marde. Fauteux danse comme pas un. Il a l'air tout droit sorti des années 80 avec sa backcoiffe pleine de gel et sa moustache fournie, il a de la déhanche, un cercle se forme autour de lui quand on entend les premières notes de sa demande spéciale, *Sting a life*, le DJ a eu de la misère à la trouver dans son ordi parce que Jacques lui a dit que ça s'écrivait de même. Le punch descend et le son monte, on se donne soif en se dandinant sous la boule disco, vers huit/neuf heures le party est pris solide. Il éclate quand le MC met *Minuit chrétien* juste pour niaiser, mais que tout le monde se met à hurler les paroles en se regardant

dans les yeux, même la grand-mère un peu invalide a bondi de sa chaise en levant les mains dans les airs, ça chante de bon cœur et ça danse sur du gros Fernand Gignac sale. Bon call, DJ.

C'est Noël et partout en ville, dans les maisons, on échappe des verres par terre et on sort l'aspirateur pour pas que les enfants se coupent les pieds et que le sang salisse les beaux bas antidérapants qu'on leur a achetés juste pour le réveillon. Dans la cafétéria de la prison de Roberval, on sert de la tourtière aux détenus, le repas préféré d'Abel qui la trouve pas mal moins bonne que celle de sa femme; il aimerait pas mal mieux être dans sa famille, ils leur a parlé au téléphone, avant souper, les prisonniers ont reçu cette permission-là, à cause des fêtes. Chez lui, on festoie, on lève du coude, on est content de ses cadeaux ou on est déçus de ses cadeaux, surtout quand on les sent forcés, quand la grand-mère que tu vois une fois par année te donne un coupe-ongles en forme de hibou ou un kit pour faire cuire du brie – le même, exactement, qu'elle t'avait donné l'an passé. À la grandeur de Roberval, dans les partys de Noël du 24 au soir, des toasts se portent et des cœurs se brisent quand, trop stressé par l'organisation de la soirée, on éclate en sanglots sur la grosse pile de manteaux qu'on a faite sur le lit parce que le garde-robe d'entrée est trop petit. C'est Noël et dans les sous-sols, les cousins se font tripoter dans l'atelier par des monsieurs que tu connais pas trop pendant que les cousines jouent avec leurs nouveaux kits de lego. Demain, elles pleureront d'avoir mêlé leurs morceaux avec ceux des autres.

Féried

Querelle n'est pas rentré dans sa famille. Montréal, ça fait loin, le parc des Laurentides est pas beau l'hiver, les freins de son char sont à changer, ça adonnait vraiment pas, ses parents ont compris, ils vont descendre bientôt, de toute façon, visiter son appartement et en profiter pour faire le reste du Lac-Saint-Jean. Le mignon dans lequel il est plongé est chaud et réconfortant. Querelle le baise pour la troisième fois un peu par gentillesse. Il a l'impression, non que le garçon est amoureux de lui, mais qu'il a besoin de ça pour continuer à vivre. De l'appartement de Querelle, ils peuvent voir, en s'approchant de la porte du balcon, d'un côté les vents glaciaux souffler sur l'infini marmoréen du lac, de l'autre la ville de Roberval et son halo de feux de foyer et de lumières multicolores qui se reflètent sur la neige. Quand le garçon est venu le rejoindre, peu de temps après le skype avec ses parents, Querelle l'a étendu sur le dos, lui a fait super sa tige avant de relever ses jambes, de les placer sur ses épaules, de forcer son bout rond, rougi par la succion, et de doucement pénétrer le garçon jusqu'au fond. Il tient ses pieds ensemble en appliquant un soigneux va-et-vient. Querelle pose ses yeux bleus dans les siens. Il ne lui a pas demandé son nom, ni pourquoi il n'avait rien à faire la veille de Noël. Il ne l'a jamais vu, mais pourtant il le connaît. Il éprouve à l'égard des garçons qui tombent du ciel pour atterrir entre ses draps une sorte de tendresse de frère aîné, qui ne le rend pas plus délicat, mais qui éveille son attention à leurs envies de brutalité. Celui qui se pâme sous ses assauts est un petit Querelle qui ne doit pas se développer, qui ne doit pas aller plus loin, en face de qui Querelle conserve un étrange sentiment de respect et de curiosité, comme s'il était en face du fœtus de Querelle enfant. Le petit est pris au piège par sa queue. Il étire une jambe pour faire disparaître le visage de l'angelot sous son pied. Le bellâtre de Rosemont trouve son boy impressionnant, il prend avec une aisance innée sa bite immense, elle trouve son chemin comme une lettre à la poste. Le bon garçon aime les soubresauts de la verge solide de Querelle à laquelle la sienne dans sa main répond par un soubresaut pareil. Il ignorait qu'il existait des torses aussi parfaits que celui du mâle qui l'encule. Il s'appelle Querelle, le petit le connaît. Tout le monde parle de lui sur Grindr, dans les couloirs de l'école secondaire, dans les douches des vestiaires. Il se donne à une célébrité et il n'est pas déçu. En se contorsionnant un peu, il arrive à voir la base de la verge du grand Querelle. Elle jaillit d'une ceinture d'abdominaux qui se termine en un triangle de poils blonds et se perd entre ses fesses. Le petit se dit qu'il n'est pas en train d'halluciner ce manche qu'il ressent si profondément planté dans son ventre. Il étire un bras, place une main sur la nuque rase. Querelle accélère, étranglant tranquillement le

cou de sa jolie salope. En entendant ce mot, la petite chose qui pend au bout de sa verge explose en jouissances et en couinements. Querelle escalade ce corps minuscule pour l'abreuver de sa semence, il n'aime pas que son sperme se perde dans les draps ou dans un mouchoir. Il vient en s'enfonçant jusqu'aux couilles dans la tête du garçon. Dehors, il s'est mis à neiger. Le petit demande à dormir chez Querelle. Ça le fera sentir moins seul et, demain matin, il pourra encore se servir de son corps. Le garçon se coule un bain, Querelle s'ouvre une bière. Il étouffe, est encore en sueurs, éreinté par sa performance. Il enfile ses bottes et sort un instant sur le balcon pour que le froid tempère son corps. En regardant au loin, vers le centre-ville, Querelle voit des flammes jaillir dans la nuit. Une odeur de fumée flotte sur la ville.

Parodos

Les enfants oubliés

Trois garçons émouvants, trois bums de quinze/seize ans, trois fripouilles trop jeunes pour avoir lâché l'école, trois graines de terroriste ne fêtent pas Noël avec leurs parents. Le premier en a juste pas, de parents, il les a jamais connus et a crissé son camp de sa famille d'accueil de Dolbeau depuis bientôt un an. Il vit maintenant chez le deuxième, son meilleur ami rencontré sur un forum de jeux vidéos, ils s'écrivaient beaucoup, de longs messages sur leurs skyrocks respectifs, ils avaient échangé plusieurs photos et avaient même skypé, une fois, malgré la mauvaise connexion internet. Ils s'étaient jamais vus en personne avant que le premier débarque à Roberval avec son pack-sac, et qu'il cogne directement à la fenêtre de la chambre du deuxième, au sous-sol du duplex de brique brune avec l'auvent sale, celui qu'il avait vu sur google map. Le deuxième vit là, dans l'appartement crade de sa mère. Elle est souvent saoule vers midi quand il se réveille et qu'il monte se faire un bol de fruits loops no name, elle lève rarement les yeux de son démineur quand le troisième vient rejoindre son ami, quelques minutes plus tard, qu'ils redescendent manger en bas. Les parents du troisième pensent qu'il dort chez une amie, qu'ils se font une soirée cinéma tranquille, une petite fille sage, c'est ce qu'il leur a dit – si les parents appellent chez elle, Noémie décroche rapidement et leur assure que leur fils est parti acheter des barres de chocolat au dépanneur ou qu'il est sous la douche parce qu'ils ont eu chaud en jouant dehors, qu'ils s'apprêtent à écouter *Cri ultime* ou *Pas encore un film d'ados!* pour la deux/troisième fois.

Dans la cave à moitié finie où vivent les garçons, le troisième baise le deuxième toute la nuit sur le divan-lit cassé qu'ils sont plus capables de refermer à cause d'une vis perdue. Le deuxième se laisse faire, à quatre pattes sur les draps défaits et défoncé au crack pendant que le premier fume des battes en attendant son tour. Il bande à moitié et se masturbe doucement en regardant ses amis s'enculer. Ce soir-là, ils y vont deux par deux, le deuxième prend des tours pour s'occuper de la bite de ses boys. Parfois, dans un clair-obscur de lampe canadiantire qui a perdu son abat-jour, les trois se sucent, presque conscients de leur disposition aussi parfaite que les plus belles compositions des maîtres anciens; ils ont l'œil à force d'écouter des films pornos téléchargés toutes les nuits sur le réseau wifi du voisin. Le sous-sol est trop chauffé, ils étouffent et l'un d'eux se lève en pleine nuit pour entrouvrir la fenêtre. Avec les moins trente/quarante hivernaux, la petite pièce redevient rapidement glaciale : ils doivent dormir en cuillère pour se réchauffer. L'ordre dans lequel ils s'emboîtent est toujours le même : le premier, le deuxième, le troisième.

La mère du premier dort déjà. De toute façon, les garçons pensent même pas à Noël cette année, autre chose les occupe. On les a chargés d'une mission, engagés pour une job à faire, on les paye bien, ça leur tente. Même si on les avait pas payé une cenne, ils l'auraient faite pareil, la job : ça les excite. Ils sont impatients dans le char parqué devant l'aréna désert où ils préparent leur entrée en scène, hilares, en sniffant des poppers. Pas de batte, pas de galette de crack avant que la job soit finie : ils ont besoin de toute leur tête, de leurs réflexes, aussi. Il fait frette sur un moyen temps en ce 24 décembre, mais les boys portent pas de manteau. Ses deux amis écœurent toujours le troisième en lui disant qu'il est né dans le désert : par sa résistance au froid – un coton ouaté et aucune tuque sur sa tignasse noire – il entend leur montrer qu'il vient bel et bien de l'hôpital de Roberval. Le deuxième souffre d'une forme de racisme sexuel et fétichise les origines arabes de son ami magnifique, son exotisme le fait bander quand il jette un coup d'œil par-dessus son épaule pour le voir œuvrer dans ses fesses en poussant des grognements. Il catégorise ses amants comme le font les sites sur lesquels ils trouvent leurs vidéos xxx : arab, asian, black, blond, chub, daddy, teen, trans, white, etc., il veut tous les essayer, persuadé que les gars possèdent, du point de vue sexuel, des special features propres à leurs origines et à leurs caractéristiques physiques.

Le premier surveille l'heure trois fois par minute. Il essaie de penser à autre chose, de suivre la conversation de ses amis, mais ses yeux retournent toujours involontairement vers le cadran du char. C'est lui qui a naturellement pris en charge la coordination de leur mission. Il s'est chargé de trouver les bouteilles, les guenilles, d'acheter le gaz. Encore quarante minutes à attendre. Ils sont d'avance, on leur a dit neuf heures pas avant, c'est crissement long. Le troisième, qui s'emmerde, demande au deuxième de lui faire une pipe en sortant sa queue bandée de ses pantalons. Ils ont une vingtaine de minutes, du crack et du weed pour après, un amour à trois, un secret qui fleurit dans les veines. Le coffre du char est plein des cocktails Molotov préparés dans l'après-midi, ils portent du linge noir et un foulard autour du cou; le deuxième a enlevé le sien pour faire aller ses lèvres sur la bite massive de son amant, pour pouvoir la prendre chaude dans sa gorge, monter et descendre sa langue sans avoir le bandana qui lui tombe sur les yeux quand il regarde ceux de son mec en la gobant jusqu'aux couilles. Trois briquets (un de spaire) pour allumer les guenilles imbibées de gaz, une dizaine de maisons à passer sur l'itinéraire que le premier a appris par cœur (c'est lui qui tient le volant), deux bouteilles explosives par maison. La première lancée brise la fenêtre, la seconde, c'est pour

être sûr que le feu pogne comme il faut. Le troisième éjacule quelques minutes avant 21h, le deuxième reprend sa place à côté du conducteur en s'essuyant le coin des lèvres. Ils sont prêts à partir.

La première est la plus difficile de la run. C'est une maison mobile assez grande (pour une maison mobile), mais les fenêtres sont étroites et le projectile lancé par le troisième ne casse pas la vitre d'un seul coup. Il faut que le deuxième s'avance de proche pour lancer sa bouteille. Le feu est pris dans le salon quand ils se ruent vers la tercel; le premier les attend, prêt à décoller. Il ressent l'excitation de ses amis quand ils sautent dans le char essoufflés, respirant mal à cause du foulard de cowboy durci par le froid. Le deuxième a mis une casquette marine sur sa tignasse blonde : trop facilement reconnaissable, à Roberval, à cause de ses épais cheveux jaune paille aux mèches tordues. Si quelqu'un le voyait par une fenêtre, il pourrait faire le lien et remonter jusqu'à sa mère. En roulant en fou dans les rues désertes, ils hurlent de leurs voix adolescentes et immatures, des cris fous étouffés par une toune de Blink entraînant qui résonne fort et fait shaker l'habitable jusqu'au prochain arrêt.

Deux maisons aux grandes fenêtres qui éclatent avec satisfaction. Dans la première, ils ont le temps de voir le sapin naturel s'embraser avant de décriquer. Ils prennent un peu de temps pour observer la famille à table dans la deuxième demeure, fascinés par le rituel du souper de Noël. Le troisième pense à ses parents qui doivent s'emmerder à Québec, et s'en vouloir de l'engueulade qu'ils ont eue juste avant de partir furieux, en le laissant tout seul à Roberval un 23 décembre. Dans la maison, le monde se resservent de la bouffe et du vin, ça jase, ça rit, un petit qui a mangé vite brasse les cadeaux dans le salon. Ça l'air fucking plate leur affaire. Avec un rire hystérique, les garçons lancent leurs projectiles en visant la table des enfants.

Une salle de curling louée pour un banquet, une grande famille. Pour nos gars, c'est quasiment une forteresse, ils se demande comment ils vont faire pour celle-là, tout en s'imaginant le potentiel jouissif des systèmes d'incendie qui vont mouiller tout le monde, défaire les coiffures des madames, ruiner le papier d'emballage et diluer le bol de punch. L'occasion est trop belle : ils décident d'entrer dans la salle, de traverser sans s'arrêter le petit groupe de monde saouls qui fument dehors, de sortir la bouteille d'en dessous de leur chandail et de la lancer directement sur les nappes de papier blanc. Le lighter du troisième fait chier,

c'est vraiment pas le temps, il est pas capable de mettre le feu au tissu qui sert de mèche à sa bombe, autour de lui le monde crient ou regardent le feu avec des yeux ronds. Il a pas le temps de niaiser : il lance sa bouteille au même endroit que son ami pour que les flammes nourrissent l'explosion. Les gens dehors se sont rendus compte de quelque chose. Un bonhomme pogne la manche du troisième quand ils sortent à la course de la salle communautaire. Le zipper de son coton ouaté se déchire, il sort son bras, court en camisole jusqu'à la tercel. Le premier, calme en apparence, mais ressentant jusque dans son corps l'excitation virile des rebelles crinqués à mort, bande en repensant au bruit de verre cassé, aux cris paniqués du monde de la salle communautaire quand le feu a pogné, quand les flammes ont fait scintiller la neige de la cour avant.

La nuit passe, ils ont hâte de se mettre à force de se toucher le corps à travers leurs vêtements, d'imaginer leurs muscles discrètement dessinés, la peau mince qu'ils connaissent bien, ces torsos sur lesquels ils ont éjaculé des dizaines de fois et qu'ils sentent sous leurs tapes d'encouragement, « good job men », parfois un french rapide, quelque chose d'humide avec beaucoup de langue, qui donne du courage et une envie de démolir. Leur mission achève, il ne reste que les dernières maisons à passer. Odeur d'adrénaline et de sueur fraîche dans le char étouffant à cause du système de chauffage. Les gars s'appliquent moins que pour les premières, ils essayent pas d'être aussi sublimes dans leurs attentats : la répétition les fatigue. Il reste une maison à bombarder quand ils décident de rentrer. La panique commence à être pognée pas mal dans Roberval, ils ont déjà vu de loin deux/trois policiers, on parle d'eux à la radio, on les a aperçus à plusieurs endroits, deux gars sûrement trois en cavale dans la ville qui sèment la terreur et mettent le feu pour aucune raison. Cette nuit-là, jusque de l'autre côté du Lac, on peut voir des lueurs percer l'horizon noir, sentir les odeurs de brûlé portées par les vents glaciaux, entendre les sirènes, les cris de panique, les alarmes des demeures rongées par les flammes. Neuf familles de travailleurs et travailleuses de l'usine passent Noël à la rue en attendant que le brasier qui bouffe leur maison soit maîtrisé. Des fois, les feux sont petits, des incendies mineurs qui causent des pertes matérielles de deux/trois mille à cause de la fumée noire qui imprègne les tissus d'une senteur de crome; un des feux est rapidement éteint à l'aide d'un extincteur. D'autres fois, les dégâts sont plus importants; une maison subit une perte totale parce que les pompiers débordés tardent à intervenir. Nos trois gars, en apprenant ça, se regardent dans les yeux, un triangle de fierté et un sourire incontrôlable qui monte aux

lèvres, un amour qui fait lever le poil sur les bras et donne envie de baiser. Ils prennent un grand élan, arquent un bras vers l'arrière et garrochent les derniers cocktails Molotov dans une grande bay window, la fenêtre d'une chambre dans laquelle on dort déjà. La tercel part sur la patche. Ils vont la cacher au fond d'un sentier abandonné pendant l'hiver avant d'aller passer la fin de la nuit dans leur sanctuaire.

Le deuxième enlève son linge qui sent le gaz, le jette en motte sur le plancher de béton du sous-sol pas fini. Il se déshabille plus vite que ses amis qui s'embrassent contre le mur en bas des marches, passe une main sur ses cheveux blonds, les secoue un peu et s'installe, à plat ventre et les jambes ouvertes, prêt à recevoir ses boys. Toute la nuit, les deux autres rempliront de leur sperme brûlant et sa gorge et son cul.

Griefs

Juin, l'école finit et les campings, les chalets se remplissent de touristes venus fêter la Saint-Jean, passer leurs vacances au bord du lac. Jézabel a vendu le sien l'été passé, le chalet que son grand-père avait bâti et où elle a passé son enfance, racheté par des gens de Québec, deux médecins qui l'ont mis à terre, ont monté un château sur ses ruines, un spa dans la cour, une balançoire pour les enfants. Les prix arrêtent pas de grimper, t'aurais facilement pu faire un cinq/dix-mille de plus si t'avais attendu seulement un an. Même au camping où tu t'es pris un terrain, les petites roulottes arrangées, auxquelles on a ajouté un auvent, une terrasse, une remise dans la cour se font remplacer par des gros fifthwheel luxueux. Ton voisin a été obligé de couper un bouleau pour faire rentrer le sien.

L'été, les abords du Lac-Saint-Jean prennent les allures d'un chantier. On n'arrête pas le progrès, les touristes et les nouveaux propriétaires amènent beaucoup d'argent dans la région, on a vu ouvrir, dans les dernières années, des micro-brasseries, des petites boutiques d'artisans, des shoppes de vélo. On a vu des produits fins arriver dans les épiceries. Des nouvelles quincailleries fournissent les matériaux aux chalets qui poussent comme du chiendent, des parcelles de plage se font clôturer, des pancartes « PROPRIÉTÉ PRIVÉE » germent à l'entrée des sentiers qui mènent à l'eau, la municipalité ne fournit plus en permis de construire. Le bois d'œuvre le moins cher de la région est produit par la Scierie Lac-Saint-Jean inc., qui fait 54% de son chiffre d'affaire pendant le trimestre juin-juillet-août; les ventes directement à l'usine profitent de la rumeur qui se propage sous les parasols ou sur le quai des marinas, les quincailleries de Roberval et de Métabet sont fréquemment en rupture de stock, les madriers de pin blanc produits sur le chemin Saint-André sont recherchés.

La grève dure depuis presque dix mois. Trente degrés sur la ligne de piquetage, on crève en se disant que les boss doivent commencer à avoir chaud eux aussi, on laissera pas passer personne, c'est pas vrai qu'ils vont sortir les palettes entreposées dans l'usine pour faire de l'argent sur notre dos. Tant bien que mal, on tient la ligne, on retourne tous ceux qui se pointent, les gens de l'extérieur de la région sont pas au courant pour la grève, ils arrivent à l'entrée du chemin Saint-André avec leur trailer vide et s'en retournent quand Judith ou Fauteux leur explique la situation : l'augmentation de salaire quasiment inexistante, l'ancienneté pas reconnue, aucune assurance, les pensions de retraite que le gouvernement a coupées et qui te forcent à travailler jusqu'à ta mort. Juin avance, les factures de construction

augmentent avec le prix de l'essence, les nouvelles parlent des négociations qui n'avancent pas, elles parlent des quarante travailleurs forestiers en sous-traitance à Desbiens qui fournissent la scierie en temps normal, mais dont la job est suspendue à cause de l'arrêt de production. L'opinion des touristes, des propriétaires de chalets, de terrains en bordure du lac tourne avec les vents du mois de juillet. L'estime qu'on a pour les grévistes chute d'aplomb, l'animateur sur les nerfs de l'émission du matin la plus écoutée à la radio régionale fait fréquemment sa montée de lait sur le sujet.

Un petit groupe de propriétaires de chalets s'organise et décide que c'est assez : ils appellent à l'usine, annoncent qu'ils vont passer dans l'après-midi. Sur la ligne de piquetage, on n'y croit pas quand on les voit arriver, sept/huit pickups aussi gros que celui du boss, des lunettes de soleil chères, des camisoles à la mode, le disque de l'été qu'on entend malgré les fenêtres fermées pour garder l'air climatisé. Les piqueteurs bloquent la route, c'est pas vrai que du monde de l'extérieur vont venir nous faire chier dans nos affaires, Querelle et Jézabel jasant calmement avec le gars du premier truck qui comprend mais qui veut rien savoir, toi tu fais ça pour ton salaire pis tes avantages, moi je fais ça pour mon portefeuille pis mes enfants, si vous vous entêtez à paralyser l'économie, y'en aura plus de touristes, au Lac, vous avez pas le droit de bloquer la route. Ça veut son bois, ça veut pas payer 50 cennes de plus par madrier pour construire son chalet à deux-cent-mille ; ça aide pas mal plus vos jobs, ça encourage pas mal plus l'économie locale d'acheter du bois du coin que de pas en acheter.

Depuis l'injonction qu'a obtenue Ferland après l'entrée par effraction des grévistes dans la scierie, il est interdit de bloquer le chemin Saint-André. Le piquetage doit se faire sur les bords de la route et ne pas entraver la libre circulation des véhicules. On regarde les pickups et les trailers se remplir du bois d'œuvre qui traîne dans la cour depuis presque un an, on leur crie des bêtises, leur fait des fuck you, la bouchée passe de travers en crisse. On se sent incompris, inconsiderés par ces étrangers qui viennent acheter nos terrains, qui nous font faire une grosse piastre bien vite, mais qui attendent juste qu'on se retourne pour nous planter le couteau dans le dos. On deviendra jamais chums avec ces imbéciles, comme on l'espérait quand ils nous ont invité à manger du barbecue sur leur terrain, quand on a beaché nos bateaux ensemble sur l'île Conley et que la madame un peu stiff nous a offert une coors light en riant.

Revendications

Querelle est déjà célèbre à Roberval. Chez les forestiers, on parle de ce fauteur de trouble, des légendes champignonnent au sujet de ses bagarres et de ses amitiés particulières. La réputation de Querelle est piquée par les vers de la fascination perverse des gens de Roberval et des environs, elle pourrit au gros soleil de juin comme la plus belle des charognes sur le bord de la 169. Les jeunes de la Cité Étudiante vénèrent le bel ennemi public, ils romantisent les nuits passées dans son 3 ½, vantent sa bite impressionnante et les mots qu'il leur glisse à l'oreille pendant qu'il les emmanche – à tel petit laideron, il aurait avoué son amour ; à un sports-études gymnastique, il aurait dit qu'il a « le plus beau cul ever » ; un quelconque joueur des Sabres de Roberval aurait passé trois jours dans son appartement à lui servir de boy toy. Une rumeur tenace aux origines obscures veut que ce soit Querelle qui ait enlevé le petit Michaël Bolduc, disparu depuis l'automne, pour l'attacher dans son garde-robe et lui faire subir toutes sortes de tortures sexuelles. Ce fait divers fait beaucoup de bruit tout le tour du Lac, on en parle à la radio et dans les papiers régionaux, dans des petits textes économes sur les détails. La vérité se trouve sur les fauteuils de coiffeuses, dans les cafés du centre d'achat où on se doute bien que Michaël a fui volontairement sa famille nombreuse, ses parents un peu hippies, ouverts d'esprit, proches de leurs enfants; il est le rejeton d'une tribu bien connue dans la région – deux physiothérapeutes qui ont taponné la moitié des habitants du Lac-Saint-Jean – ça lui colle à la peau partout. Oh! tu es le fils de Chantal... Ton père m'a sauvé la vie... On dit que Michaël n'aimait pas sa famille, qu'il leur criait souvent je vous déteste pendant ses crises, quand ses parents le privaient de sortie, insensibles à son théâtre, ils en ont vu d'autres, ont élevé cinq garnements avant lui. Tout le monde sait que, ce à quoi Michaël a voulu échapper, ce sont les attentes précises de son père et de sa mère, les bonnes notes qu'ils espéraient trouver sur son bulletin, le bon programme de cégep dans lequel ils voulaient l'inscrire, l'emploi étudiant qu'il devait prendre pour leur payer une pension même si ses parents sont riches comme Crésus. Depuis l'histoire de Michaël Bolduc, les pères de famille de Roberval craignent tous que leur adolescent rebelle ne disparaisse un jour, ne fugue pour aller se perdre en immondes acrobaties dans les bras du beau pervers. En allant à l'épicerie, en marchant dans le maille, Querelle reçoit les regards agressifs des géniteurs d'enfants. Méprenant ces coups d'œil pour du désir, il s'imagine qu'il s'agit d'invitations à les rejoindre dans les toilettes pour qui sait leur offrir son cul, qui sait leur tendre sa verge. Peut-être ne se méprend-il pas et qu'il y a bel et bien dans le

regard des pères qui pensent leur descendance menacée par l'appétit d'un prédateur une envie secrète et profonde de goûter ce même prédateur.

Les hommes de Roberval qui en veulent à Querelle sont bien au fait du potentiel sexuel des arrière-trains de leurs fils. Ils connaissent et désirent en silence cet espace parfait, le renflement de deux fesses pour former un cul au cœur duquel tout Roberval fantasme de se loger. L'agressivité, la colère, la violence des pères envers Querelle est nourrie par leur imagination, produite par leurs envies les moins avouables. C'est en sachant leur progéniture si enfilable, c'est en cherchant sans cesse – pour le corriger – dans le mouvement ou le parler du fils quelque chose comme un signe à interpréter, un tressaillement discret qui témoignerait d'une envie de queue qu'ils génèrent ce signe en même temps qu'ils la dénient. Leur découverte est vite rattrapée par une inquiétude – et si quelqu'un d'autre s'en chargeait ? C'est cette possibilité d'un autre mâle en les arrières de leurs petits qui fait mourir les pères de chagrin, qui les fait se noyer dans les craintes les plus délirantes quand Zachary ou Siméon rentrent tard le soir. Alors les pères tourmentés pleurent toute la nuit leurs incestes ataviques sur la poitrine des épouses qui les consolent. Ils savent que Querelle rôde. Demain, Zachary sera privé de sortie. Siméon ne répond pas à ses textos, il s'est peut-être fait attraper par le mac de Rosemont. Comment se charge-t-il de mon fils ? se demande le père insomniaque. Cette question marque les limites de leur imagination et le début de la réalité ; Siméon couine dans la main de Querelle étouffant ses gémissements pendant que tout son être afflue à sa queue dont il se sert pour fouiller les entrailles du bon garçon qui en redemande. Siméon est heureux. Zachary, demain, sera ravi par la colère du père ; un jour, il ne rentrera plus jamais, devenant l'astiqueur attitré d'une belle statue. Les pères font entre eux seuls des voyages de pêche ou de chasse lors desquels ils s'enculent pour oublier leurs fils et le désarroi de leurs fantasmes inassouvis. C'est que les fils n'ont rien à faire des romances incestueuses des pères. Pour mieux les fuir, ils s'accrochent à la bite de Querelle et préparent leur assassinat.

Économie locale

Querelle et Jézabel. Nuit claire sur le lac calme et plat comme une mare d'huile, le reflet de la lune qui coule dedans, elle suinte d'humidité et de chaleur, un trente/trente-deux porté par les vents du sud. Les braises des derniers feux luisent encore dans les tobés de sécheuses sur la plage. On est couchés depuis longtemps dans les maisons, les grosses cabanes qui ont poussé ces dernières années et changé à jamais le paysage des grèves du Lac-Saint-Jean. Les lumières du char sont éteintes. On le parque pas loin des arbres, on essaie de se faire discret lorsqu'on prend le sentier qui passe sur les « PROPRIÉTÉ PRIVÉE ». À peine le bruit des vagues pour enterrer le son des bouteilles cassées, des tessons de verre brisé qu'on enterre dans le sable, pas trop creux. Demain matin, quand les enfants courent vers le large pour se réveiller dans l'eau fraîche, ils se couperont les pieds.

Antisyndicalisme

Depuis la fin du printemps, les travailleurs forestiers de Desbiens qui œuvrent en sous-traitance pour l'usine haïssent les grévistes. Au début, on s'encourageait mutuellement, des gars du bois étaient même venus piqueter avec les journaliers du chemin Saint-André, une ou deux fois. Pendant tout l'hiver, ils avaient appuyé la cause, soutenu leurs moyens de pression, on pouvait même voir sur plusieurs pickups de forestiers le sticker « J'APPUIE LES TRAVAILLEURS DE LA SCIERIE LSJ » que les grévistes avaient distribué un peu partout en ville. Puis l'hiver avait fini de fondre et le temps de reprendre la job s'était pointé à l'aurore de l'été, en même temps que le dernier chèque de chômage. Les forestiers s'étaient mis à déchanter vite de la grève quand ils avaient refait mentalement la chaîne d'usage, quand leur boss leur avait expliqué que si la scierie est en arrêt de production, elle a pas besoin de billots de pin blanc, et que si elle a pas besoin de billots de pin blanc, elle a pas besoin d'eux-autres qui en coupent. Ça s'étaient mis à s'inquiéter : la plupart des gars de Desbiens gagnent leur salaire pendant l'été et passent l'hiver au chômage – quand ils y ont droit. Les employés trop récents, ceux qui ont pas cumulé assez d'heures de travail à cause de la maladie, du mauvais temps, d'un enfant à leur charge doivent se trouver un autre job pendant l'hiver (va expliquer ça, à un employeur, que tu peux juste travailler de décembre à avril) ou vivre sur leur carte de crédit.

Les passions se sont déclenchées avec l'arrivée des premiers touristes, au mois de juin. Les forestiers organisent une contre-manifestation sur le bord de la 169, en face de la roulotte de piquetage CSN. Ça met Fauteux en beau calvaire de voir la trentaine d'hommes les traiter de pas vaillants, de lâches, agiter leurs cartons « GRÈVE = CONGÉ = PARESSE », « MOI JE VEUX TRAVAILLER », « FORESTIER EN COLÈRES ». Pendant toute une semaine, ça s'envoie des insultes de bord en bord de l'autoroute, la bagarre manque prendre quand une roche jaillit de nulle part et que trois/quatre gars se mettent à s'engueuler en s'avançant au milieu du chemin. Un char qui roule en mongol coupe court à la rage, Fauteux fait une tirade forcée contre la violence, rappelle aux travailleurs syndiqués à quel point ça nous mettrait dans marde si la rivalité en venait aux poings, déjà que l'opinion publique est de moins en moins de notre bord de la 169. En l'écoutant parler, on voit bien qu'il contient sa frustration, qu'il sauterait à la gorge du premier forestier osant pointer sa pancarte pleine de bêtises devant notre picket line. Vers quatre heures de l'après-midi, il invite tout le monde à aller prendre une bière chez eux pour calmer les piqueteurs furieux en profitant un peu de sa piscine hors-terre.

Fauteux sait pas si c'est à cause de l'été, mais il reçoit de moins en moins de communications de la part du syndicat. Les deux/trois coronas qu'il a bues lui délient la parole. Fauteux, dans le secret de l'auvent qui protège son patio du soleil, explique à Abel, Jézabel, Querelle et Christian Awashish que la grosse centrale CSN doit gérer des centaines de conflits de travail à travers la province, faire son lobby pour le PQ et donner des entrevues sur les manifestations étudiantes du printemps. Selon lui, la petite grève d'une vingtaine d'employés de Roberval arrive bien loin dans la liste de priorités des cols-blancs qui ont quasiment tous un mois de vacances pendant l'été. Veut, veut pas, le syndicat travaille pour son image, quand Fauteux dit ça, Awashish lance un « c'est des crises de politiciens comme les autres ». Jézabel ajoute que le syndicat, ça ressemble drôlement à un patronat déguisé qui s'assume pas. Querelle s'approche de la glacière pour se prendre une autre bière, il en profite pour attraper un glaçon et le glisser dans la craque de boules de Judith, qui est en train de se faire griller sur un matelas gonflable dans la piscine, elle pousse un petit cri de surprise avant d'éclater de rire et de le traiter de maudit. Les grévistes réunis autour dans la cour arrière du bungalow de Fauteux comprennent mal pourquoi notre centrale – Querelle se rassoit – qui est supposée nous défendre – il décapsule sa bière avec sa ceinture –, faire converger les revendications de tous les travailleurs pour mettre de la pression sur les boss et sur le pouvoir politique – il prend une grande gorgée –, a passé le printemps à travailler sur la « grève » des frais de scolarité – Querelle, qui a déjà entendu parler plusieurs fois des événements, lâche un « ça, crise, c'est pas compréhensible ». Des étudiants de Montréal qui veulent pas payer pour leurs cours de dessins et qui refusent d'aller à école, on appelle pas ça une « grève », les grévistes du chemin Saint-André s'entendent là-dessus. Pas qu'ils sont pour les Libéraux. Mais la grève, ici, met en jeu nos emplois, des familles complètes sont en péril financièrement, on est aux prises avec un patron qui magouille pour nous empêcher de se trouver des jobs ailleurs, qui perpètre des attentats sur nos demeures dans l'indifférence générale de la population et des médias, qui pensent qu'on a inventé de toutes pièces les coups bas, le terrorisme, le chantage émotif de Ferland. Pourtant, les faits sont là.

Jézabel s'était trouvé une nouvelle job dans une shoppe de soudure. Ferland, qui connaît le propriétaire, lui a téléphoné pour raconter toutes sortes de bêtises inventées sur son cas. Elle s'est fait crisser dehors.

Bernard a perdu sa maison-mobile à cause du feu, il a reçu de sévères brûlures à la jambe et ça aurait pu être pas mal pire, à ce que lui a dit le docteur.

Fauteux et ses frères doivent de l'argent à la salle de curling qu'ils avaient loué pour le party, à cause d'un contrat par lequel ils s'engageaient à rendre les lieux dans le même état. Le moteur de son char neuf a sauté il y a moins d'une semaine. Le gars du garage lui a dit, en levant les sourcils, « du sable dans ta tinqué à gaz, mon chum ». Fauteux a aucune manière de le prouver, mais il sait très bien que ça vient, de près ou de loin, de Brian Ferland.

Pierre Larouche, 45 ans, a été obligé de se faire endosser par son père pour garder sa maison; sa cote de crédit est ravagée à cause de l'arrêt de travail. Le feu a précarisé la situation financière de plusieurs travailleurs déjà pas pleins aux as. Les responsables des attentats ont jamais été arrêtés; même si la police a pas réussi à rien prouver, on sait tous que le crime vient de Ferland, que c'était fait pour nous menacer, nous foutre la chienne.

Awashish avait pas d'assurances, et c'est pas parce qu'il est Indien que le gouvernement va sortir une cenne de ses poches pour les loger, lui, sa blonde, leurs deux enfants. Elle a une bonne job, au moins, il est chanceux de l'avoir, sa blonde qui fait 50 heures par semaine comme secrétaire à la Clinique Dentaire de Roberval, elle a aussi pris les chiffres de soir pour combler la perte de salaire. S'il sortait pas avec elle, il aurait été dans la rue, c'est sûr. L'incendie a ravagé leur maison au grand complet. Awashish repense souvent au feu. Fin du réveillon, ils sont pas chez eux, mais dans la famille de sa blonde, après déboucher les derniers cadeaux pis faire passer la tourtière avec un petit porto quand le téléphone sonne : c'est le voisin, tu te fais dire que ta maison est en train de cramer. Ils sont arrivés juste à temps pour voir les pompiers essayer de maîtriser le brasier, sans grand succès. De la maison, il restait quelques ruines détrempées. Ils habitaient là depuis même pas cinq ans, l'hypothèque était même pas finie de payer. Dans ce temps-là, tu te sens cave en esti de pas avoir pris d'assurances. Sa blonde avait insisté plusieurs fois, mais Awashish avait toujours affirmé que c'était une affaire de capitalistes blancs pour faire du profit sur le dos du pauvre monde; de toute manière, il a jamais aimé les compagnies d'assurances, qui refusent d'offrir leurs services au monde qui vivent en réserves. Ils payent de peine et de misère un petit logement bien ordinaire sur le boulevard Marcotte, un cinq et demi avec juste une chambre pour les deux filles qui chialent tout le temps de devoir partager le même lit. C'est plus achetable depuis que le Lac a été pris d'assaut par les touristes.

Il est peut-être rendu six/sept heures du soir, on manque de bière et de bouffe, Judith call de la Capitaine Bob pis deux gars vont racheter une 24. Le soleil commence lentement à descendre, le monde sortent de la piscine, Querelle reste assis sur le bord, les pieds dans l'eau, suivant les conversations d'une oreille. Il se considère chanceux de pas avoir reçu, le soir de Noël, de cocktails Molotov dans les fenêtres de son appartement. En le regardant, assis là, les gars moins bâtis que lui se disent qu'il doit faire exprès de montrer son six-pack, ses cuisses robustes, sa queue grasse qu'on voit à travers le maillot aux femmes qui sont venues les rejoindre, après leur job. Le neveu de Fauteux, qui reste de l'autre côté de la rue et qui, comme à tous les vendredis, est venu souper avec son mononcle et sa matante, rougit en voyant le plus jeune des ouvriers. Querelle a oublié ce garçon qu'il s'est déjà tapé quelques fois, mais il remarque rapidement les regards furtifs en sa direction, les gestes de parade, les sourires exagérés. Querelle suit des yeux chacun de ses déplacements, le mignon le frôle en plongeant dans l'eau chlorée. On trouve que la pizza est longue à arriver. Le neveu de Fauteux est tel que Querelle les aime : un germe d'homme récemment développé aux fesses arrondies, sur lesquelles repose le maillot de bain, l'enfance encore visible sous les muscles et les formes viriles, pas tout à fait mâle, trop volubile, un peu hystérique, à peu près imberbe, les cheveux mi-longs, chaque mouvement du corps appelant la soumission, chaque coup d'œil, l'appétit pour la bite. Leurs iris se rencontrent lorsque le garçon sort de la piscine par l'échelle à côté de laquelle Querelle se fait tremper les pieds. Il soutient le regard impudique du bel ouvrier. Querelle sait dès lors que le garçon lui appartient. Tout à l'heure, lorsque la pluie inondera le patio, il l'enlèvera dans sa civic pour aller le démonter sur le siège arrière, quelque part au bout d'un chemin de bois enténébré.

La discussion dure depuis la fin de l'après-midi, entretenue par Jézabel, Awashish et Fauteux. Les autres commencent à en avoir plein leur casque et à faire le panorama de la météo des derniers jours – la chaleur est arrivée vite, il faisait encore frette vendredi passé – en se formant un cercle avec des chaises de patio, à côté de la table. Fauteux affirme que la solidarité, au Saguenay-Lac-Saint-Jean, elle a arrêté au déluge. Quand un gars perd tout ce qu'il a – maison, char, pickup, remise, skidou, quatre-roues, télé, albums photos, souvenirs – il s'assure de garder la mousse qu'il lui reste dans le nombril. La pizz arrive enfin, la caisse de bières aussi. Pierre Simard chiale parce que la Belle Gueule, ça le fait chier mou. Le monde sont de plus en plus tournés vers eux-mêmes, pense Fauteux. Sa théorie va leur revenir en tête quand, début

juillet, les gars de Desbiens – des hosties de traîtres – vont organiser d'autres convois pour aller acheter le bois entreposé dans les installations du chemin Saint-André. Les affamés remboursent Judith, c'est elle qui a payé le livreur. Elle lui a pas laissé de tip à cause que ça pris quasiment une heure avant de recevoir la commande. La grève serait peut-être déjà finie si le monde avait été un peu solidaire. Mais ça passe bord en bord de la ligne de piquetage, ça travaille fort pour faire baisser l'opinion publique envers les grévistes. Awashish se fait discret et attend que tout le monde soit en train de manger avant de se servir une pointe : il a pas d'argent pour se payer du restaurant. Vingt syndiqués suspendent le travail d'une quarantaine de travailleurs non syndiqués, après tout. Si les travailleurs en forêt s'étaient syndiqués, eux avec, ils auraient pas ce problème-là. C'est pas juste pour nous-autres qu'on fait ça, mais pour les prochains qui vont rentrer à la shoppe, pour créer un rapport de force qui va servir de précédent aux conflits de travail à venir. La bière de Querelle fait de la broue quand il la débouche, il met ses lèvres sur le goulot, Jézabel fait une blague salée sur sa fisure. Et il va y en avoir de plus en plus, des conflits de travail. L'industrie du bois et des forêts n'est plus la petite mine d'or qu'elle a été jusqu'aux années 1990, Fauteux le sait, il travaille dans ce domaine-là depuis qu'il a seize ans. Abel tend une bière à Awashish, qui est à sec. Si le monde les soutiendraient au lieu de faire les scabs, au lieu de donner de l'argent à une usine en plein conflit de travail, deux mois sans acheter de bois pis il retournerait à la table de négos, le boss. Tant que t'es pas impliqué, on dirait que tu peux pas comprendre.

On entend un coup de tonnerre, il se met à pleuvoir à torrents, on rentre les boîtes de pizza et la caisse de bière déjà trempées, on va finir en-dedans, Fauteux sort des serviettes pour qu'on s'essuie. Querelle met la main sur sa clé de char dans sa poche et bande en regardant le t-shirt humide du petit châtain dans lequel il va s'enfouir toute la nuit.

Communications

La radio régionale donne deux matins par semaine un cinq minutes d'entrevue au porte-parole des forestiers, un gros gars nommé Jean-Marie, un anti-syndicaliste invétéré depuis 1999, l'année où il s'est fait renvoyer de son poste de représentant à l'Alcan suite à des plaintes pour intimidation – il se pointait chez les employés qui travaillaient trop pour leur dire de slaquer la cadence. Un chevalier de la liberté qui a son opinion sur tout et qui la donne à qui veut l'entendre, un ami d'enfance de Denis Lebel, ancien maire de Roberval, premier Conservateur à avoir battu le Bloc depuis les années quatre-vingt-dix, élu à coups de promesses de baisses d'impôts et de révision des politiques environnementales, pour stimuler la création d'emploi. Jean-Marie est dans le paysage depuis un bout, contremaître en foresterie, vraiment influent autour du Lac, défenseur des travailleurs non syndiqués et du monde ordinaire dans les médias où les journalistes se battent pour pouvoir lécher les bottes du ministre fédéral en espérant devenir son attaché de presse, recevoir le fonds de pension qui vient avec, au lieu de canner pour la télé locale leurs petits reportages de marde, pas objectifs une seconde.

Optimisation des installations

Il faut maintenant dire le vrai. Faire le récit des aléas et des perversions d'une lutte syndicale a pu donner à madame la lectrice ou monsieur le lecteur l'impression d'un biais du texte en raison d'une empathie, il est vrai trop grande, envers la paresse et la complaisance des grévistes. Or ce livre entend être clair : l'entrepreneuriat est le génie de notre époque. Je – Kevin Lambert, auteur de cette bien modeste fantaisie – signe ici même, à la page soixantième, une prise de position sans ambiguïtés pour le patronat et contre la bassesse des grévistes, que je me suis efforcé de décrire le plus fidèlement possible dans les pages précédentes et dans celles qui suivent. Je voudrais que le lecteur ou la lectrice, s'il ou elle a la gentillesse de poursuivre ce livre, garde en tête que les péripéties prochaines ont été narrées afin d'illustrer toutes les perversions des organisations syndicales, qui œuvrent activement contre la création de richesses dans un Québec qui en a grandement besoin. Ces gens nous promettent une société meilleure, et souhaitent voir les gouvernants sombrer dans la dépense pour ce faire. Oublient-ils que nos programmes sociaux ne seraient rien sans la création de richesses et l'apport des entreprises ? Des régions comme celle du Saguenay-Lac-Saint-Jean n'existeraient jamais sans des compagnies visionnaires qui ont su tirer le meilleur des ressources du territoire. Ce sont d'abord des intérêts privés qui ont défriché les denses forêts, établi les bases d'une route permettant l'accès à ces régions encore hors de la civilisation. N'est-ce pas de travailleurs, d'employés et de contremaîtres que se sont d'abord peuplé ces espaces ? Demeurant seuls dans des campements isolés, ce sont ces hommes vaillants et courageux qui, en résistant à la dureté de la vie recluse, ont fait le pays. Trop souvent nous oublions les femmes dans cette histoire, dont l'apport a été essentiel en ce qu'elles ont mis au monde de nombreux enfants : nos ancêtres. Aujourd'hui, le Québec a comme fierté ses régions vastes aux paysages qui ravissent le monde entier et font notre réputation; tant de visiteurs se déplacent pour venir admirer les berges de nos lacs. Le Québec est poussé par son histoire, qui débute bien avant l'arrivée de Christophe Colomb. Qui, de nos jours, connaît les voyages pionniers d'un Thomas Aubert, originaire de Rouen en France, et de ses équipages de pêcheurs à la morue, presque *quinze ans* avant ceux du navigateur Espagnol ? N'est-il pas étonnant de voir son nom presque absent de notre toponymie ? Avant Colomb, Aubert : dès ses premiers balbutiements, notre pays se fondait dans la langue française. L'histoire du Québec est longue et grande, et elle fait aussi bonne part aux Amérindiens, sans qui les défricheurs et les coureurs des bois n'auraient pas su s'adapter au climat inhospitalier, sans qui nous ne connaîtrions pas le canot et la raquette.

Cette histoire du peuplement du Québec a un moteur : toutes ces compagnies, entreprises minières ou forestières, sans qui les colons n'auraient jamais pu fonder nos villes et villages, routes, bâtiments, infrastructures, sans qui les régions québécoises n'existeraient tout simplement pas.

Tous les pays du monde, toutes les grandes nations composent avec ce qu'elles ont comme richesses et se dressent sur celles-ci. Saint-Émilion, un petit village de la Gironde, en France, a été construit au Moyen Âge sur un plateau de calcaire; les maçons se sont servis du sous-sol pour bâtir de magnifiques habitations, églises et châteaux, produisant par leurs excavations d'immenses caves qui servirent bientôt à faire vieillir les plus grands vins du monde. À Roberval, ce sont des forêts étendues sur des centaines de kilomètres, du bois recherché dans le domaine de la construction. La chance d'une usine comme la Scierie Lac-Saint-Jean inc. est de voir ses produits prisés par les Américains, dont le dollar offre un bénéfice important. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre les actions de Brian Ferland dans cette histoire. Notre narration s'est tenue trop loin, trop longtemps de la pensée de ce personnage – dont le livre aurait peut-être dû, finalement, porter le nom.

Il n'est pas exagéré de considérer les Ferland, père et fils, comme des bâtisseurs : fondateurs d'une scierie indépendante – la seule dans la région – que le fils a su continuer à faire rouler tout en accroissant son développement, créant par le fait même cinq nouveaux emplois. Les Ferland offrent du travail à plus de vingt salariés, ce qui est considérable dans une petite ville comme Roberval, où la Scierie Lac-Saint-Jean inc. est parmi les plus importants employeurs. En raison d'une connaissance savante de l'économie et des marchés, Brian a pu sauver cette scierie d'une longue grève, qui dure présentement depuis près d'un an.

Il faut dire que Brian s'est montré fort ouvert à la négociation avec les grévistes au début du conflit, proposant toujours des conditions plus généreuses, des augmentations de salaire, des assurances, la réduction des quarts de travail, davantage de pauses, de vacances, etc. En réponse à sa générosité, il n'a reçu que des insultes de la part de ses employés. Brian Ferland s'est senti trahi lorsque ceux-ci sont entrés par effraction sur leur lieu de travail pour y commettre du grabuge – on le comprend. Que des gens qu'il estime et avec lesquels il travaille tous les jours en tentant constamment de valoriser leur apport à l'entreprise le trahissent a fané quelque chose en Brian. Lui qui avait toujours encouragé ses troupes,

entretenu des rapports amicaux avec ses employés, lui qui avait fait des efforts considérables pour retenir chacun de leurs prénoms, qui avait même aidé M. Jacques à sortir son bateau du Lac en lui prêtant son trailer à la fin de l'été, juste avant le déclenchement de la grève... Brian avait comme objectif avoué, depuis les tout débuts, de donner davantage aux temps-pleins quand les profits augmenteraient. Il leur avait à maintes reprises expliqué que le développement de l'entreprise était à leur avantage, que dans quelques années, c'est eux qui allaient se partager les bénéfices. Mais ses employés, ses amis, l'avaient rapidement traité de vendu, de tricheur. Brian, sachant ce qui est le meilleur pour leurs intérêts, mais aussi dans le but de sauver la compagnie ainsi que tous ces postes bien payés qui feraient le bonheur de plusieurs chômeurs de la région, avait dû se tourner vers le Parti Libéral et vers le député régional – ministre des Transports influent dans le gouvernement Harper.

C'est alors que les vacheries, la méchanceté, les coups de cochon avaient fleuri. Des gros gars, avec leur casque et leur dossard de la scierie sur le dos, s'étaient pointés à plusieurs reprises chez lui pendant qu'il était absent. Pour « lui faire un message », disaient-ils. Ils avaient intimidé sa femme, qui attendait le retour des enfants de l'école. À la troisième visite, elle avait refusé de répondre à la porte et trois gros ouvriers avaient arraché le loquet de la clôture, s'étaient rendus dans la cour arrière pour pisser dans la piscine dans laquelle se baignent chaque jour les petits – sa femme les avait vus faire, terrorisée. Si elle leur avait ouvert la porte, ils auraient pu la violer. William et Elizabeth vivent depuis le début de la grève un enfer à l'école. Leur accent anglais a été l'objet d'opprobres et, à chaque récréation, d'autres enfants les ont traités de gosses de riches en crachant dans leur collation ou en volant leurs jouets; deux games-boys étaient disparus pendant les journées pédagogiques. Elizabeth était revenue, un après-midi de décembre, avec rien d'autre que son bas de laine au pied droit, sa mère avait dû traiter ses engelures et essuyer les larmes de la petite. William s'était fait prendre à la sortie de l'école par trois garçons d'au moins douze ans – dont les pères travaillent à l'usine – qui l'avaient tabassé où le rack à bicycles. William, le même soir, fêtait ses sept ans. Malgré toute la perfidie de ses employés, Brian a toujours refusé de se rabaisser à leur niveau.

Fin août, la grève dure depuis un an bientôt. Le ciel est beau, sur le lac, en ce début de soirée. Il fait encore chaud et humide, un orage éclatera sans doute pendant la nuit, mais pour l'instant, pas une trace de vent dans l'air qui commence à blondoyer à mesure que le soleil descend; le lac est comme une grande mare d'huile. Brian aime beaucoup les soirées chaudes

du mois d'août, quand l'eau est paisible et qu'il peut voguer sur son sea-doo sans croiser personne. Les lunettes que Brian s'est commandées sur Internet possèdent la meilleure polarisation sur le marché et lui permettent de contempler le coucher de soleil tout en faisant plaisir à William et Elizabeth, qui hurlent dans le Whacky Whopper en arrière, cette trippe en forme de « W » achetée au Canadian Tire et qui donne des sensations vraiment amusantes lorsqu'elle traverse la traînée de la motomarine. Brian mûrit depuis plusieurs semaines la prochaine action à entreprendre pour mettre fin au désastre qu'est devenue cette grève. On raconte dans les médias que les tensions entre forestiers et grévistes auraient éclaté en pugilats et autres brasses-camarades. Brian, qui a toujours été allergique à la violence, ralentit l'embarcation : ses enfants ont échappé les poignées et sont tombés dans l'eau en riant. Il prend une gorgée de Four Loko pendant que William et Eli nagent vers le tube. Ready, daddy ! Avant l'automne, il faut agir pour faire cesser la violence, pour permettre à l'économie régionale de survivre. Le soutien du gouvernement, l'obtention d'injonctions, l'aide financière de Résolu – qui pendant toute la grève lui a versé une rente dans le but de compenser partiellement les pertes et de persuader leurs propres employés de ne jamais déclencher un conflit de travail ou d'ambitionner lors des négociations de la prochaine convention – ne suffit plus. Brian annoncera ce soir à son père le geste le plus important de sa carrière. Tous les grands hommes doivent un jour poser une action qui leur déplait, sur le coup, qui sera incomprise par leurs contemporains, mais qui révélera toute sa profitabilité dans le futur, lorsque seront évalués les impacts de cette décision cruciale. On peut considérer comme héroïque ce que Brian Ferland s'appête à faire. Le soleil couchant nimbant sa tête d'une auréole qui fait reluire le gel de ses cheveux, Brian pose un regard déterminé sur William et Elizabeth. It's for you I'm doing this, kids.

Lock-out

Querelle aime la vue de son appartement sur le Lac-St-Jean. Le monde de Roberval oublie souvent comme il est beau. Ici depuis trois ans même pas, Querelle capote encore dessus. Il aime regarder longtemps ce lac grand comme une mer, aller faire des longueurs dedans avant de commencer le piquetage devant la scierie. Il a un vieux char et de bonne heure dans l'été, quand l'eau est encore trop frette pour les touristes, il conduit jusqu'à un coin tranquille des plages, un petit sentier qui passe sur les terrains de chalets, plonge dans les vagues noires, puis nage vers le large. Il aime pousser les masses d'eau, avoir les cheveux libres, battre des pieds plus fort en imaginant qu'un brochet gros comme un requin va venir lui snapper la cheville à cause de sa chaînette de pied qu'il enlève jamais – ça s'est déjà vu. Quand Querelle a fait sa demi-heure, que le bord de l'eau est rendu presque invisible tellement il est loin, il fait un peu de surplace avant de s'en retourner vers la berge. Il sort du lac le corps tendu, essuie l'eau sur ses muscles saillants, les garçons qui l'espionnent cachés dans les fourrés voudraient tous voir sa bite quand, sur la plage, il enlève son maillot pour se changer. Mais Querelle se retourne toujours vers le large, dévoile son sexe au lointain.

Il est encore pinné par sa nage quand il arrive devant le chemin de l'usine, qu'il rejoint Fauteux, Judith, Jézabel et Awashish qui prennent même plus la peine de tenir leurs pancartes, qui sont assis sur des chaises de plage à l'entrée du chemin Saint-André, une banderole du syndicat traînant par terre et brandie mollement si un char leur pousse un klaxon de soutien. Ses mamelons durs pointent sous la vieille marinière qu'il porte, son chandail préféré, tout usé et recousu aux endroits où, l'enlevant trop vite, saoulé par l'extase, on le lui avait déchiré. Querelle n'est pas fait pour les vêtements; c'est pourquoi ils lui vont si bien. Un rien l'habille, les guenilles deviennent magnifiques dès que sa caboche châtaine en perce les cols. Le linge jure tellement sur son corps, né pour rester dévêtu, que leur présence prend un caractère mystique, ensorcelant. On pourrait croire que les tissus troués qu'il porte sont, comme le satin recouvrant la boule de cristal d'une charlatante, voués à nous voiler quelque fausse prophétie lue dans sa carrure sublime, quelque avenir délirant décelé dans l'entrelacs des veines de sa verge.

Querelle est un peu en retard. Des grosses masses de monde sont ramassées dans l'aréna comme si un show de Wilfrid Le Bouthiller allait bientôt commencer, les portes sont grandes ouvertes pour aérer, il fait chaud sur un moyen temps. La foule est survoltée, ça se

sent dans l'air entre deux bouffées de swing, du monde crinqués ensemble, ça donne de la vigueur, l'impression qu'il va se passer de quoi de gros et qu'on a le pouvoir de détruire des maisons de riches, des fenêtres de banques ou des chars de police. Fauteux va venir faire un discours pour annoncer officiellement la nouvelle que tout le monde sait déjà : on vient de rentrer en lock-out. Personne sait trop ce que ça implique, au juste, mais on se dit qu'on va l'apprendre en n'écœurant mais que commence le discours du délégué syndical. Une chose est sûre, on sait que c'est une claque dans la face pour les grévistes, une vraie crise de manipulation de la vermine à Brian Ferland. On a mis un micro double pour Fauteux, la camionnette de Radio-Canada est là, tous les travailleurs en grève de l'usine sont venus, plusieurs avec leur famille, les forestiers de Desbiens se sont déplacés – sûrement pour huer ou foutre la marde. La première réaction, quand tu te fais dire que ton boss vient de te mettre en lock-out, c'est la chienne. Tu te dis qu'on aurait jamais dû aller aussi loin, que le salissage et les appels au boycott, c'était se tirer dans les deux pieds, qu'il aurait fallu accepter les offres du patron dès les premières bonifications, que tous ceux qui étaient contre la grève, ceux qui disaient qu'on allait perdre nos jobs avaient raison, finalement. Les grévistes attendent Jacques Fauteux avec des désirs contradictoires. On espère qu'il va s'enflammer comme il sait si bien le faire, donner corps à notre rage, nous faire sortir la fureur qui nous pique le fond de la gorge, qu'il va déclarer la guerre au crisse de chien à Brian Ferland. Mais on a aussi besoin de se faire rassurer, de se faire dire que la grève va continuer quand même, qu'il y a de l'espoir malgré tout, que ça s'est déjà vu, un lock-out qui se solde en victoire pour les syndiqués. Le discours de Fauteux devrait commencer bientôt. Le monde dans l'aréna s'impatiente. On se tait quand Judith va dire au micro, dans un français trop soigné, que M. Fauteux a eu un contretemps, qu'il devrait être là dans une instant.

Elle avait l'air énervée, remarque quelqu'un. C'est peut-être à cause de la chaleur, c'est vrai qu'elle avait une goutte de sueur. Le monde se tannent d'être debout, ça se met en petit bonhomme ou ça sort faire un tour, s'acheter de quoi à manger. L'aréna est inquiète. Des intuitions, des peut-être, des blagues, deux mots marmonnés à un voisin se gonflent en passant d'une oreille à l'autre, se chargent de bouche en bouche d'une connotation différente, qui dépend des fantasmes, des envies ou des peurs secrètes de la personne qui colporte la rumeur. Le leader des grévistes a été vu en train de pleurer derrière la petite scène. Il est vraiment déprimé à ce qu'il paraît. Il va annoncer sa démission au lieu de parler du lock-out. Il veut

crisser son camp dans le sud. Il a jamais été l'*ennemi* des Libéraux... Personne n'ose formuler l'hypothèse qui, pourtant, est la bonne : Fauteux s'est pendu ce matin dans la grange derrière sa maison, sa fille l'a trouvé ce midi, elle n'avait pas de nouvelles depuis hier.

Un peu avant cinq heures du matin, Jacques Fauteux a quitté le lit de sa femme, s'est coupé les ongles, s'est fait couler un café qu'il a bu d'une traite, a décroché le câble de sa corde à linge, s'est dirigé vers la vieille grange au fond du terrain. Quand son tracteur s'est mis à avancer, ses pieds ont donné de grands coups dans le vide. Après quelques minutes à étrangler, après avoir gratté tout le tour du câble avec ses ongles trop courts, après de violents spasmes, du sang dans la bouche, il s'est mis à se balancer doucement, immobile. Sa fille est venue à la maison quelques heures plus tard, après que sa mère l'a appelée, elle trouvait pas Jacques, elle avait vu que la corde à linge était plus là, elle osait pas aller dans la grange. Il était déprimé ces derniers temps, il voulait pas en parler. Le lock-out, qu'il avait appris par téléphone hier soir, l'avait même pas fait réagir. En temps normal, il aurait passé la soirée à essayer d'avaler la pilule à grandes lampées de whisky directement à la bouteille, en sacrant et en marchant en cercles dans le salon. Hier, il a vidé dans l'évier les cannettes de bière qui restaient dans le frigo avant d'aller se coucher à ses côtés, vers 9h30. Il l'a embrassée, il lui a même dit qu'il l'aimait.

L'aréna commence à se vider, le monde sont tannés d'attendre, ça fait quasiment une heure qu'on nous dit que Fauteux va arriver d'une minute à l'autre. Judith, responsable d'organiser la conférence de presse avec sa sœur et Awashish, comprend que quelque chose tourne pas rond en entendant la voix de la fille de Fauteux; c'est elle qui répond lorsque, pour la troisième fois, elle essaie de contacter le président du syndicat sur son cellulaire.

Jézabel est en tabarnak après Jacques. Des larmes de haine lui coulent le long des joues, elle l'a toujours su, que c'était rien d'autre qu'un crisse de lâche. Les yeux de Querelle se mouillent aussitôt, il étouffe un cri de colère, essuie ses larmes et son nez d'un geste brusque jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, qu'il grogne en crissant son poing dans le mur. Christian fait de la psychologie à cinq cennes, la nouvelle l'a sûrement bouleversé, c'est quelqu'un qui a beaucoup lutté dans sa vie, le lock-out, c'est la plus haute trahison, le plus grand échec pour un syndicaliste. La conférence de presse est levée, Judith n'explique rien au public ni aux médias. Querelle et deux autres gars de l'usine empêchent les journalistes d'accéder au backstage, personne a le goût de leur parler, à ces crisses de rapaces-là. Si y'en a un qui vient

nous achaler, Querelle va se déchaîner sur lui. Pendant que les gens quittent l'aréna, ça s'engueule derrière la petite scène. On a tous l'impression d'être tout le monde debout sur le truck de Fauteux, d'avoir une corde au cou qui se resserre lentement. Bernard, qui se faisait discret depuis le début de l'après-midi, profite du brouhaha pour se faufiler sur la scène.

Il en a des choses à dire sur la grève, il dresse avec minutie la liste de ses frustrations depuis les premiers jours du conflit. Comme la conférence de presse est tombée à l'eau, comme il y a devant lui une salle de gens pleine prête à écouter quiconque ira parler au micro, il décide de se lancer. Quand Querelle entend un tapotement dans les haut-parleurs, il arrête de parler et se retourne : Bernard, avec son air de Houellebecq rentré dans ses pantalons bruns, les épaules un peu voûtées vers l'avant, commence à s'adresser à l'auditoire. Le caméraman de Radio-Canada se lève d'un bond, allume son micro, le journaliste qui l'accompagne s'approche de la scène en parlant au téléphone, ils vont être en direct dans trente secondes, annule le plan B. Le débit de Bernard, au début, est saccadé, entrecoupé d'hésitations et de longs silences. Il explique que c'est des plans de nègres ces affaires-là. Bernard le savait dès le début que c'était une mauvaise idée, la grève, les boycott, les chicanes, que ça allait rien régler, c'est évident que ça marche pas de même. Il commence à en avoir plein son casque que le monde sache pas comment ça se passe dans les réunions avec ses collègues de travail, qu'ils entendent pas ce qui se dit quand ils sont juste entre eux-mêmes. L'hypocrisie, la bêtise... Il en a vu d'autres, des luttes syndicales, dans sa vie, et la grève du chemin Saint-André ressemble pas pantoute à ce que les employés de la scierie disent aux médias; ils font accroire qu'ils vont refaire le système, qu'ils mènent une grande révolution contre toute la misère du monde, mais c'est évident que tout ce qu'ils veulent, c'est de profiter des journées off que leur offre le piquetage. Ses collègues prétendent lutter pour les conditions de travail de tous les ouvriers de la région, mais Bernard le sait, qu'au fond, c'est pour rien d'autre que des assurances minables qui couvriraient le coût des appareils dentaires qui replacent les dents en râteaux de leurs enfants attardés, qui payeraient la chirurgie pour rapiécer leurs becs-de-lièvre, l'opération pour réaligner l'œil que leurs immondices ont de croche, qui leur permettraient de faire recoller les grandes oreilles qu'ils se font tirer à l'école; il a entendu Judith, Pierre Simard, Pierre Larouche, Christian Awashish en parler à plusieurs reprises pendant les réunions. Les grands discours de bien commun et de justice sociale, c'est juste des histoires qu'on se raconte pour se convaincre qu'on est de saints de scrapper la vie de gars honnêtes qui travaillent en forêt, de faire perdre

de la production à toute une usine et à un entrepreneur honnête, de monopoliser l'attention de la région au complet pour nos propres petits intérêts minables. Pendant la dernière phrase, la foule s'est mise à applaudir. Elle hurle lorsqu'il fait une petite pause après sa tirade improvisée. Il ajoute qu'après le feu qui aurait pu le tuer – la foule écoute, soudainement touchée – il a beaucoup réfléchi et a compris bien des affaires. C'est pas Brian Ferland qui a crissé le feu. Il a jamais voulu notre mal. Qu'est-ce qui nous dit que ça pas été monté de toutes pièces par les grévistes les plus radicaux, cette affaire de chaos dans la ville le soir de Noël ? Dans un vidéo YouTube filmé avec un téléphone intelligent, on voit clairement que, quand le feu prend à la salle de curling, le monde sont déjà dehors, en sécurité... que personne fait rien pour éteindre la nappe qui brûle bien tranquillement... C'est tu normal que tous ceux qui ont été touchés sont les mêmes qui voulaient toujours aller plus loin dans les moyens de pression ? Qu'est-ce qui nous dit qu'ils seraient pas allés jusque là ? Ils ont retiré combien, en assurances, les ouvriers victimes de l'incendie ? Lui, il était pas assuré... Mais on voulait le faire taire. Bernard a toujours été sensible à l'économie et à toutes ces affaires-là : les élections américaines, l'eau potable qui se fait rare, les coupes à blanc du Mexique, la disparition des animaux, les F-18 de Bagotville qui passent au-dessus du Lac et laissent des traînées de produits chimiques, les guerres en Arabie, ça nous touche directement, il le sait. Et il a toujours eu le sentiment que les grèves, ça nuisait aux compagnies, au développement de la région et aux emplois. Que ça amène plus de misère qu'autre chose. Dans un reportage de Radio-Canada, un spécialiste de l'université interviewé par une journaliste avait confirmé son propos, il a partagé la vidéo sur Facebook. Le monde ont pas de reconnaissance pour les gens qui leur donnent un emploi.

Le micro s'était éteint. Querelle, pendant tout le discours, était resté bouche bée. Il avait toujours été persuadé que Bernard était de leur bord. Il l'aimait bien, le bonhomme. Ce qu'il avait dit sur les incidents de Noël l'avait un peu troublé; il ne s'était jamais demandé pourquoi son appartement à lui n'était pas passé au feu... Fallait-il croire ce que disait le vieil ouvrier ? La foule avait l'air de son bord... Querelle comprit que Bernard était passé du côté des ennemis quand Jézabel, un peu avant que Judith et Christian, en beau calvaire, furent montés sur scène pour le pogner en-dessous des bras et le tenir loin des micros, dit pour elle-même : « ah ben mon gros crisse de plein de marde, tabarnak... » Au moment précis où les deux journaliers agrippèrent le vieux sénile, on put voir le caméraman jubiler de ne pas avoir

stoppé son kodak; l'image montrait clairement que les syndiqués voulaient faire taire leur collègue dissident. Le journaliste de la télé avait tenté de s'approcher de Bernard pour capter la suite de son propos en exclusivité, mais Pierre Larouche l'avait mis dans un char pour aller le porter chez lui afin de s'assurer qu'il ne sorte pas avant un bout et surtout qu'il ne parle à personne. Christian prit sa vanette avec trois autres gars de l'usine, fit signe à Querelle d'embarquer : il restait une place. Judith sauta dans son char, Jézabel la suivit de près sur son racer. Ils foncèrent chez Brian Ferland.

Communiqué de presse

Texte du discours de Jacques Fautoux préparé à l'occasion de la conférence de presse du 17 août 2012, en réaction à la déclaration de mise en lock-out des grévistes de la Scierie Lac-Saint-Jean inc., en grève depuis septembre 2011.

Laissé à titre de lettre de suicide.

De grandes choses adviendront. On se bat pour reprendre les négos, pour la qualité de nos emplois, pour avoir des avantages sociaux égaux à ceux des grosses usines, on se bat pour l'économie et la région. On demande pas grand-chose, on veut un salaire décent, des assurances collectives, un fond de pension pour notre retraite – on devrait pas avoir à travailler jusqu'à 70 ans, un gars, à moment donné, a le droit de se reposer. On lutte pour des journées moins longues, des horaires plus flexibles et des pauses payées. On négocie notre dignité, du temps avec nos enfants et du linge neuf pour les habiller à la rentrée scolaire. Oui – on se bat pour ça.

Nos victoires d'aujourd'hui serviront d'exemple pour demain, les travailleurs et travailleuses après nous vont jouir des acquis qu'on aura réussi à obtenir. À tous ceux qui disent que nos revendications sont égoïstes, nous disons : fuck you. Une convention est par défaut collective, et par nos actions, nous savons que nous aurons un impact plus large. La solidarité débordera notre mouvement. Notre grève devrait inspirer chaque citoyen de Roberval qui se fait faire l'amour par en-arrière sans consentement par le patronat. En tenant bon, nous entendons montrer que, même si les temps sont féroces, l'espérance donne le courage de résister.

On est décidés à tout mettre en œuvre pour que les travailleurs de région prennent en main leur destin. On veut l'indépendance totale du monde du travail, que tous les ouvriers se réunissent dans une société libre et purgée à jamais de sa clique de requins voraces, des « big-boss » patronneux et des étrangers qui ont fait du Lac-Saint-Jean au grand complet une chasse-gardée du cheap labor et de l'exploitation sans scrupules. On est pas un mouvement d'agression, mais la réponse à une agression : celle organisée par la haute finance, l'immigration et les gauchistes environnementalistes, par l'entremise de marionnettes des gouvernements fédéral et provincial.

Oui il y en a des raisons à la pauvreté, au chômage, aux taudis, au fait que vous, M. Bergeron de la rue Collard, et aussi vous, M. Legendre d'Alma, qui gagnez 10 000 dollars par année, vous ne vous sentiez pas libres. Oui il y en a des raisons, et les gars de la foresterie les connaissent, les pêcheurs de la Gaspésie, les travailleurs de la Côte-Nord, les mineurs de la Niobec, de Northern Abitibi Mining, de la Raglan les connaissent eux aussi ces raisons. Et les braves travailleurs de l'Hydro qu'on a tenté de fourrer une fois de plus en savent des tas de raisons. Oui il y en a des raisons pour que vous, M. Tremblay de la rue Donaldson et vous, M. Cloutier qui travaillez sur la construction à Saint-Félicien, vous puissiez pas vous payer des « vaisseaux d'or » avec de la belle zizique et tout le fling flang. Oui il y en a des raisons pour que vous, Mme Lemay de Saint-Bruno, vous puissiez pas vous payer des petits voyages en Floride comme le font avec notre argent tous les sales juges et députés. Les braves travailleurs de la Consol et ceux de la machine numéro 10 les savent les raisons, eux à qui on a donné aucune raison pour les crisser à la porte. Et les gars du Walmart de Jonquière, qu'on a écrasés pour la seule et unique raison qu'ils voulaient se syndiquer, et à qui les sales policiers ont fait payer des milliers de dollars parce qu'ils avaient voulu exercer ce droit élémentaire, les gars de Jonquière la connaissent la justice et ils en connaissent des tas de raisons. Oui il y en a des raisons pour que vous, M. Lachance de la Réserve à Mashteuiatsh, vous alliez noyer votre désespoir, votre rancœur et votre rage dans la bière du chien à Molson. Oui il y en a des raisons pour que vous, les Indiens, on vous tienne de génération en génération sur le bien-être social. Il y en a des tas de raisons, les travailleurs de la Domtar et de Résolu les savent. Et les travailleuses de l'hôpital et des écoles primaires, et les filles de l'aréna et celles de la voirie et des petites boutiques du Carrefour Jeannois, et les cols bleus d'Alma et de Roberval et les gars de la construction en savent des tas de raisons. Les travailleurs de Rio Tinto en savent eux aussi, même si bientôt ils ne pourront que les donner en anglais. Et les policiers auraient dû les comprendre ces raisons, eux qui sont les bras du système ; ils auraient dû s'apercevoir qu'on vit dans une société terrorisée parce que sans leur force, sans leur violence plus rien fonctionnerait !

Des raisons, vous en voulez ? En voici : le gouvernement qui vend nos jobs pour faire plaisir à l'électorat anglais, les entrepreneurs qui se trouvent de la main-d'œuvre sous-payée sous couvert de multiculturalisme et de féminisme et d'autres « ismes », tous les beaux discours des enverdeurs qui servent à camoufler le long travail d'assèchement des régions qu'on met en

place depuis plus de quinze ans. Vous avez fait le saut, M. Pelletier, quand on a pas renouvelé votre contrat, vous qui travaillez comme saisonnier depuis plus de vingt ans ? Vous avez fait le saut quand vous avez vu que votre bleuetière avait engagé indiens, mexicains, arabes, noirs et autres tamouls du tiers-monde pour faire votre job à votre place ? Vous avez fait le saut, Mme Truchon, quand on a fermé votre manufacture pour la délocaliser en Chine ou à Taïwan ? Vous avez fait le saut, M. Morin qui travaillez dans le garage Honda de Dolbeau-Mistassini, quand on vous a présenté votre nouveau boss : une femme ? Vous avez fait le saut quand vous vous êtes faites dire comment changer un muffler par une bonne femme qui connaît rien aux chars que votre père vous a montré à réparer quand vous étiez jeune, une madame ben propre et ben fine qui toucherait jamais à une transmission de peur de casser un de ses beaux ongles ? Eh bien, mes chers, vous avez pas fini de faire le saut.

Nous vivons dans une société d'esclaves terrorisés, dans un monde où les valeurs disparaissent. C'est rendu que des femmes nous disent quoi faire à l'ouvrage et que des hommes se prennent pour des femmes. Les tapettes ont pris le contrôle de la télévision et du Parlement, c'est rendu qu'on nous force à engager des manchots pour passer le balais, des légumes dans les équipes de hockey, des sourds pour répondre au téléphone, des aveugles pour conduire les autobus de nos enfants, des importés pour leur apprendre le français, pis le soir, quand on ouvre le canal nouvelles, c'est des grosses qui nous disent quoi manger pour être en santé !

Travailleurs de la production, des mines et des forêts ; travailleurs des services, enseignants et étudiants, chômeurs, prenez ce qui vous appartient, votre travail, votre détermination et votre liberté. Et vous, mes collègues, mes amis, travailleurs vaillants de la Scierie Lac-Saint-Jean inc., c'est vous qui faites fonctionner vos usines; vous seuls êtes capables de produire; sans vous Brian Ferland n'est rien ! Commençons dès aujourd'hui à reprendre ce qui nous appartient ; prenons nous-mêmes ce qui est à nous-autres ! Retrouvons nos vraies valeurs ! Vous seuls connaissez vos usines, vos machines, vos hôtels, vos classes, vos syndicats ; n'attendez pas d'organisation miracle ! Il nous faut lutter, non plus un à un, mais en s'unissant, jusqu'à la victoire, avec tous les moyens qu'on possède. Chassez les immigrants de chez vous ! Refusez de répondre au monde qui parlent pas français ! À celles qui se cachent la face avec des foulards ! Aidez les infirmes à regagner leurs chambres d'hôpital ! Aidez les attardés à aller déposer leur chèque de BS au lieu que ça soit eux qui vous servent au comptoir

quand vous serez forcés d'aller déposer le vôtre ! Montrons à nos enfants que le monde dans lequel on veut vivre n'est pas un monde de moumounes ! La place des pédophiles, c'est sur la chaise électrique ! Boycottons les entreprises qui engagent des islamistes ! Disons aux madames que c'est pas elles qui mènent le monde ! Pas encore !

Nous sommes des ouvriers québécois et nous irons jusqu'au bout. Notre lutte ne peut être que victorieuse. On ne tient pas longtemps dans la misère et le mépris des travailleurs en réveil.

Stasimon

Congé de maladie

Il y a un kit d'aiguilles impressionnant à l'hôpital de Roberval. Des milliers de tubes microscopiques de métal à l'embout biseauté percent chaque jour la peau de nouveaux patients, arrivent chaque semaine dans des cargaisons livrées par camion après avoir été jetées souillées dans des contenants jaunes à déchets biomédicaux.

Ils ont horreur des piqûres, de la salubrité inquiétante de l'environnement hospitalier, ils ont pas le goût – jamais – de se faire faire des prises de sang pour dévoiler le secret qui fleurit dans leurs veines. Nos trois gars aiment avaler du sperme et s'enculer bareback, ils savent qu'ils sont porteurs d'infections merveilleuses, de maladies anachroniques, ils savent que les bactéries leur rongent les couilles même s'ils n'observent aucun symptôme de leurs châtements amoureux. Pour faire chier toutes les infirmières, tous les animateurs de pastorale qui venaient leur faire peur dans les classes de l'école secondaire, ils cultivent leur contagion. Ils ignorent quel virus flotte parmi leurs globules rouges et les essouffle, ils refusent de connaître le nom de la maladie qui les tuera peut-être, ils la vénèrent d'un respect distant, s'assurent d'en être le porteur en se frenchant profond, en s'échangeant les cumshots que le troisième fait lécher au bout de son majeur après avoir injecté dans l'anus du deuxième son doux poison. Parce qu'ils sont toxiques, les boys seront jamais aussi lames que leurs parents, aussi pétasses que leurs cousines, aussi fuckers que leurs grands frères. La maladie donne un sens à leurs baisers, ils sont piégés, mortels; ils auront toujours cette arme contre les pulsions des vieillards de tavernes qui, après leurs quilles wildcat, font rarement la différence entre les petits culs à crossage de la page centrale du *Allo Police* et celui du deuxième, venu ouvrir ses jambes dans la salle des machines à sous. Les deux autres rigolent au bar devant leurs drinks colorés en s'imaginant le bonhomme monstrueux mourir de fièvre, seul et en silence, après de longues semaines de torture. La tête du deuxième frappe contre l'écran d'une loterie vidéo contre laquelle l'homme l'écrase d'une main, relevant ses hanches de l'autre pour mieux lui faire bomber le derrière. Mouvements sans âme, coups de queue coincés d'un homme qui a jamais fait jouir personne, besoin d'avoir l'impression de violer pour bander assez dur. Le deuxième se laisse mettre, s'amuse à baver sur la machine contre laquelle sa joue est étampée, les scintillements des rouleaux multi-line, des cartes de vidéo poker l'aveuglent quand il ouvre les yeux. Le vieux se vide rapidement en poussant quelques raclements de gorge. Il a besoin de s'asseoir pour reprendre son souffle; le deuxième bande pour la première fois en voyant que la petite queue rabougrie qui le zigonnait est couverte de merde. Sourire en coin, il se rhabille

vite fait pendant que le bonhomme fatigue, crache sur le sol, se penche pour remonter ses culottes en grognant d'effort. Le garçon sort de la petite salle. En passant près du manteau du bonhomme qui souffle encore, il pique le iphone qui dépasse d'une des poches.

Ils ont tous les trois un cellulaire volé qu'ils utilisent sans forfait, quand le wifi est disponible. En arrivant dans leur bunker, ce soir, juste avant de faire l'amour et tout au long, ils s'amuseront à louvoyer les hommes horny de la région pour se moquer de leurs photos intimes, de leurs mauvaises dickpics ou de leurs tétons de graisse. Ils répondront toujours avec des clichés plus trash, des vidéos de leurs compatriotes au bord de l'orgasme, des images pour susciter de faux espoirs chez tous ces vieux refoulés qu'ils méprisent tant. Tard dans la nuit, un homme grand et large se glissera par la fenêtre du sous-sol où l'attendront nus, à quatre pattes sur le lit, gelés au crack et dans cet ordre : le premier, le deuxième, le troisième.

Perturbations économiques

Une vannette et une moto arrivent en fous dans la rue de riches de la municipalité, elles se parquent devant la grosse maison à 300 000 de Brian Ferland. Ils se sont parlés au téléphone en roulant, ils ont élaboré un plan un peu sketch un peu vite. Judith est allée directement à la marina pour que le bateau soit prêt quand ils vont arriver. La porte de la maison est même pas barrée, les cinq gars rentrent avec Jézabel, sans faire de bruit, Christian le premier parce qu'il tient dans ses mains la barre à clous qu'il garde toujours dans son char, juste au cas. Tu rentres là-dedans t'as l'impression de rentrer dans un palais. Des gros luminaires avec des diamants, un escalier en bois franc qui monte vers le deuxième étage, un grand miroir de style français qui tombe jamais en spécial au Canadian Tire. Dans le salon, une télé plasma 60 pouces, un cinéma maison, les trois consoles à la mode, toutes les saisons d'au moins six/sept séries télé différentes alignées dans leur boîtier. Sur le mur derrière le sofa, une peinture de style artistique qu'on peut pas dire c'est quoi qu'il y a dessus, mais qui vaut sûrement cher.

Ils entendent un bruit qui vient de la salle à manger. La porte patio s'ouvre, la femme de Brian entre avec une assiette qu'elle échappe quand elle voit les intrus dans son salon. Elle appelle deux/trois fois Brian, y'a du monde dans maison. Elle se met à hurler. Deux gars courent vers elle, lui sautent dessus, tirent sur sa jupe pour lui pogner le bras juste avant qu'elle ait le temps de sortir dehors. Un des ouvriers lui met une main sur la bouche. C'était agressant, son cri. Sur le patio, Brian est assis dans la chaise berçante, stupéfait. Awashish assomme sa femme d'un coup de barre à clou. Ferland, en voyant ses employés, se lève brusquement et tente de s'enfuir en descendant les marches qui mènent directement au garage. Dans la partie peu profonde de la piscine creusée, les enfants pleurent parce qu'ils comprennent rien. Querelle s'approche de l'escalier, les regarde de haut et place un doigt sur ses lèvres. Ça veut dire, ils le savent, « silence ». Brian réussit à rentrer dans le garage, mais Jézabel met son pied dans la porte juste à temps. Ferland essaie de peine et de misère de la bloquer, mais deux autres gars se mettent à pousser. La secousse qui défonce sa barricade le fait trébucher juste à côté de sa BMW décapotable. Awashish lui donne quatre/cinq coups de barre à clou dans la face, Jézabel et les autres gars le poivrent de coups de pieds. En quelques secondes, il devient mou comme une débarbouillette, perd connaissance. Un des gars s'assoit dans la BM juste pour voir de quoi ça doit avoir l'air, de chauffer ça. Les deux corps inconscients sont trimballés jusque dans le coffre de la vannette. Dans la piscine, William et Élizabeth vagissent leur désespoir. Querelle continue de leur bloquer la sortie de l'eau. En pleurant, ils entrouvrent

parfois les yeux pour s'assurer que leur frère, que leur sœur braille encore. Dès qu'ils voient que l'autre en fait autant, ils se remettent à crier en accordant leur terreur.

Querelle dit aux gars qu'ils peuvent aller rejoindre Judith. Il va s'occuper des petits et il va les rejoindre avec le sea-doo du boss, après. Awashish lui dit de pas faire de connerie, Jézabel lui répond de fermer sa gueule, la vanette et le racer disparaissent au bout de la rue. Querelle remonte ses manches et descend doucement dans l'eau de la piscine. Il place une main réconfortante sur la nuque de William et d'Élizabeth. Leurs pleurs se calment légèrement, ils étouffent dans leur morve. Querelle se fait réconfortant, il leur fait des petits « sshh », les approche de son corps qui est maintenant dans l'eau jusqu'à la taille. Élizabeth tremblote même s'il fait 25, elle a passé l'après-midi dans la piscine. Fatiguée de brailler, elle suce son pouce, en avalant les quelques secousses de larmes qui remontent. William demande une fois ou deux sont où papa pis maman, le petit comprend pas ce qui se passe, Querelle demeure muet comme une tombe. Avec une main sur chaque enfant, ramené près de lui, ses yeux un peu inclinés, signature de ce regard plus bleu que le ciel, mais toujours un peu triste, ses mèches dorées par le soleil, son visage bienveillant, il a l'air d'une saint ou d'une apollon antique. Replaçant sa main sur l'arrière du cou des enfants, il leur dit que tout va bien se passer s'ils gigotent pas trop. Les yeux de Querelle scintillent. Il plonge leurs petites têtes dans l'eau. Les petits gigotent. Battent des pieds, essaient de saisir sa main. Pendant les premiers instants, il entend leurs cris remonter parmi les bouillons. Élizabeth réussit à lui donner quelques bons coups avant que Querelle ne parvienne à la replacer; il passe proche de l'échapper, mais parvient aussitôt à raffermir sa grip. Parfois, les enfants, comme les truites qu'on sort de l'eau, arrêtent de bouger pendant quelques instants. Querelle se demande alors s'ils sont noyés, quand ils recommencent soudainement à se débattre. Plus les minutes avancent, plus les corps de William et d'Élizabeth perdent de la vigueur. À la fin, Querelle n'a presque plus besoin de forcer pour les immerger dans l'eau chlorée de la piscine. Élizabeth, puis William se mettent à trembler, de légères vibrations parcourent leurs petits bras et leurs courtes jambes. Il n'exerce plus aucune pression sur le dos des petits, sa main ne fait que flotter dans leurs cheveux afin de les garder légèrement sous la surface. Avec tendresse, il les caresse. Puis tranquillement, il les laisse remonter, lâche leur nuque. Les enfants sont immobiles, flottant entre deux eaux. Querelle est trempé des pieds à la tête. Ses cheveux couvrent le haut de son visage. Il les dégage de ses yeux, les secoue un peu. En sortant de l'eau, il retire ses jeans et sa marinière, détrempés.

Avant de se diriger vers la descente, tout au fond de la cour qui mène au quai, où se trouve le sea-doo, il pose un dernier regard sur les enfants de Brian Ferland. Ils ont l'air bien, l'eau fait ondoyer doucement leurs bras détendus.

Travail au noir

Il fait chaud, l'été, sur les berges du Lac-St-Jean, il faut voir Querelle dans ses jeans nocturnes déchirés au-dessus du genou, les muscles naissants à la base de sa cuisse. Il traverse la ville à pied. C'est une nuit de juillet et les lampadaires éclairent mal les rues de Roberval. Pas grave : pas un nuage dans le ciel et la lune, demain, sera pleine. Querelle évite de prendre le boulevard Marcotte et préfère les rues résidentielles endormies, où un globe luit, près des portes d'entrée, pour faire peur aux voleurs. Si on se levait, dans les maisons, pour voir Querelle passer, on le prendrait sans doute pour ça : un voleur. C'est qu'il porte sur l'épaule une batte de baseball, un vieux bâton au bois usé par tous les matchs joués dans l'équipe de l'école, au secondaire. Querelle sous les étoiles et les gros arbres qui poussent sur le terrain des bungalows, sa batte qu'il fait tourner, une camisole blanche dévoilant ses bras cuts et son unique tatoo : un matelot de vingt ans, le visage tourné sur la gauche, l'air sérieux comme si quelqu'un le dérangeait, adossé à un bar, la cravate défaits, les hanches vers l'avant et une queue énorme dans le pantalon serré, une protubérance qui gonfle l'aine et le long de sa cuisse; une illustration vulgaire trouvée dans une vieille revue pornographique qu'il avait voulu se faire graver sur la peau. Le lacet de ses bottes à cap s'est défait et traîne sur l'asphalte au rythme de sa marche.

La journée a été longue. Quand Querelle repense à l'annonce du suicide de Fauteux, il se dit que le rassemblement dans l'aréna pourrait avoir eu lieu la semaine dernière; c'était tout juste ce matin. En faisant tourner la batte, il s'aperçoit être encore un peu racké de ses hauts faits dans la piscine. Pour ne pas sentir le chlore, avant de sauter sur la motomarine afin d'aller rejoindre les autres sur le Lac-Saint-Jean, il a emprunté la douche de Brian Ferland, dans laquelle il s'est masturbé pour faire tomber l'excès de tension et d'adrénaline. Il s'était ensuite habillé avec des vêtements secs trouvés dans les tiroirs de son patron, ceux qu'il porte encore. Pendant tout le temps passé, cet après-midi-là, en plein milieu du Lac avec les autres employés de l'usine, il n'a rien dit de la dernière faveur qu'il a réservée aux bâtards de Brian Ferland. Ils savent que certains de ses collègues, dont certains ont eux-mêmes des enfants, n'auraient pas apprécié.

Au bout de la rue que parcourt Querelle, le terrain de baseball de la municipalité est à peine éclairé par le trou blanc de la lune dans le ciel, on le voit se découper sur l'autre rue, au loin, par contraste avec les lumières oranges des lampadaires qui font un halo derrière les gars musclés, les plus werrés des forestiers de Desbiens les poings dans des bandes de tissu qu'ils

noient autour de leurs jointures encore neuves. À mesure que Querelle s'approche, il distingue mieux. On dirait une équipe qui s'échauffe avant son match, les gars calent des fonds de bières accotés sur la clôture, resserrent leurs bottes, un pied sur le banc. Le temps est chaud et les corps sont peu vêtus, ils portent un t-shirt noir ou une camisole – Metallica, Led Zep, deux silhouettes de femmes tout-nues dos à dos –, une calotte à palette cassée, des espadrilles blanches un peu sales ou des bottes de jobbeur, des pants surplus d'armée qui se dézipent aux genoux ou une paire de shorts nikey, des barres noires de footballeur en-dessous les yeux pour avoir l'air ninja. Deux gars sont en cagoule. Au premier coup d'œil, on dirait qu'ils ont respecté la règle de pas se pointer armés, mais certains cachent dans leur poche arrière un couteau de chasse dépliant, une lame sordide qu'on s'amène sans trop savoir pourquoi; on s'est quand même pas imaginé dégorger un gars à soir.

Querelle spotte vite les syndiqués du chemin Saint-André, à l'autre bout du terrain, en retrait sous un gros arbre au fond du champ qui se transforme en petit boisé, plus on s'éloigne du marbre. Ils sont peut-être huit/neuf de la gang à être venus. C'est mieux que rien. Le rendez-vous avait été donné en début de soirée, avant de quitter l'île : minuit au terrain de baseball, vous venez si ça vous tente. Querelle s'est chargé du contact avec les forestiers; des deux côtés, on se dit depuis un bout qu'on a des choses à régler. Jézabel brille quasiment dans le noir à cause de son coat de cuirette jaune canari, elle a de la gueule, ça y donne des épaules larges mais pas beaucoup de sneak. Elle a ramassé ses cheveux dans une casquette bleue poudre marquée « O.N.U. » dessus. Elle jase avec Judith et son look de Rocky Balboa, qui doit étouffer dans son ensemble en coton ouaté; Pierre Larouche est là, le vieux Abel est là, Awashish est venu, une couple d'autres journaliers dont il a oublié les noms, aussi. Querelle reste bête d'avoir jamais remarqué la taille des bras des derniers, toujours en chemise à manches longues à l'usine, des vrais gros pipes de douchebags ; de bons joueurs à avoir dans sa team.

Syndicalisme de combat

Les syndiqués se ruent vers les forestiers. Leurs ennemis sont quasiment une quinzaine, ils sprintent, s'essoufflent pour essayer de les assaillir avec un semblant de surprise. Querelle embarque dans game le premier, il apparaît dans la pénombre du champ intérieur, les gars restent bêtes quand ils s'aperçoivent du batte de baseball qu'il tient dans sa main, des cinq/six autres portés par le reste de sa gang – on est moins nombreux, ça compense. Le gros Jean-Marie, le leader des non-syndiqués avec qui Querelle a câllé la rencontre, s'avance pour protester. Querelle écrase dans sa main droite la poignée du batte, il la sent glisser sur le bois vernis du manche. Il appuie sa main gauche sur son poing droit, prend un swing, étampe le bâton dans la tronche de Jean-Marie, un bel élan bien ample d'ancien batteur des Loups de Rosemont qui lui fait perdre connaissance et quelques dents. On a pas vu ça souvent, un gars se faire péter la gueule à coup de batte de baseball, on reste bête quand on entend le craquement de sa mâchoire contre le bois, quand on voit le corps de l'obèse s'écrouler sur la terre battue sans se retenir, sans plier les coudes pour se relever. On a jamais vu ça, un gars se faire mettre KO en un seul coup, on a déjà vu des gars tomber comme des guenilles à la boxe ou dans les films, mais un gars qui se fait ramasser par un slug de bâton de baseball, c'est la première fois. On fixe son agresseur, les yeux plein d'admiration, la gueule qui rumine l'envie de lui en faire manger une. Querelle devant la lune immense, figé dans la fin de son mouvement, la massue au-dessus de l'épaule, les deux bras repliés, une grosse stripe de sang qui tache sa camisole blanche, un sourire en coin sur sa face de fauve. Sa main lâche le manche, s'avance vers le prochain gars hébété, lui fait un petit signe de « viens t'en ».

La rencontre entre grévistes et lockoutés est violente. Plusieurs forestiers qui se précipitent trop vite se font revirer à coups de battes. Des bras sont cassés dès les premières ardeurs de l'affrontement, des ventres se font défoncer par un embout rond de bâton planté fort, le souffle coupé pis tu craches, tu vomis. Mais les gars de Desbiens comprennent vite, ils prennent garde et ralentissent leurs assauts, évitent les coups ou réussissent à attraper un bâton, à tirer et à tourner fort pour l'enlever des mains d'Abel. Il est plus habile avec ses mots qu'avec ses poings, le vieillard. Si les insultes qu'il lance en te regardant dans les yeux sont dévastatrices, ses frappes manquent souvent leur cible. Un coup emporté, trop fort et raté, puis on le voit éviter les horions de l'adversaire en brinquebalant sur un pied. Awashish le rattrape par l'épaule, le tasse pour slammer l'enculé aux avant-bras gros comme des troncs d'arbre qui s'apprêtait à l'assommer par en-arrière. Sa batte tasse un ou deux gars quand ressout de nulle

part une botte à cap qui s'écrase dans ses couilles, il hurle, flanche, lâche son manche. La plupart des gars, bien conscients qu'ils venaient pour se tapocher, ont mis un jackstrap en-dessous de leurs shorts. Awashish en avait pas, il se roule à terre en gémissant. Même Jézabel en porte un, elle l'a acheté juste pour ça. On pense souvent qu'un coup dans le vadge, ça fait moins mal que dans les gosses : c'est un mythe. Ou plutôt : ça fait très mal aussi, c'est dur à comparer comme douleur, vu qu'y a pas grand monde qui s'est déjà faite faire les deux. Querelle, lui, porte pas de coquille pour protéger son précieux membre, qui durcit dans ses jeans à chaque fois que son poing s'écrase contre la joue du forestier un peu frêle, qu'il trouvait magnifique avant de lui refaire le portrait. Plus les hommes qui pâtissent sous ses slugs sont cutes, plus la brutalité de Querelle lui vient de bon cœur. Il prend plaisir à démolir pièce par pièce les architectures de muscles et de chair qui lui jumpent dessus, à voir le sang qui gicle suivre la chorégraphie de ses déplacements, à entendre le claquement des corps, le cri aigu des contusions, le son rauque des gorges serrées. Et lorsqu'il réussit à en coucher un par terre, à le maintenir sous sa poigne ferme, qu'il le sent se détendre un peu sous sa grip, qu'un sursaut de paupière assorti d'un tressaillement de lèvre lui font une sorte de demande contradictoire, quelque chose qui déborde le langage et signifie « oui » et « non » en même temps, à chaque fois qu'il voit passer un éclat de désir dans les yeux de son ennemi – leurs bouches rapprochées, leurs respirations qui s'ajustent, leurs haleines qui partagent la même bouffée d'air –, une sensation nouvelle s'active en Querelle, un désir archaïque et puissant, maintenant éveillé par un long baptême dans les eaux d'une piscine creusée, une série de connections inédites qui s'articulent en une volonté qui lui tombe dessus : l'envie de tuer. L'homme qui choke sous sa main murmure alors : je t'appartiens.

Mon tabarnac ! Judith aime parler quand elle défonce la gueule de quelqu'un, elle donne de grands coups à cet hostie-là avec le bout de la poignée, en plein dans le dos du fucker qui s'est penché pour la pogner par la taille. Ça prend une ou deux côtes de brisées pour qu'il finisse par la lâcher. Deux mangeux de merde sont au-dessus d'un gars à terre. Jézabel s'avance pour l'aider. Elle voit rouge quand elle s'aperçoit qu'un des gars a sorti un couteau, elle a pas vu ce qui s'est passé avant... C'est qui lui ? Elle reconnaît pas la face sous sa cagoule, ils l'ont peut-être bien égorgé, elle pensait jamais que ça irait jusque-là, elle freak-out ben raide. Ça lui prend pas cinq secondes pour dominer les deux forestiers. Un coup de pied enragé. Un coup de batte d'un bord. Un autre du revers. Sa calotte « O.N.U. » sacre le camp, ses cheveux blonds

suivent le grand swing par en-haut qui s'affaisse sur la nuque du mongol qui tenait le couteau. Il est knock-out, mais elle continue de fesser une couple de fois juste pour dire. Reprendre son respir, coup d'œil essoufflé autour pour être sûre que personne arrive dans son dos. Jézabel voit flou. Elle lâche son bâton et aide le gars de l'usine à se relever. Ils ont pas eu le temps de rien faire, avec le couteau. Elle a chaud, son cuir jaune étouffant tombe sur le terrain de terre-battue, elle le botte un peu plus loin pour pas qu'il se fasse marcher dessus. Le gars en cagoule, étendu par terre, bouge plus. En reprenant sa batte, Jézabel se rend compte qu'elle l'a fendue en fessant trop fort.

Sur le terrain de baseball de la municipalité, dans la faible luminosité du ciel éclaboussé d'étoiles, la baston est bien pognée. Les jointures rencontrent des dentitions parfaites, des avant-bras, des flancs découverts. Les battes se croisent, la peinture écaille. Ça s'enlace pour faire tomber l'autre, un bagarreux trébuche sur une jambette, puis se remet sur pieds en attrapant une main tendue. Ça demande parfois pour de l'aide, mais ça se punche moins qu'on pourrait le penser : on essaye d'éviter les choc en étreignant l'autre, on valse avec l'ennemi, on l'enjambe une fois qu'il est battu pour le maintenir par la gorge ou par les poignets, on lui tire une cheville pour le ramener en dessous de son genou, s'accoter comme il faut pour lui en crisser un direct dans les dents. La douleur engourdit ; les fêlures, les doigts cassés, les ligaments tordus sont des armes redoutables, quand on varge assez fort.

Les minutes espiègles se font passer pour des heures, les claques reçues ne donnent plus l'adrénaline que les premières nous pompaient dans les veines. On le sait, qu'on va se réveiller demain avec quelques gros bleus, qu'il va falloir nettoyer les éraflures, suturer les peaux fendues. On la mange, notre volée. Judith a l'arcade sourcilière qui pisse le sang, elle voit presque plus rien tellement ça jute. Ça va prendre quelques jours de glace, des bons bandages voire des plâtres, on va traîner longtemps nos blessures. Sur le banc des nexts s'enlignent les poqués qui sont parvenus à ramper en dehors de l'arène, pour pas se faire piétiner par un gars qui recule en essayant d'éviter une baffe. Ils essayent de faire partir l'élanement des hématomes en les frottant ou en versant de l'eau froide dessus. Awashish se masse encore les testicules, la douleur lui remonte jusque dans le ventre, il espère que ça va passer, qu'il aura pas besoin de se rendre à l'hôpital pour ça. Assis à l'écart, il souffle un peu et observe les miettes du combat. Ses yeux se sont habitués à la noirceur, il distingue, dans le clair de lune, des battes de baseball, des chaussures perdues, des t-shirts arrachés de force ou retirés

volontairement à cause de la chaleur, des casquettes piétinées qui parsèment l'herbe aplatie, à certains endroits, par une lutte au sol. La bataille est sur le point de dégénérer. Querelle s'est fait encercler par trois forestiers qui veulent lui en coller une depuis le début, ses cheveux sont en bordel, il les enlève de ses yeux, les colle sur sa tête avec le mélange de sueur et de sang qui couvre sa main, s'essuie sur sa camisole déchirée. Quelques bonnes entailles rayent ses côtes : un couteau qui l'a écorché juste au-dessus de la hanche droite, un gars qui l'a agrippé avec ses ongles pendant qu'il s'amanchait pour le faire planter. Le dude s'en est tiré, s'est relevé pour pogner le batte brisé de Jézabel, qui traînait sur le sol. Elle voudrait bien prêter main-forte à Querelle, Jézabel, mais est elle-même pognée avec un forestier qui la fait rusher, elle travaille fort pour lui régler son cas aux pieds et aux poings. Pas loin d'eux-autres, Abel est après tenir les bras d'un gars pendant qu'un journalier lui cabosse la face. Il sont pas dix à encore se battre. Le corps obèse de Jean-Marie est demeuré à plat ventre contre la terre tout le long, deux ou trois assommés l'ont rejoint et jonchent le losange du champ intérieur du terrain de baseball.

L'ardeur descend à mesure que la fatigue monte. Les corps inanimés se font ramasser, les chars partent sur la patche. Un ou deux amochés se font reconduire à l'hôpital où on leur diagnostique des commotions cérébrales ; pour les autres blessures, la bière va faire la job ; les tavernes se remplissent. Sur le terrain, Abel fatigue, il en a plein son casque, ça l'aura probablement servi à rien, cette petite guerre-là. Il monte le ton, c'est assez, on a fait le tour, là. Son âge vénérable lui donne de l'autorité, comme si les derniers épuisés attendaient juste ça, ils se relâchent. L'atmosphère se détend, les gars baissent leur garde. « C'est que ça donne, rendu là ? » Querelle est pas d'accord, on allait leur crisser une volée. Les trois gars qui l'entouraient se mettent à rire, un s'approche pour lui donner une petite tape de fendant sur l'épaule : Querelle le repousse violemment, prêt à lui sauter à gorge, Jézabel le retient. Il est encore pompé raide quand le reste du monde s'approche des clôtures pour s'assire un peu, s'étancher la soif avec des rasades de molson ex. Querelle est droit comme une barre au milieu du terrain, on devine sa silhouette dans la pénombre, on le voit retirer sa camisole souillée, remonter la batte sur son épaule.

Puis quelque chose change dans l'alignement des planètes. Un nuage passe sur la lune qui réapparaît plus brillante, les constellations se tracent d'elles-mêmes dans les cieux et une brise rafraîchissante se met à couler des montagnes pour assécher les peaux suantes, salies par la terre, les larmes, les éraflures et le sang qui perle. Un silence de froissement des feuilles et

de stridulations de criquets enveloppe l'immobilité des quelques syndiqués et forestiers qui sont encore sur le terrain de baseball. Les corps abîmés se reposent. Mais le calme est bientôt trahi par un hurlement profond, une plainte d'abord voilée et entrecoupée, comme le sanglotement d'un enfant, puis qui s'enfle en un rire prolongé, sonore et continu, tout à fait anormal et antihumain, un glapissement moitié horreur, moitié triomphe, affreuse harmonie jaillissant à la fois de la gorge des damnés dans leurs tortures, et des démons exultant dans la damnation. « Calice de ciboire d'hostie, christ en vélo sur son calvaire... Gros tas de merde debout, tu vas rire, mon hostie... » Le gros Jean-Marie, tout juste relevé sur ses jambes grasses, tient une batte de baseball dans une main et un couteau dans l'autre.

Main-d'œuvre

Jézabel, elle a le nom d'une reine antique et la déhanche d'une toune de Gerry Boulet. Jé-zabel. La langue caresse le palais, les dents sifflent pour que les lèvres, à trois, se desserrent. Jé. Za. Bel. Elle était Jé pour son père, simplement Jé quand dans son westfalia il l'emmenait visiter les cimetières les plus lugubres de Nouvelle-Angleterre, qu'il la prenait à l'école sur un coup de tête pour fuir Péribonka et ses misères pendant une longue fin de semaine. Elle est Zaza pour ses neveux et ses nièces, la progéniture de Judith et de leurs frères qui lui demandent souvent de venir garder – mais les enfants, ça l'énarve, elle s'en sort généralement en s'inventant une grippe ou une fin de gastro. Elle était Belle pour son premier chum Bastien qui restait de longues minutes immobile afin de prendre les chardonnerets en photo, ils avaient douze ans. Il la dessinait sous les traits de son personnage de donjon & dragons, une druide chaotique evil level 11, quand ils en avaient quatorze. Il est mort à seize, noyé dans le Lac-Saint-Jean au printemps, une randonnée de skidoo, un trou dans la glace, elle l'avait déviérgé peu de temps avant, ils avaient toujours été ensemble, mais n'avaient jamais fait l'amour, Bastien ne bandait pas, ils s'embrassaient, il lui léchait la fente longuement pendant qu'elle le sodomisait avec un godemiché dérobé à sa grande sœur, ils jouissaient ensemble en se disant « je t'aime ». De Belle, Bastien avait été le seul amour ; avec le temps, elle avait fait son deuil de lui, puis son deuil du reste. Dans sa solitude, elle était toujours Jézabel.

Jézabel, en grève depuis le mois de septembre, commence à être cassée. Elle est pas du genre à faire des économies et, comme le reste des employés de l'usine, elle reçoit pas un plein salaire du syndicat. Elle s'était trouvé une autre job, s'était faite engager toute; un petite shoppe de soudure qui avait l'air pas mal stimulante, mais le crisse de Brian Ferland à marde a appelé le propriétaire de cette shoppe-là pour lui envoyer un char de marde avant qu'elle commence. Quand elle s'est pointé pour son premier chiffre, on l'a reconduite jusqu'au bureau du boss qui lui a dit que la job était conditionnelle à ses références. Elle s'était obstinée avec le gars, avait fini par sortir en claquant la porte.

Elle joue trois fois par semaine au tennis avec Judith. En temps normal, il faut qu'elles se trouvent des moments où elles sont toutes les deux disponibles avant de louer le terrain, c'est pas toujours évident vu leurs horaires à l'usine. Judith travaille dans les bureaux, en haut, avec les boss. Jézabel est sur le plancher, en bas, à l'approvisionnement. Elle se charge de contacter la foresterie pour avoir une idée de ce qui va rentrer comme bois, elle compte les

billots, se charge de les envoyer à ses collègues qui s'occupent de les répartir dans les machines, selon leur taille. La grève leur permet de jouer plus souvent. Il va faire chaud sur un moyen temps, cet après-midi, c'est pour ça que les sœurs se rencontrent tôt, sinon tu passes ta journée à suer ta game du matin. Jézabel est droitrière, Judith est gauchère, leurs coups droits croisés sont renvoyés avec férocité. Judith frappe lourd, des gros revers brossés à deux mains qui s'écrasent et accélèrent en remontant, elle court pas beaucoup, mais sait toujours où se placer pour recevoir la balle. Jézabel n'a pas des frappes remarquables, mais le style d'une championne internationale, un petit swag à la Sharapova quand elle s'élanche sur la balle de manière théâtrale, criant à chaque coup, exagérant l'effort tout en gardant le pas léger.

En se levant tôt, ce matin-là, pour se rendre au terrain, Jézabel avait vu les travailleuses de Roberval commencer l'ouvrage. Les serveuses des cantines avaient enfilé leurs bas-collants et leurs tabliers, leurs chaussures à semelles orthopédiques pour absorber la dureté de la céramique sur laquelle tu passes la journée debout. Les œufs avaient cassé sur la plaque brûlante des cuisinières pour être aussitôt servis, puis avalés par les couvreuses qui gobent des assiettes pleines de patates, de saucisses arrosées de café fort – se réveiller, se faire un bon fond avant la job pour toffer jusqu'à la pause du midi. Jézabel avait observé, sortant dehors avec le soleil, les couvreuses à plat, couchées sur les toits, loin des gens qui marchent sur le sol, se disant qu'elle pourrait être à leur place, bientôt. Elles sentent la crème solaire et le goudron, jouent de la cloueuse sur une charpente fraîchement bâtie ou arrachent du vieux bardeau, dès 7h du matin elles sont là, aux abords du boulevard Marcotte. Les couvreuses se lancent à la tête des jokes grasses et des débris à envoyer dans le container, elles rient fort, ça fait chier le monde qui dorment encore, les infirmières et les factrices qui reviennent de leur chiffres de nuit à l'hôpital ou de leur tournée matinale, elles se recouchent une heure encore avant que les enfants arrivent de l'école pour dîner.

Dans les boutiques du Carrefour Jeannois, dans les banques, les magasins du boulevard Saint-Joseph, les caissières comptent leur caisse avant que la gérante arrive – toujours en retard ; elles sont à l'heure, peuvent pas se permettre de recevoir un autre avertissement – les renvois, les suspensions qui viennent avec le troisième. Une caissière, c'est pas dur à trouver, on dirait qu'on forme juste ça, à la Cité Étudiante de Roberval, du monde avec de l'expérience en vente au détail. Malgré ses responsabilités plus importantes dans la boutique et un salaire un peu moins scandaleux que celui des caissières, la gérante est aussi une employée, embauchée

par des patronnes qui mettent rarement les pieds sur le plancher, qui encaissent le profit des ventes qu'elles suivent de près sur leurs téléphones intelligents. À la fermeture, quand la gérante quitte le magasin pour laisser les caissières seules faire les comptes, fermer les lumières et barrer les portes, ces dernières glissent un ou deux vingt dans leurs sacoches pour payer les grosses bières qu'elles s'en vont tinker à la taverne en jouant dans les machines des rouleaux de 25 cennes volés.

Tombe la nuit, les ouvrières rentrent à maison. Toute la journée, elles ont travaillé vraiment, confondant leurs gestes, les enchevêtrant, les complétant l'un par l'autre aux fins d'une œuvre qui en sera le nœud invisible et serré, et maintenant elles rentrent. Une obscure amitié – obscure pour elles – les lie, et une haine légère. Dans les commerces où on vend du linge laid à des bonnes femmes désagréables, sur les toits où on échappe parfois un crachat sur la tête d'une passante, dans les salles d'urgence où on meurt du cœur et les restaurants où on s'empiffre de graisses, elles s'appliquent à travailler les unes contre les autres, dos à dos pour qu'en poussant par derrière, un vecteur de force inconnu les soutienne. Aucune de ces travailleuses n'est syndiquée. Jézabel se dit qu'elles voudraient rien savoir, d'un syndicat, de toute manière. Elles entendent déjà le chantage des patronnes, les menaces de fermeture, elles s'épuisent déjà à imaginer les démarches compliquées, les procédures légales coûteuses et les papiers à signer. Elles repensent aux employées du Walmart de Jonquière, qui a fermé ses portes quand elles ont voulu se syndiquer en 2005. Il faut se rendre à l'évidence : c'est plus trop à la mode, les unions. Fut un temps où il était noble d'œuvrer à la convention et aux griefs. Jézabel s'en souvient à cause de sa mère, qui était représentante syndicale d'une grosse usine de textile à Chicoutimi. Elle se souvient des histoires qu'elle lui contait le soir, avant qu'elle s'endorme, des récits dans lesquels les grèves mobilisaient la province au grand complet, les porte-paroles des centrales syndicales étaient impliquées en politique et dans différentes luttes, elles s'exprimaient avec la voix du vrai monde. Dans ce temps-là, chaque grève était semblable à une petite révolution pendant laquelle on se battait contre les intérêts pécuniaires, envers une plus grande justice pour les mal-amanchées pis les pauvres. On faisait de grandes actions éclatantes, le monde nous admirait pour ça. La mère de Jézabel lui avait conté la fois où on avait mis des souris dans le Dupuis frères pour faire capoter les scabs et les clientes bourgeoises qui traversaient la ligne de piquetage. Avec les Madeleine Parent, les Léa Roback, les Simonne Monet-Chartrand, les Mathilda Blanchard, c'était bien différent. De nos jours,

corruption et paresse sont les deux seules affaires que le monde ont en tête quand on évoque le syndicat.

Malgré les journées qui s'allongent, la fatigue qui arrive avec le ciel noir, les travailleuses s'affairent à maintenir bien solidement ficelé le tissu de l'ouvrage robervalois. Et pourtant. Pourtant, c'est une bête beaucoup plus ignoble qu'elles nourrissent, un ordre beaucoup plus primitif. C'est que tout l'espace invisible entre leurs corps habitués, réglés à la tâche, tout l'air qu'elles rejettent en des soupirs blasés, toutes les pensées noires qu'elles acheminent tant bien que mal jusqu'à la fin de leur chiffre, tout ça ne leur appartient pas. Leurs gestes précis et ennuyés, l'énergie excessive dépensée à des corvées inutiles, souvent un peu botchées, n'est pas, selon une loi plus ancienne que la thermodynamique, pure perte, mais gain véritable pour ces quelques ambitieuses qui, du haut d'une montagne, observent Roberval en caressant leurs colliers de perles.

Assurances

Le gros Jean-Marie se réveille top shape comme après une journée au spa, plein de vigueur, le pied solide sous ses trois-cent livres de graisse et de muscles, enfouis dans la chair épaisse. Sa mère lui a toujours dit qu'il avait de gros os et une lourde génétique. C'est de la bullshit : Jean-Marie mange comme un porc, se gave d'un steak par jour au souper, refuse de manger autre chose – sauf des côtelettes sur le barbecue, de la ouananiche fraîchement pêchée ou du poulet roulé fromage-bacon, sa recette quand il reçoit du monde. Avec une bouteille de barefoot à neuf et quatre-vingt-quinze, ça fait la job sur un moyen temps pis ça pas l'air cheap. Il faut ajouter à ça les cretons Salaisons Besson sur les toasts le matin, les sandwichs beurre, jambon, pain de ménage le midi; pas beaucoup de sport à part du quatre-roues et des randonnées de motoneige, l'hiver.

L'obèse est resté comme assommé pendant toute la bataille. Une stratégie pour laisser Querelle se fatiguer ? Plus un mélange de chance et le timing parfait du coma, aucune raison sauf celle d'une violence à faire. C'est Querelle qu'il veut, Querelle qu'il va avoir. La dernière image de l'élan de la batte dans sa tronche hante ses ecchymoses, surgit à chaque élanement dans ses dents cassées. Querelle est là, devant lui, dépeigné et respirant profondément comme un guerrier au repos, à qui il reste un ultime ennemi – le boss de la fin qui risque de te mettre game over, de te forcer à recommencer la cassette au complet. Jean-Marie sacre en faisant tourner la batte, les mots doivent atteindre Querelle avant les coups, tu vas en manger une tabarnaque mon calice de fif, les estis de lâches comme toi je les égorge, j'en fais de la soucisse hostie. Tu vas crever cochon de crosseur de mangeux de graines, mon esti de bordel du tabarnak. M'a t'éventrer crisse de grand salope même pas capable de respecter une entente d'homme à homme, tu vas pas juste en pisser du sang mais que j'aille fini avec toi, tu vas en chier pis tu vas en vomir pis tu verras plus rien que ça dans tes petits yeux de ciboire du bordel de saintsacrement d'hostie de pute à crisse... Faiseux de coups de cochons du tabarnak... Jean-Marie étouffe un rire, laisse apparaître son sourire troué entre ses grosses joues qui s'écartent pour laisser passer un : ma crisse de tapette...

Le mot tombe, vole jusqu'au plexus de Querelle, s'y enfonce par à-coups, des secousses de marteau-piqueur jusqu'à ce que sa carapace fende, éclate, jusqu'à ce que la chair soit atteinte, ouverte, nécrosée immédiatement au contact de l'air. Il se recouvre d'un voile noir. Les deux battes se croisent si violemment que celle de Querelle se brise aussitôt en amortissant le coup

envoyé à la verticale pour lui éclater le crâne. Les quelques frappes agiles qui aboutissent pourtant fort dans Jean-Marie semblent n'avoir aucun effet sur son corps épais, comme si le gras servait de coussin protecteur imitant les armures que Querelle et ses amis confectionnaient, enfants, dans les sous-sols de Rosemont, des protections de plumes et de rembourrures sur lesquelles les épées de plastique pouvaient varger sans douleur. Jézabel, Abel et Pierre Simard regardent le combat comme si c'était un show. Les coups, vu d'ici, n'ont pas l'air de vrais coups. Juste de voir le chef des travailleurs de Desbiens à nouveau sur pieds, ils sont sans connaissance. Ils ont leur voyage de le voir essayer de pogner Querelle, ils ont la chienne à chaque fois que la grosse pince aux doigts poilus de Jean-Marie manque de se refermer son l'avant-bras qui se tortille, évite, barde de coups de pieds les os des tibias, vise les yeux dans lesquels il enfonce deux/trois phalanges pour percer la paupière, sentir les contours du globe oculaire et l'arracher... Mais Jean-Marie est fort. Il lui revire les poignets assez vite, ses gestes sont raides, brutaux, sa face joufflue, toute rouge de contractions; les plis de son front feraient peur aux enfants tellement on dirait un masque d'Halloween, le moulage en caoutchouc du visage d'un démon rendu obèse à force de dévorer des nouveau-nés grassouillets. Querelle envoie un bon poing dans la mâchoire de l'ogre, évite une jambette un peu maladroite, tente de le faire tomber, mais les grosses jambes de Jean-Marie sont comme vissées au sol. Puis il le snappe, on retient sa respiration, Jean-Marie vient de snapper le coude de Querelle, sa main solidement accrochée, refermée, qui fait le tour du bras au complet. Jézabel, Abel, Pierre ont les yeux grands comme des deux piastres. Secrètement, ils prient pour Querelle, ils le voient se tordre, twister pour glisser hors de la grip du gros forestier, frapper, se baisser, pousser dans tous les sens pour trouver une stratégie, un angle qui pourrait le libérer, mais le bras de Querelle, la main de Jean-Marie restent fixées l'une à l'autre.

Le gros tas se met à glousser d'une toux enrôlée. Ça dure une seconde : son autre main saisit le cou de Querelle qui s'y accroche, la poigne fait presque le tour du col et l'empêche de respirer. Querelle est renversé, agenouillé, retourné, un genou dans le dos, couché comme un christ en pietà sur la cuisse immense dont les veinules bleues surgissent des shorts trop courtes. Une pression sur le torse du bellâtre, une autre sur les jeans et le beau mac se casse quelque part au milieu de la colonne vertébrale. Juste avant, ses yeux rencontraient la lâcheté de ses collègues, assis sur le banc des nexts à boire leur kiffe sans trop comprendre.

Querelle ne se met pas à hurler. Il laisse échapper un court grognement semblable au premier qu'il émet lorsqu'il éjacule sur le visage d'un angelot, mais suivi de rien d'autre, aucune gorge qui gronde, pas de prénom murmuré ni de « bon garçon » inséré dans une oreille rougie, gémit entre ses lèvres soulagées, pas de raclement à la recherche d'un glaviot envoyé au visage de l'adolescent comme la brumisation d'un mot d'amour. Sous la lune qui s'en moque, loin des chambres licencieuses embaumées d'effluves inspirantes, un demi-cri, un étouffement, un choc sourd expiré, puis le craquement inquiétant du corps qui se relâche, qui déboule et s'affaisse sur l'herbe du terrain de baseball.

Le gros Jean-Marie dégueule une petite motte de sang, s'essuie la bouche du revers de la manche, remonte l'élastique de ses shorts sur sa bedaine et crisse tranquillement son camp en marchant vers son pick-up. Les derniers syndiqués savent pas quoi faire. Ils ont du mal à croire à ce qui vient de se passer devant leurs yeux. Par incrédulité, par culpabilité ou par perversion, ils observent une sorte de minute de silence inutile pendant laquelle rien ne bouge. Sans ajouter un mot, Abel se lève tranquillement, avance un pied hésitant, tremblote puis se détourne. Il marche vers la rue d'un pas robotique. Pierre le suit pour pas manquer son lift. Demain, le piquetage recommence : il faut reprendre des forces. Avant de sortir du terrain de baseball, ils laissent tomber leurs cannettes vides près de la clôture.

Jézabel reste seule. Sans les quelques morceaux de vêtements et le gazon ébouriffé, on croirait qu'il s'est jamais rien passé, ici. La voie lactée se devine dans le ciel marine. À quelques mètres devant elle, Querelle agonise en silence, étendu entre deux battes et un couteau qui renvoie les lueurs de la lune. Jézabel s'approche de lui. L'eau lui monte aux yeux et embrouille sa vue. Querelle est immobile, il murmure des morceaux de phrases inexistantes, ses lèvres bleues tremblent. Malgré les trente degrés de l'été, il a froid. Une grande bande de sang couvre sa joue. Jézabel prend une minute pour admirer son corps : étendu sur le dos dans une posture peu naturelle, comme tordu vers la droite, un genou replié, l'autre ouvert. La pose fait ressortir la ceinture d'abdominaux dessinée sur son ventre et qui s'arrête à la ligne des jeans, aux deux os des hanches, en bas du nombril, là où l'abdomen se couvre d'une rivière de poils fins, presque blonds. Ses cheveux croûtés de sang ornent son visage d'une certitude : Querelle est beau.

Elle se penche pour ramasser sa veste canari qui traîne, dans laquelle se trouve son cell. Elle prend quelques photos du beau Querelle épinglé sur le sol, exposé comme les papillons de l'encadrement naturaliste qui enjolivait sa chambre d'enfance – de sept à neuf ans, il avait eu des velléités entomologiques. Malgré la pénombre, la caméra du téléphone parvient à capter le corps du vivant de l'entre-deux morts. Quelques clichés, deux ou trois angles, une ou deux photographies trop sombres et ratées, un bon selfie, puis le cellulaire retourne dans la poche. Jézabel pogne la batte fendue, achève de la casser sur son genou pour faire du manche un épieu effilé qu'elle enfonce dans le cœur de l'agonisant, en remontant à partir du ventre, en passant sous la cage thoracique, puis à travers le poumon. Un son de boucherie, une pénétration irrévocable, un choc qui fait remonter une tasse de sang vomi. Querelle empalé pousse sa dernière expiration et crève en se mesurant aux étoiles.

Vox populi

Querelle meurt et l'espoir avec lui. Du fond du terrain de baseball, une voix d'homme entame un chant bas, grave, une plainte qui recouvre doucement la tranquillité de la nuit. Une voix seule qui résonne, soutenue par une acoustique remarquable malgré le ciel ouvert, la vibration puissante d'un écho qui se réverbère sur plafond voûté de lucioles. Jézabel aperçoit, au loin, entouré d'un halo luminescent, la silhouette de l'homme qui chante les derniers honneurs de Querelle. Dans sa tête, elle n'entend plus que les vibrations obituaires de cet inconnu. Il pleure. Dans la rue qui borde, au loin, la partie sud du terrain, on voit les portes des maisons s'ouvrir une à une. Aucune lumière n'apparaît dans les fenêtres des bungalows, et pourtant, plus personne n'y sommeille; de chacune des demeures surgissent des marcheurs, comme somnambules, qui s'éveillent au son du requiem. Les pieds nus sur l'asphalte et dans l'herbe, cinq/six/neuf habitants du quartier traversent bientôt la rue pour rejoindre le chanteur, semblable à un nécromancien qui ferait des incantations, le bras tendu vers la dépouille. Ce sont des hommes et des femmes en jaquettes et en robes de chambre, des pères et des mères de Roberval, un cortège d'anonymes venus se recueillir sur le cadavre de Querelle. Ils continuent de sortir des maisons avoisinantes pour gagner les rues, le regard vide, se rassembler sur le terrain. En arrivant aux côtés de la chorale, ils ouvrent la bouche et se mettent à hurler le même hymne à la mort. Ils connaissent tous la partition, les voix graves clament des airs rauques, les plus aiguës implorent le salut de l'âme du martyr dans une langue disparue. Le regard absent, fixé juste au-dessus de l'horizon, ils sont bientôt une trentaine à entonner, dans toutes les tessitures, un chant tourmenté, piqué de fugues et de travers, de variations et de cavatines, insensibles à l'ébahissement de Jézabel, déchirés par la mort du bellâtre.

Puis une femme se détache du groupe. Jézabel prend peur. Le vent balance doucement ses longs cheveux blancs tandis qu'elle s'agenouille près de Querelle. Devrait-elle la laisser toucher le cadavre ? À l'aide d'un mouchoir de soie, elle éponge son front ensanglanté en chantant une mélodie éprouvante qui semble provenir du fond de ses entrailles. Jézabel voit la dame contracter le ventre et la poitrine avec maîtrise pour aller chercher les notes les plus hautes perchées, pour effectuer les glissandos jusqu'aux bas-fonds de l'harmonie. Par moments, le chœur se tait. Alors on n'entend que la voix suraiguë de la pleureuse, sa douleur sonore, son visage rendu monstrueux par les ajustements qu'exige le requiem : la dame affiche alors une autre beauté, formée par les manœuvres que nécessite la musique, par la distorsion des lèvres tantôt serrées ou des dents mises au jour afin de rendre plus stridentes les notes

aiguës. Elle termine sa complainte debout, les mains aux ciels, les yeux en larmes, en vociférant les dernières mesures. Jézabel, pendant toute sa partita, n'a pas osé respirer.

Tandis que la dame regagne le cœur, une pulsation rattrape leurs chants doux. Un autre ensemble de voix surgit peu à peu du noir, d'innombrables voix douces et hautes, plus graves que celles du castrat, mais moins viriles que celles des hommes du chœur. On voit bientôt des garçons surgir de partout pour inonder le terrain de baseball, émerger de tous les recoins sombres. Ils sont tous identiques, non pas parce qu'ils se ressemblent, non, mais parce qu'ils ont, le temps d'une nuit ou de plusieurs, déjà appartenu à Querelle. Font vibrer l'air les voix des garçons, de tous les beaux garçons possédés par le bellâtre éteint, tous les captifs de son désir, tous les porteurs d'un manque inapaisable qui hurle en leurs viscères, tous les androlâtres de son grand sceptre qui, jadis, les a enfilés jusqu'au cœur. Leurs têtes blondes ou brunes, leurs peaux laiteuses ou foncées submergent bien vite le terrain de deux cents corps sublimes, vêtus uniquement du chant divin de leurs gorges allouviées, certains portant des bouquets de fleurs. On peut voir briller dans la nuit leurs lèvres humides, ouvertes en « o », réunies autour de la dépouille. Demain, personne ne pleurera la mort de Querelle. Rien à Roberval n'aura changé. Aucun père, aucune mère ne saura déceler la timide tristesse de leur progéniture endeuillée. Tous les garçons auront pourtant la voix un peu éteinte d'avoir trop maudit le ciel de s'être détourné du beau Querelle.

La chanson prend fin avant que le rassemblement ne se dissolve. Les deux cents garçons disparaissent aussi vite qu'ils sont venus, les hommes, les femmes regagnent les lits défaits de leurs chambres. Une brise légère se soulève, un nuage couvre la lune, la nuit est presque opaque. Jézabel se demande si elle a rêvé la scène qui vient de se dérouler sous ses yeux. Elle n'a même pas pensé sortir son téléphone pour prendre une photo de ce spectacle impossible. Elle quitte le terrain de baseball en se traînant les pieds, son manteau canari sur l'épaule.

Kommos

Premiers soins

Deux BMX et un longboard sillonnent les rues désertes de Roberval, on les voit apparaître lorsqu'ils passent sous un lampadaire, puis se dissoudre dans la noirceur jusqu'au prochain. Ils existent, mais quiconque les verrait passer, bien avant l'aube, s'imaginerait rêver, croirait halluciner ces trois garçons tantôt évanescents, tantôt braisillants sous les éclairages vulgaires de la municipalité. Les trois vautours zigzaguent, se croisent de près, se frôlent, mais ne se touchent jamais, s'évitent de justesse pour se donner un peu d'adrénaline. Ils rient, gloussent de plaisir quand ils manquent rentrer dans le cul du vélo de leur ami. Sur leur route, dans les ruelles nocturnes, ils enveloppent le soir du bruit de leur pédalier ou des roulettes du longboard sur l'asphalte, ils jumpent sur un cutter et conduisent sans les mains. Leur déplacement est chaotique, entrecoupé d'arrêts pour se fumer un spliffe, de détours imprévus et résolus à la dernière seconde, ils ne portent pas de casque et se suivent dans cet ordre : le premier, le deuxième, le troisième.

Ils sont high. Deux/trois galettes de crack de fumées avant de sortir. Du weed en chemin. Les nuits sont éternelles et leur appartiennent. Aucun frein pour descendre cette grande côte à toute allure, ils hurlent, rient, réveillent les chiens qui dorment dans les niches derrière les maisons du quartier. En perdant complètement le contrôle de leurs vélos, de la planche, en descendant à tombeau ouvert et en sentant, à chaque instant, que la moindre secousse les ferait bêcher, l'anesthésie dans laquelle baigne leur vie et le monde en général s'amoindrit un peu. La côte se termine, la rue redevient plate, il faut recommencer ou trouver autre chose. Les charognards voient un grand champ orné d'une haute clôture, au loin. Il y a quelques étés seulement, le deuxième apprenait à y claquer des balles et à y courir d'un but à l'autre. Il avait été le meilleur batteur des Géants de Roberval, mais avait toujours détesté le sport.

Le premier. Quinze ans. Top/versatile. De Dolbeau. Enfance en famille d'accueil. Fugueur. Cinq pieds onze. Cent-cinquante livres. Yeux et cheveux bruns. Épaules larges, taille fine, acné. Queue de sept pouces, large, non circonscise. BMX rouge taxé à un gosse de riche de la poly, pegs en avant et en arrière, siège trop bas, il ne s'assoit jamais. Pantalons camo avec une ficelle en guise de ceinture, vans bleues, camisole noire.

Le deuxième. Seize ans. Bottom. De Roberval. Vit dans le sous-sol de sa mère. Cinq pieds dix. Cent-quarante livres. Yeux bleus, cheveux blonds frisés, coupés aux oreilles. Corps

élancé, peau mince, liliale, pieds grands. Queue de six pouces, non circoncise. BMX vert usé, anciennement à un cousin qui voulait s'en débarrasser, ne freine plus. Maillot de bain court, à la mi-cuisse, laisse voir sa peau blanche couverte de poils discrets, t-shirt Spice Girls, manches et col découpés aux ciseaux, babouches cheapes volées au dollorama.

Le troisième. Seize ans. Top. De Roberval. Six pieds. Cent-soixante-dix livres. Yeux verts, peau carmélite, cheveux noirs ondulés, ramassés par une calotte Fox portée à l'envers. Musclé, joue au hockey depuis qu'il a sept ans. Queue de huit pouces circoncise qui faisait rêver toute l'équipe dans les douches. Longboard à motifs psychédéliques acheté avec le cash de la dope qu'il livre dans les maisons de vieux désaxés, un peu partout en ville. Shorts de coton ouaté, gilet de football.

Et le corps de Querelle, étendu dans sa pose parfaite sur le terrain de baseball, un piquet dans le cœur. Le sang a coulé abondamment dans le gazon. Les trois garçons gambadent, laissent tomber leur vélo, accotent le longboard sur la clôture, hystériques, ils échappent de petits éclats de rire. Enfin, quelque chose se passe à Roberval. Ils font une danse autour du cadavre, chantent, crient, comme s'ils tentaient, en invoquant quelque démon, de ramener Querelle à la vie. Le premier met la main dessus. Il bouge pas, il est sans connaissance, on dirait qu'il respire pas, le mort est encore chaud, magnifique malgré tout. Les garçons explorent son corps, le deuxième lui enlève ses shorts, il veut voir la bite. Bien faite. Le troisième sort sa pipe et inhale un caillou, en offre à ses potes. On retourne le corps, il a un crisse de cul. Le troisième commence à se branler. On le retourne à nouveau, le deuxième lui caresse les cheveux, pose ses lèvres sur les siennes, plonge son regard au fond de ses yeux bleus, pas un mouvement dans les pupilles dilatées, pas un tremblement : Querelle soutient sans sourciller le regard du mâle. Le premier retire le manche du batte qu'il a de planté dans le chest. Aucune réaction, le sang coule. Le troisième se lèche un doigt, l'enfonce dans son cul encore chaud. Le premier ordonne au deuxième suce-moi, le garçon baisse les pantalons de son ami et se met à lui lécher la verge. Le troisième continue de se branler, puis crache dans sa main, mouille le trou de Querelle. Le premier a de la misère à bander dur, il a trop fumé, il demande au deuxième de prendre dans sa bouche la queue du cadavre. Le troisième enfonce son gland. Le deuxième fait ce qu'on lui demande. Le premier, qui bande enfin, enjambe le corps, s'approche de la plaie laissée par le pieu retiré et fourre Querelle dans sa blessure.

Le deuxième, en regardant le beau mort qui se fait assaillir par ses amis, en tombe amoureux. Il aimerait, lui aussi, mourir pour faire jouir une dernière fois ses boys. Il reste là, à côté, à lécher les couilles de ses chums à l'ouvrage, à flatter les cheveux de Querelle, à lui murmurer dans l'oreille des mots tendres. C'est le plus beau mec qu'il a vu de sa vie, il se donne comme le troisième aime qu'un soumis se donne : sans bouger, en restant bien détendu, sans protester ni gémir. Il y a pour quiconque aime dominer le corps pénétré une envie enfouie de baiser un cadavre. Le premier et le troisième, désinhibés par la marijuana et survoltés par le crack, réalisent ce fantasme en honorant une dernière fois le corps du beau Querelle.

Quand le jour se lèvera, bientôt, on retrouvera sa dépouille au même endroit. Les garçons, déjà, auront pris une douche et seront endormis. Dans leur lit du sous-sol, le premier, le deuxième et le troisième, couchés l'un sur l'autre et dans cet ordre.

Exodos

Démission

La découverte de la dépouille de Querelle sur le terrain de baseball a lentement mené la police vers trois voyous, trois septiques de quinze/seize ans, trois ragazzi pleins d'amour et de mort. Ces garçons, nous les connaissons : le premier a fui sa famille d'accueil pour venir vivre chez son chum, les parents du troisième croient naïvement à son comportement exemplaire, mais s'inquiètent lorsqu'il disparaît pendant des nuits entières, le deuxième vit chez une mère schizophrène et alcoolique pour qui les trois garçons pourraient bien être une hallucination – elle affirme à qui veut l'entendre qu'elle est la femme du chef des Hells assassiné, qu'elle a écrit un livre pour raconter sa vie, que personne n'a voulu le publier, mais qu'un studio hollywoodien est en train de faire la piastre avec ses droits d'auteur – dans le film, c'est Brittany Murphy, son actrice favorite, qui jouerait son rôle. Leur amitié s'est toujours articulée ainsi : au fond du deuxième existe leur amour, enseveli dans sa gorge ou enfoui dans ses entrailles, les garçons doivent piocher longuement sur son corps pour en exhumer les merveilles. Le plaisir du deuxième vient de cette action, de ce travail. Pour oublier ses angoisses, ne pas penser à sa mère qu'il déteste, il a besoin de ne plus s'appartenir, de se livrer à ses ravisseurs, de se laisser arpenter, ameublir, de se laisser battre par leur rude besogne. Dans leur trio, c'est la taille de la queue qui détermine la position; le troisième a toujours priorité sur le premier, qui passe après et ramasse les restes de son immense ami. Et si, un soir, le troisième a envie de fatiguer deux culs, le premier sans rouspéter se cambre et se donne. Le deuxième porte en lui une insuffisance qui ne peut être comblée que par la présence en lui de la bite de ses amants. Ils sont en train de se faire le deuxième, de passer à tour de rôle dans son cul parfait, ils sont stones à l'os, fument du crack depuis que le soleil est couché quand le char de police se parque devant la maison.

L'interrogatoire des voisins du terrain de baseball a mené les enquêteurs vers le sous-sol de béton dans lequel vivent clandestinement les homies. Les policiers qui débarquent ce soir-là espèrent que ces oiseaux nocturnes ont vu quelque chose du meurtre pour lequel ils doivent arrêter un coupable. Ils leur mettent les menottes : le crack sur la table de chevet. Le deuxième hurle, donne des coups de pieds à un des agents, le troisième se laisse faire. Le premier, dès le lendemain, est renvoyé dans sa famille d'accueil de Dolbeau. On le reçoit avec une couple de taloches. Les parents du troisième l'enferment dans le sous-sol de la maison pour le reste de l'été, lui donnent un couvre-feu, suspendent son allocation. Le deuxième est envoyé chez la sœur de sa mère, à Chicoutimi, où il devra recommencer le secondaire, en

septembre. Parce qu'ils sont drogués, on fait aux boys des prises de sang. Lorsqu'ils reçoivent les résultats, ils apprennent enfin le nom de la maladie qui les entame. Leurs parents, leurs tuteurs ont peine à y croire. À Roberval, Dolbeau, Chicoutimi, ils sont hospitalisés plusieurs jours pour amorcer le traitement. Sans ce dépistage, ils seraient morts avant leurs dix-huit ans. Avant de les renvoyer chez eux, les médecins leur donnent de petites pilules dans un bocal, à prendre à tous les repas, jusqu'à la fin de leur vie. On les engueule, on leur interdit d'avoir des relations sexuelles. Dans quelques années, s'ils prennent correctement le remède, ils seront en santé, ils pourront faire du sport et même avoir des enfants. Le deuxième crache au visage du médecin, j'aurai *jamais* d'enfants, pis si on me force à en avoir un jour je vais leur tordre le cou. Les garçons ne veulent pas être soignés. Ils aiment le venin qui leur coule dans les vaisseaux sanguins, ils désirent l'agonie des maladies incurables que l'on s'injecte bareback, des cumshots bien chauds qui agissent comme des vaccins contre ce monde envers lequel ils ont déclaré une guerre sans trêve. Les garçons ne sont pas faits pour être enfermés dans les sous-sols de sombres idiots qui les forcent à avaler des palliatifs à leurs désirs. Pendant les semaines qui suivent leur mise en cage, le premier, le deuxième et le troisième perdent des plumes. Bientôt, ils ne sont plus magnifiques.

Ils meurent en direct sur Internet une nuit de semaine. Les parents dorment, mais trois mille personnes veillent sur eux, suivant l'offensive de la mort contre leur jeunesse à travers leurs webcams. Pour les faire chier au max, pour ravager les adultes qui les ont pris en charge, pour corroder ces âmes blanches, pour les tourmenter de culpabilité, les trois bums se tuent en envoyant chier le monde entier. Ils sont clairs, sur le film qui sera retrouvé sur leur téléphone, le lendemain : ils emmerdent leurs parents et tous les intervenants qu'ils ont connus. Le troisième laisse trois mots sur le comptoir de la cuisine de papa et maman : « je vous déteste ». Le wifi rentre dans le garage où il se trouve, assis dans la voiture en marche, il envoie ses adieux à ses amants et à trois mille autres envoûtés qui l'adorent en direct. Toutes les portes sont verrouillées et fermées hermétiquement, les gaz du gros VUS le berceront bientôt vers un éternel sommeil. Le deuxième a avalé une mixtion de cachets que sa tante pharmacienne possédait dans sa réserve personnelle. Avec une recherche rapide sur internet, il s'est assuré du bon mélange à prendre. Dans son cocktail de pilules, il n'a mis aucun des médicaments destinés à apaiser son infection adorée. Le deuxième et le troisième attendent que leurs stratagèmes fassent effet en observant la mise en scène du premier, ils la trouvent

particulièrement réussie, son cadrage est parfait. Leur chum est toujours aussi désirable, nu dans son bain, blême de s'être coupé les veines sur le long pour qu'on ne puisse jamais les recoudre. L'eau dans laquelle il trempe est vermeille.

Les garçons dévoilent leurs corps aux trois mille heureux qui se masturbent en regardant ces suicide boys, du gibier rare pour les internautes qui stream live le crépuscule de leurs seize ans. Juste avant de pass out, ils se disent qu'ils s'aiment. Sur les dernières images de la caméra du premier, on le voit glisser doucement, puis s'enfoncer dans l'eau sanguine du bain. Son visage seul affleure à la surface, comme auréolé pour confirmer à quiconque en aurait douté qu'il s'agit bien de celui d'un ange. En succombant, le deuxième prie pour que ceux du ciel aient des tiges énormes. Sur la dernière image, on peut voir ses yeux bleus restés ouverts malgré la tête qui retombe mollement contre le dossier de la chaise d'ordi. Il fixe le plafond, mais vise le ciel. Le troisième trouve la mort en dernier. Juste avant de claquer, endormi comme un bébé sur le siège de cuir de la voiture, plus très lucide à cause des gaz toxiques qui lui gèlent le cerveau, il donne la Guyane aux gars pour rendez-vous.

Épilogue

Les gros cumulus font comme des châteaux dans les airs, des citadelles incroyables, des constructions émouvantes à l'architecture infinie, volatile, mystérieuse, percée de chambres cachées et de passages secrets. Le Lac est agité, il joue en noir et blanc de creux de vagues et d'écume, accompagné d'un vingt-huit/trente apaisé par les bourrasques. Un feu énorme brûle sur la petite pointe d'une île inconnue, perdue quelque part sur cette mer immense, un millier de kilomètres carrés d'ilots, de baies, de pointes et de berges aux sables dorés. Le son du vent accordé à celui des vagues est intense, pourtant on les entend, une douce clameur de voix nombreuses, souvent un rire qui perce les bruits de fond. Quatre/cinq bateaux et une motomarine sont accostés sur la plage, des deux côtés de la pointe. On est vers la fin de la journée, le soleil brille encore pour quelques heures. La douzaine d'employés de la Scierie-Lac-Saint-Jean inc. ont une bière à la main, Jézabel a coupé du melon d'eau, Abel, un peu à l'écart, se fait bronzer. Plus tôt, dans l'après-midi, ils ont versé une larme lorsque Christian Awashish a lu devant tout le monde la lettre de Jacques Fauteux dans un ton solennel. Le bateau de Pierre Simard a un système de son impressionnant, Querelle choisit une playlist qui commence par sa toune préférée, un truc avec beat un peu funk qui met de bonne humeur, ça tape du pied ou remue les épaules sur le rythme. Tantôt, il a parlé avec le gros Jean-Marie au téléphone pour fixer un arrangement. En jasant tout le monde ensemble, ils ont décidé de régler une fois pour toute le différend entre eux et les travailleurs de Desbiens. Ça va se faire cette nuit. La minuterie de Judith sonne, elle saisit sa chaudière pleine d'une épaisse sauce brune pour étendre la marinade sur leur méchoui à l'aide d'un pinceau énorme. Avec l'aide d'Awashish, elle surveille la cuisson. Sur de grandes broches ramassées dans les cuisines du Château Roberval, ils ont empalé, moitié-vivants moitié-morts, encore estourbis par les coups de pied-de-biche, Brian Ferland et sa femme. Suivant une sagesse ancienne, une rumeur étymologique connue, ils ont, en forçant à plusieurs, en y allant par à-coups et en tentant de garder le bon angle afin que la tige de métal soutienne bien les carcasses, ne bloque pas contre un os, embroché les patrons de la barbe au cul. Côte à côte, sur un feu de bois immense, ils grillent depuis plusieurs heures. Judith a préparé elle-même la marinade – en diluant de la sauce BBQ du Costco avec du vin et un peu d'eau – qu'elle verse sur leurs côtelettes à mesure que la cuisson avance. Ça sent bon, la viande sera bientôt prête. Jézabel, en passant près du brasier, se demande laquelle de la chair du mari ou de la femme aura la meilleure saveur.

Bibliographie (création)

Livres

- Basile, Jean (1983), *Iconostase pour Pier Paolo Pasolini*, Montréal, VLB Éditeur.
- Basile, Jean (2016), *Me déshabiller n'a jamais été une tâche facile*, Montréal, Fides.
- Beaulieu, Victor-Lévy (2014), *Bernard Gauthier Rambo*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles.
- Beaulieu, Victor-Lévy (1984), *Entre la sainteté et le terrorisme*, Montréal, VLB Éditeur.
- Bonenfant, Maude, Anthony Glinoyer et Martine-Emmanuelle Lapointe (2013), *Le printemps québécois : une anthologie*, Montréal, Écosociété.
- Chartrand, Suzanne-G. (2016), *À bas les tueurs d'oiseaux ! Michel Chartrand, témoignages et réflexions sur son parcours militant*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles.
- Collectif ([1979] 1984), *Histoire du mouvement ouvrier au Québec : 150 ans de lutte*, Montréal, CSN et Centrale de l'enseignement du Québec.
- Collectif (2012), *Printemps spécial*, Montréal, Héliotrope.
- Collectif (2013), *Qu'est-ce qu'un peuple ?*, Paris, La Fabrique.
- Cooper, Dennis ([2009] 2010), *Un type immonde*, traduit de l'anglais par Emmelene Landon, Paris, P.O.L.
- Despentes, Virginie, *Vernon Subutex* (2015-2017), trois tomes, Paris, Grasset.
- Divry, Sophie (2017), *Rouvrir le roman*, Lausanne, Noir sur Blanc, coll. « Notabilia ».
- Dostie, Alexandre (2014), *Shenley*, Montréal, Éditions de l'écrou.
- Duras, Marguerite (1964), *Le ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- Duras, Marguerite (1991), *L'amant de la Chine du Nord*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- Dustan, Guillaume ([1996-1998] 2013), *Œuvres I*, Paris, P.O.L.
- Front de libération du Québec (1998), *Manifeste d'octobre 1970*, Montréal, Lux éditeur.
- Genet, Jean ([1942] 1999), *Le condamné à mort*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie ».
- Genet, Jean (1944), *Notre-Dame-des-fleurs*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- Genet, Jean ([1947] 1953), *Querelle de Brest*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire ».
- Genet, Jean (1949), *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- Goldin, Nan ([1986] 2012), *The ballad of sexual dependency*, New York, Aperture.

- Guibert, Hervé (1989), *Fou de Vincent*, Paris, Minuit.
- Guibert, Hervé (1990), *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- Jauffret, Régis (2016), *Cannibales*, Paris, Seuil.
- Mavrikakis, Catherine (2016), *Oscar de Profundis*, Montréal, Héliotrope.
- Monet-Chartrand, Simonne (1981-1988), *Ma vie comme rivière*, trois tomes, Montréal, Remue-ménage.
- O'Hara, Frank (1964), *Lunch poems*, San Francisco, City Lights Books, coll. « The Pocket Poets ».
- Parent, Madeleine et Léa Roback (1988), *Entretiens avec Nicole Lacelle*, Montréal, Remue-Ménage.
- Pasolini, Pier Paolo ([1955] 2016), *Les ragazzi*, traduit de l'italien (romanesco) par Jean-Paul Manganaro, Paris, Buchet/Chastel, coll. « Points signatures ».
- Pettersen, Geneviève (2014), *La déesse des mouches à feu*, Montréal, Le Quartanier, coll. « QR ».
- Preciado, Beatriz ([2010] 2011), *Pornotopie, playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, traduit de l'espagnol par Serge Mestre et Beatriz Preciado, Paris, Flammarion, coll. « Climats ».
- Quintane, Nathalie (2010), *Tomates*, Paris, P.O.L.
- Renaud, Jacques ([1964] 1990), *Le cassé*, Montréal, Typo.
- Riboulet, Mathieu (2010), *Avec Bastien*, Lagrasse, Verdier.
- Roy, André (1979), *Les passions du samedi*, Montréal, Les Herbes Rouges, coll. « Lecture en véloce ».
- Santos-Febres, Mayra ([2000] 2017), *Sirena Selena*, traduit de l'espagnol (Porto Rico) par François-Michel Durazzo, Paris, Zulma.
- Trouillot, Lyonel ([2004] 2006), *Bicentenaire*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel ».
- Vannouvong, Agnès (2010), *Jean Genet, les revers du genre*, Dijon, Presses du Réel.
- Wittig, Monique (1969), *Les guérillères*, Paris, Minuit.
- Yvon, Josée ([1977-1986] 2015), *Pages intimes de ma peau*, Trois-Rivières, Écrits des Forges.

Films

- Arcand, Denys (2004), *On est au coton*, Canada, Office nationale du film.
- Brassard, André (1972), *Françoise Durocher, waitress*, Canada, Office national du film.

Cailhier, Diane et Alain Chartrand (1996), *Une vie comme rivière*, Canada, Office national du film.

Chartrand, Alain (1991), *Un homme de parole*, Canada, Office national du film.

Fassbinder, Rainer Werner (1982), *Querelle*, Allemagne et France, lanet-Film GmbH, Albatros Filmproduktion et Gaumont.

Lafond, Jean-Daniel (1994), *La liberté en colère*, Canada, Office national du film.

Obomsawin, Alanis (1993), *Kanehsatake, 270 ans de résistance*, Canada, Office nationale du film.

Pasolini, Pier Paolo (1968), *Teorema*, Italie, Aetos Film.

Pellerin, Ginette (1997), *Mathilda, la passionnaria acadienne*, Canada, Office national du film.

Rufin, Alexandre (2016), *Engrenage*, Canada, Panoptikfilm.

Tarantino, Quentin (2003-2004), *Kill Bill*, volumes 1 et 2, États-Unis, Miramax Films et A Band Apart.